N. IORGA

LA PLACE DES ROUMAINS
DANS
L'HISTOIRE UNIVERSELLE

I.

ANTIQUITÉ ET MOYEN-ÂGE

BUCAREST
ÉDITION DE L'INSTITUT D'ÉTUDES BYZANTINES
Str. Banul Mărăcine, 1.
1935

www.dacoromanica.ro

N. IORGA

LA PLACE DES ROUMAINS
DANS
L'HISTOIRE UNIVERSELLE

I.
ANTIQUITÉ ET MOYEN-ÂGE

BUCAREST
ÉDITION DE L'INSTITUT D'ÉTUDES BYZANTINES
Str. Banul Măräcine, 1.
1935

www.dacoromanica.ro

I.

ANTIQUITÉ ET MOYEN-ÂGE

www.dacoromanica.ro

PRÉFACE

Parmi les nations qui ne se sont pas intégrées encore dans la vie générale de l'humanité, c'est-à-dire dans la vraie histoire universelle, il faut compter le groupe de quatorze millions des Latins de l'Est qui porte encore le nom des Romains, et pas, comme les Grecs byzantins et modernes, à cause d'une soumission permanente à l'Empire, mais bien comme descendants des Romanies autonomes du moyen-âge, qui se sont constituées d'elles-mêmes à la disparition de l'ordre impérial.

Fixer leur rôle, distinguer leur action dans le mouvement de caractère organique, et pas accidental et fortuit, des sociétés humaines, est, je le crois, une contribution utile à cette histoire universelle qu'il faut sans doute concevoir autrement que par petits tiroirs géographiques et nationaux tout pleins de menus faits d'une valeur plutôt individuelle et souvent anecdotique.

Il ne s'agit pas de récrire l'histoire des Roumains eux-mêmes, mais de les placer d'une façon plus nette dans le cadre de la vie générale du monde et surtout d'indiquer le moment et la façon dont leur influence s'est exercée sur l'ensemble.

www.dacoromanica.ro

I.

LE DRAME PRÉHISTORIQUE SUR LE TERRITOIRE ROUMAIN.

La vie d'une nation est déterminée souvent d'une façon décisive, fatale, à laquelle on ne peut pas résister, par l'assiette géographique sur laquelle elle a dû se développer.

Ainsi, si les Francs ont pu créer un État des Gaules, un seul État, c'est qu'il l'ont dû à cette fatalité de leur base territoriale. Rome avait unifié tout ce qu'il y avait de divergent dans la vie de cette race celtique, d'esprit si capricieux et volontaire. La forme de la province s'était créée de la sorte. Comme partout ailleurs, l'Église s'est logée dans cette coquille: le Métropolitain des Gaules a remplacé le chef politique, administratif au nom de l'Empire. La tâche de la royauté française a été, ensuite, énormément facilitée par ces antécedents dans lesquels il y avait une nécessité territoriale évidente.

Si l'Italie a eu une longue époque de déchéance au commencement du mo en-âge, si la civilisation romaine s'est si vite flétrie, si, après le grand essor créateur du XIV-e siècle, il y a eu la carence d'originalité littéraire du quinzième, si, le lendemain de la seconde époque de puissante originalité créatrice du seizième siècle, elle a dû se contenter des produits artificiels élaborés dans les Académies aux portes ouvertes pour toute les bonnes volontés et toutes les prétentions, s'il lui a fallu faire le grand saut régénérateur, du Métastase à l'énergie romaine, d'inspiration hellénique, d'Alfieri, c'est que la terre italienne toute désignée aux invasions le demandait.

www.dacoromanica.ro

Si, enfin, après les ébauches du *Heliand* et les tentatives en latin de la nonne Hroswitha, les pays allemands ont été dénués d'activité littéraire pendant des siècles, sauf des chroniques d'une tenue quelconque, si, en dépit de la Réforme religieuse, il n'y eut pas au commencement de l'époque moderne une éclosion de vraie poésie et de vraie pensée, le dix-septième siècle pouvant montrer seulement des oeuvres d'une mièvre imitation, c'est que, comme s'en plaint Ratzel dans son admirable opuscule géographique *Deutschland,* toute l'histoire d'une grande et forte race a été dominée et souvent écrasée par le fait d'être coïncée entre deux civilisations rivales et envahissantes.

Tout groupe humain de caractère national subit sans le vouloir l'influence de celui qui sur la même terre l'a précédé, elle est obligée d'en accepter l'héritage tel qu'il se présente, avec ses dettes et son gain, ses avantages et ses obligations. La Russie varègue et byzantine se relève après la disparition du joug tatare dans un vêtement qui est celui de ses anciens maîtres et elle fait les gestes politiques qui lui sont imposés par leur souvenir inoubliable, le Tzar étant un Khan, ses oukazs des yassaks, ses boïars des mirzas, son orthodoxie même prenant un caractère de césarisme laïque qui vient du même côté. En se libérant on imite sans le vouloir celui dont on a secoué le joug. La chose une fois créée ne disparaît plus: elle se transmet, d'une nation à une autre. Celle qui revient ne se retrouve jamais complètement telle qu'elle a été.

En appliquant ce système de recherches aux antécesseurs les plus lointains de la race roumaine sur les deux versants des Carpathes et sur les deux rives du Danube, on réussit à voir autre chose que ce qu'a donné jusqu'ici la recherche archéologique dont on tire parfois des conclusions bien prématurées, et les indications, parfois si vagues, de la philologie. Traités historiquement, ces territoires, dont la volonté muette se transmet à travers les milléniums, présentent un des plus grands drames de l'histoire, dont les

www.dacoromanica.ro

résultats durent jusqu' aujourd'hui et ne pourront jamais disparaître.

Trois facteurs provoquent et dominent ce drame, hautement intéressant.

D'abord les gens de la steppe, qui fournira sans cesse des successeurs aux plus anciens maîtres de l'immense territoire entre le Karakoroum et la chaîne de l'Altaï, d'un côté, la muraille des Carpathes, de l'autre.

On a bien réduit, pour les Roumains et, jusqu'aux théories nouvelles d'un Rostovtzev, pour les Russes aussi le rôle de ces Scythes ou Scolotes, connus aux Égyptiens sous le nom d'Achkouzas, barbares du grand désert, masse flottante, mais dans un sens bien déterminé, qui ont été en même temps voisins de l'Empire de Chine, destructeurs des civilisations mésopotamiennes, la tête de Cyrus étant jetée par la reine Tomyris dans le vase rempli de sang, et perpétuels envahisseurs de cette terre perse que Darius viendra défendre par une attaque de côté, enveloppante, sur le Bas Danube.

Ils ont eu tout juste pour leur énorme masse le rôle joué plus tard par les Tatars, eux aussi dominateurs de l'Aral jusqu'au Danube. Comme leurs successeurs, dont on connaît l'action par des témoignages contemporains, nombreux et précis, ils ont réuni les nations et leur ont imposé la collaboration par la force de leur ordre militaire, de cavaliers armés de fer. Ils se sont étendus même par dessus la chaîne des Carpathes moldaves, implantant la branche des Agathyrses, au nom scythe et peut-être quelques éléments sarmates, dont on reconnaîtrait la trace dans le nom de la capitale dace de Sarmizégéthousa, jusqu'à l'Occident transylvain.

Au point de vue de la civilisation, cette large domination des Scythes, continuée par celle des Sarmates, qui ne représentent que la même masse, conduite par un groupe de seigneurs guerriers en quelque sorte différents, n'est pas restée infructueuse. En venant de leur Orient asiatique, où

www.dacoromanica.ro

reste toujours leur base, ces nomades apportaient les grandes traditions d'art, si imposantes par les dimensions et la richesse, si intéressantes par l'originalité, de la Mésopotamie soumérienne et assyrienne. Les rois de la steppe russe, ceux de la Scythie Mineure, la Dobrogea, commandent aux artisans grecs des rives du Pont Euxin, dont le nom a été prouvé venir de leur langue, des oeuvres d'art dans lesquelles, d'après un goût emprunté à l'Assyrie lointaine, on voit des animaux qui combattent, des monstres ailés, que forment des éléments pris à tout le monde zoologique, des cavaliers vêtus de la scaramange orientale. Cet art sera transmis aux barbares de race germanique qui traversent la vallée du Danube: on le retrouve sur les pièces du trésor gothique, consacré à Odin, qu'on a trouvé à Pietroasa, sous les collines valaques. Les orfèvres travaillant pour les chefs de l'invasion, dont parle la Vie de St. Séverin, au V-e siècle, suivaient sans doute ces mêmes lignes. Et on a eu tort d'attribuer à une création franque ou visigothe ces objets d'orfévrerie cloisonnée, armes, couronnes, qu'on a trouvés dans l'Extrême Occident.

Ils sont en même temps, dès le début, tout autre chose qu'une race pure. Avant M. Minns [1] nous avons affirmé que ceux qu'on appelle les Scythes étaient constitués d'une multitude touranienne soumise à la conduite de chefs que leurs noms désignent comme ariens, iraniens. Et le mélange de sang ne s'arrête pas là. Il y a eu une forte ondée de sang barbare dans les colons grecs de la côte, et Dionysopolis, Kranéa, Kallatis, Tomi, Olbia, Panticapée ont logé sans doute beaucoup de „mixobarbares". D'un autre côté, lorsque Hérodote parle de Scythes agriculteurs, ἀροτῆρες, il faut se rendre compte qu'il n'y a pas eu de nation capable de passer d'une occupation pratique fondamentale à une autre; ces barbares qui sèment et récoltent ont sans doute un sang dans lequel il faut admettre une large participation de ces

[1] Cf. aussi Sobolewski, dans l'*Archiv für slavische Philologie*, XXVII.

www.dacoromanica.ro

Gètes dont il sera question dans la suite. De même que, plus tard, Décébale le Dace gouvernera aussi des lignées germaniques,—son successeur comme chef de la barbarie d'Europe, Marbod, aura sous sa direction non seulement ses Quades et ses Marcomans, mais aussi des Celtes et des fragments de la race des Daces battus et dispersés—, de même qu'Attila, au nom germanique, comme aussi celui de son frère Bléda, présidera une coalition de barbares, les Scythes sont des rassembleurs et directeurs de races. Sinon les Tatars, les Russes, successeurs de ceux-ci, en agiront de même.

Mais, en outre, et surtout, les Scythes ont été ceux par lesquels a pénétré en Europe cette idée de la *basileia* qui domine toute la vie des civilisations orientales. Sans eux, ayant la nation de l'impérialisme monarchique le plus ancien, il n'y aurait pas eu des rois des Thraces et des Daces, comme sans les Crétois, autre facteur de transmission, la Grèce balcanique, sinon la Grèce italienne, influencée par les Étrusques d'origine asiatique, n'aurait pas eu de „basileis".

Mais en face de la steppe, qui a tant donné par le moyen de sa race, il y a la montagne et la colline, il y a cette plaine nourricière qui descend jusqu'au Danube. Ici et de l'autre côté du fleuve, puis sur une bande allant jusqu'aux Balcans on à une toute autre race, de villageois, vivant dans des villages comme ceux dont on a trouvé les traces à l'Est de Bucarest, près des lacs, le long des rivières qui, comme la Mostiştе, les traversent, avec les maisonnettes rondes, l'âtre sacré, les cultures de blé, maintenant calcinés, dont parlent les récits des campagnes en Valachie d'Alexandre-le-Grand. Ce sont des gens à demeure, sans chevaux, se défendant par ces épées en bronze dont on a trouvé des dépôts même sur la ligne de la rivière du Teleajen, qui mène de l'orée du désert du Bărăgan en Transylvanie. Un art original n'a rien à faire avec celui, naturiste et exagéré, des Scythes. Les éléments de la nature sont stylisés, réduits à des lignes,

www.dacoromanica.ro

géométrisés. Sur l'ancienne céramique de toute cette région on trouve ces mêmes formes, qui subsistent encore aussi sur les tapis, les vêtements des femmes, les houlettes des bergers, les ceintures en métal, chez tous les héritiers de ces Thraces qui s'appellent Gètes sur le Danube, Daces dans la région du Sud-Ouest transylvain: donc chez les Roumains, les Bulgares, les Serbes, les Albanais, les Grecs même au Sud, chez les Ruthènes à l'Est, chez les Slovaques et les Tchèques, même les Hongrois, en Occident et, au Nord, grâce à l'ancienne vie commune entre Thraces et Goths, rejetés, au IV-e siècle, par la poussée hunne vers la Scandinavie, chez les Suédois et chez leurs voisins sur la rive opposée de la Baltique, jusqu'en Finlande. Les tapis mandchouriens, qui ne montrent aucune influence iranienne et n'ont rien de commun avec la fantasie naturiste énorme des Hindous et l'esprit de disposition caricaturale des Chinois, ainsi que tout l'art populaire de l'Amérique occidentale jusqu'aux formules bizarres du Mexique, ont le même caractère, et il faut donc admettre une longue coulée à travers les siècles sur le territoire de deux autres continents. Ces paysans établis, ces agriculteurs, ces pâtres aussi, mais seulement du côté des Daces dont la transhumance traversait en ligne horizontale toute l'étendue d'une immense région, des montagnes occidentales de Transylvanie à la steppe russe et du versant Nord des Carpathes au Danube, n'ont rien à voir avec la horde scythe établie tour à tour sur les mêmes terrains échangeables au cours de l'année, horde d'où partent les armées et se détachent, pour rançonner les sujets, des agents qui doivent recueillir la dîme après l'acte d'hommage des chefs du monde vaincu.

Une grande et forte race, dont l'histoire n'a pas été écrite comme un Camille Jullien, qui la rappelle avec respect, l'a fait pour les Gaulois. Elle s'étendait sur toute la péninsule des Balcans, sur la région des Carpathes jusque bien loin vers l'Ouest, dans la région de la Vistule, elle empiétait sur le territoire scythe de l'Est dans la mesure où la vague asiatique irano-touranienne se retirait; les îles

www.dacoromanica.ro

de l'Archipel et certaines de celles du bassin oriental de la Méditerranée lui appartenaient; en Asie Mineure, Mysiens et Phrygiens correspondaient aux Moeses et aux Bryges de la rive européenne, et, chez les Arméniens, ce qui n'est pas hittite se rattache au thracisme.

Jusqu'ici des philologues comme Tomaschek, des archéologues comme Katzarov et Pârvan, des numismates comme Seure et Michel Soutzo s'en sont seuls occupés. L'histoire n'a pas encore dit son mot sur le développement de ces peuplades qui, vivant l'une à côté de l'autre, même après que les Scythes eurent amené l'idée de la royauté impériale, se disputaient pour une hégémonie qui n'allait pas jusqu'à une concentration.

La vie thrace ne présente cependant pas une série de batailles, une succession mouvementée de règnes, une action de conquêtes, une extension de frontières: elle n'est pas historique de la façon courante. Les caractères de la vie historique se retrouvent, au contraire, dès le début chez la race continuellement en mouvement, par des actions d'éclat, par des pèlerinages armés, paraissant tenir de la légende, qui est celle des Celtes, des Gaulois.

Quels que soient leurs premiers établissements et leurs changements de domicile, aussitôt qu'ils apparaissent dans les sources, leur tendance d'expansion est permanente. Partant des Gaules, un de leurs foyers plus ou moins anciens, ils prennent vers l'Orient, qui les attire, la voie fluviale du Danube. Ce sont des Celtes ces Boii qui ont donné leur nom à la Bohême et dont le nom se retrouve dans celui du grand roi dace Boïrebista. Scordisques et Taurisques sur la Save et la Drave leur appartiennent. Le long du fleuve leurs *duns* se succèdent: Singidunum à Belgrade, Noviodunum, le Noyon du Bas-Danube, Durostorum entre les deux, la Silistrie d'aujourd'hui ('ς τὴν Δρίστραν) et, dans ce même espace intérmediaire, le Carsum, le *Karst*, le rocher de Hârşova, et leurs pointes extrêmes de pénétration, mentionnées par Ptolémée, à l'embouchure du

www.dacoromanica.ro

Dniester. Ils iront vers le Sud jusqu'à Delphes et donneront à l'Asie Mineure une Galatie, devant l'inimitié de laquelle les Romains, conquérants des Gaules de l'Occident, s'arrêteront surpris.

Ce ne sont pas des hôtes passagers de la steppe, ni des doux villageois vaquant pacifiquement à leurs travaux des champs. Un enthousiasme inassouvi les mène toujours en avant. Destructeurs de ce qu'il y a même de plus sacré sur leur chemin, ils ne s'arrêtent nulle part, avides de nouveaux exploits. Ils suscitent du surplus de leur vitalité celle des régions qu'ils traversent, laissant derrière eux des souvenirs de vaillance et des noms d'établissements qu'ils ont quittés bientôt par l'incapacité d'y habiter trop longtemps.

On peut dire que ce sont eux qui ont montré aux Romains la voie du Danube vers l'Orient.

Les établissements grecs sur la côte du Pont Euxin n'ont été considérés qu'en eux-mêmes ou en rapport avec le mouvement général de colonisation. Il faut certainement les mettre aussi en relation avec les nécessités et les possibilités du territoire pour lequel ils ont été fondés et sur lequel ils ont exercé une influence dont on n'a pas encore saisi l'importance, en même temps que la population de ces territoires devait exercer une influence sur les Hellènes descendus sur la lisière de leur ancienne patrie.

Il faut bien admettre que ces gens de Kallatis, de Tomi, de cette Histria, aujourd'hui près des grands lacs de la Scythie Mineure, mais jadis, naturellement, près d'une des embouchures du Danube, devaient créer une porte de commerce pour faire passer jusqu'aux barbares de l'intérieur, Scythes et Thraces, leurs vases, leurs tissus et d'autres objets d'importation et pour chercher à l'intérieur les clients qui ne pouvaient pas venir jusqu'au rivage.

La présence du marchand crée la route de commerce, mais cette route elle-même suppose quelqu'un qui la garantit, qui la garde. Or, cette police, cette défense armée, cette administration, ce régime fiscal demandent la formation

www.dacoromanica.ro

et le maintien d'un État. Ceci se passera plus tard, au moyen-âge, quand la principauté roumaine de Valachie sera fondée aussi pour les intérêts du commerce entre la Transylvanie colonisée de Saxons et entre les régions byzantines; lorsque, au XIV-e siècle, le roi de Pologne Casimir introduira de l'ordre et de l'unité politique dans la Galicie que se partageaient jusque là des princes lithuaniens, introduisant dans les villes de cette province, Cracovie, Lwów, des bourgeois, Allemands, Arméniens, plus tard Juifs aussi, il faudra, pour le raccord de commerce avec la Caffa génoise un État garant, qui fut celui de la nouvelle „Roumanie" moldave.

De même à l'époque ancienne la présence des Grecs sur le littoral a dû déterminer pour les nécessités de la ligne d'échanges un certain groupement, bientôt consolidé, des peuplades de l'intérieur. Ces rois thraces dont l'un surgit dans l'inscription, si importante que M. Lambrino a découverte à Histria, ces fournisseurs et marchands de blé, devaient sans doute l'origine de leur pouvoir à l'impulsion que donnaient les hôtes grecs, d'une si grande importance pour ce territoire.

Cette route était sans doute en rapport aussi avec la Transylvanie, reliée à cette bande maritime par dessus les gués du Danube, sur la ligne du Séreth et des défilés carpathiques qui lui correspondent et qui le continuent. On verra que cette façon de voir explique les traces notables de civilisation, de caractère nettement oriental, qu'on trouve sur le versant occidental des Carpathes moldaves.

Mais là ne s'arrêtait pas l'apport que les nouveaux venus, ce facteur hellénique, apportaient aux synthèses qui devaient se former sur ce territoire destiné à de pareilles fusions de culture humaine.

Les paysans qui venaient dans la Scythie Mineure au marché grec ne restaient pas immuns envers cette civilisation supérieure à laquelle touchaient leurs intérêts matériels et, de l'autre côté, les citoyens de ses comptoirs ont subi nécessairement l'influence de ce contact si fréquent. L'an-

www.dacoromanica.ro

cienne conception des ruraux qui viennent uniquement pour vendre et acheter et s'en retournent tels qu'ils avaient toujours été ou bien des bandes avides qui se jettent contre les murs des colonies pour saccager des richesses accumulées est de beaucoup trop étroite. Il y a eu des Grecs „scythisés", „gétisés" et il y a eu aussi des Scytho-Gètes ayant reçu l'empreinte de la civilisation hellénique [1].

Les archéologues trouvent dans l'art des traces de l'existence de ces „mixobarbares", qui durent être nombreux. Comme pour les Scythes de la steppe russe et les-Hellènes, leurs voisins, le contact tendait à créer un monde nouveau. Il faut penser aussi à ce qui, sur une échelle plus large et à un niveau sensiblement plus élevé, s'est passé dans la Gaule méridionale, garnie des colonies phocéennes de Marseille, d'Agde, de Nice, de Monaco, où, d'un côté, les indigènes commencèrent à écrire en caractères grecs et, de l'autre, la monnaie grecque servit pour des contrefaçons pareilles à celles que l'on rencontre en pays dace, la monnaie macédonienne étant „traduite", avec sa tête de dieu et son cheval, dans une série de lignes correspondant aux conceptions d'art géométrique des indigènes thraces.

L'exemple des Roumains de Transylvanie montre que dans cet échange d'emprunts il a dû y avoir aussi autre chose. Ces villageois qui viennent sur la place de la cité saxonne qu'ils admirent et dont ils chercheront à imiter chez eux la façon de construire ne retournent pas toujours dans leurs demeures. La vie urbaine les séduit et les retient. Bien que les bourgeois gardent jalousement leurs privilèges, n'admettant pas volontiers des associés au gain, les barbares se faufilent dans ce qui correspond, par suite de l'exercice des mêmes lois au faubourg, toléré d'abord, puis associé jusqu'à une future confusion complète, des cités de l'Occident. Ils habitent ce que chez ces Allemands en territoire de paysannerie roumaine on appelle les *meyereien*, dont les Roumains qui s'y sont fixés ont fait leurs *maieri* (dont viennent

[1] Cf. notre contribution aux „Mélanges Glotz".

www.dacoromanica.ro

des noms de famille comme Măiereanu; l'important homme politique roumain Titus Maiorescu portait le nom, arrangé à la latine, de ces habitants des „Maieri“). Ovide a pu connaître ainsi en dehors des remparts de Tomis de pareils établissements qui lui apprirent à parler et même à faire des vers en langue gète, comme il le confesse dans ses „Pontiques“ et ses „Tristes“.

www.dacoromanica.ro

II.

PREMIÈRE SYNTHÈSE: LE ROYAUME DES DACES.

Sans tenir compte de toutes ces situations on ne peut pas comprendre le caractère, ni juger l'importance pour l'histoire générale et la civilisation européenne de l'État dace.

Dans sa première forme, cette création synthétique a sous le roi Boïrébista, une direction vers le Sud-Est, du côté de ces villes grecques du Pont, jusqu'à Dionysopolis, dont les rapports avec le grand roi de l'intérieur ont été découverts dans une inscription très importante.

Cette direction est déterminée sans doute par la prospérité des cités helléniques du rivage, prospérité qui a dû diminuer ensuite. Nous attribuerions cette déchéance très remarquable à l'apparition des Romains sur le littoral, vers le commencement de l'ère chrétienne, à la ruine des établissements scythes, car les rois de la Dobrogea actuelle inscrivent leurs noms sur les monnaies frappées chez les Grecs, monnaies infiniment supérieures à celles des chefs daces, jusqu'à cette époque seulement de l'avance conquérante des aigles romaines, de la présence dominatrice de la flotte impériale dans la Mer Noire. On verra bientôt dans la suite ce qui résulta de cette disparition de la puissance royale des souverains de la steppe et de sa prolongation qui est la Scythie Mineure. Pour le moment, on peut donner l'explication de ce fait décisif par l'usure, immanquable, de la couche iranienne, assez mince, posée sur les masses touraniennes du monde scythe.

La place laissée vide par la retraite scythe, peut-être vers

www.dacoromanica.ro

l'Orient, d'où était venue cette association de peuplades, fut occupée, naturellement, par les Géto-Daces de l'intérieur, par ces Danubiens et Montagnards, tenus jusque là plus à l'écart de la civilisation antique. C'est donc la première „descente", parmi tous ces *descensus* dont parlent les documents hongrois, toutes ces *descălecători* („descentes de cheval") de la légende historique roumaine. L'impulsion vers la Mer, qui se répétera plus d'une fois dans l'histoire des Roumains, commence donc, de par la volonté muette des fatalités géographiques, dès cette époque, si lointaine.

Mais cette tendance devait s'affaiblir au fur et à mesure que l'importance des colonies grecques diminuait. Avec la décadence la puissance intérieure de la royauté s'affaiblit, les chefs de tribu regagnant leur ancien pouvoir, au dessus duquel s'était élevée cette imitation barbare de la millénaire „basileia" asiatique. On ne peut pas dire de quel côté regardait la formation royale de ce roi Cotiso, dont le nom rappelle celui du Cotys balcanique; une tradition certainement assez peu sérieuse mentionne des intentions de mariage avec la fille d'Auguste.

Mais déjà Rome s'intéressait à ces régions du Sud-Est européen. Dans l'ancienne rivalité entre l'Orient et l'Occident, Auguste avait donné, malgré son initiation prolongée et profonde aux lettres helléniques, un puissant coup de levier du côté de l'Europe à laquelle il appartenait par sa race. Ce monarque „européen" devait chercher à réunir aux contrées qui passaient en première ligne de son intérêt et de ses sympathies ces territoires du côté du Pont Euxin que la Rome républicaine, préoccupée uniquement du désir de faire disparaître dans son Adriatique la piraterie des Illyres, bientôt soumis, avait jusque là, de propos délibéré, négligées. Du côté de ce littoral illyrique l'État avançait, suivant, comme on le verra, l'avance de la population italique elle-même, bergers et même agriculteurs. En même temps, après la soumission des peuplades alpestres, on traçait, dès le règne de Tibère, qui connaissait dès ses campagnes de jeunesse ces régions, la grande ligne de

www.dacoromanica.ro

communication qui menait vers le Danube moyen, à travers la Vindélicie, le Noricum, la Pannonie, dont les anciens habitants avaient été soumis à la domination romaine.

Or ceci devait amener nécessairement un regroupement de la masse des Thraces de ce côté-là. Car, le long de toute l'histoire, les masses humaines manquant encore d'organisation se rassemblent, se consolident sous des chefs uniques à la place même où vient les toucher la pénétration des États depuis longtemps formés et capables de donner le modèle d'une nouvelle organisation politique.

Par les Daces du Sud-Ouest transylvain, le monde thrace retombé dans le séparatisme local après l'assassinat de Boïrébista et devant l'impossibilité, le manque d'avantages à reprendre son oeuvre, se tournait donc du côté de l'Occident.

Mais ceux qui accomplirent pendant le premier siècle de l'ère chrétienne cette décisive volte-face ne sont pas des Thraces tout purs, des frères sans mélange, matériel et moral, des anciens Gètes, plutôt sans organisation, et ils ne seront pas les seuls à soutenir le poids de l'État et à en affirmer l'importance.

Les Agathyrses de Transylvanie [1] n'avaient pas pu disparaître sans laisser des traces dans la population aussi bien que dans la façon de vivre et dans la direction politique. Les Daces paraissent, du reste, dans cette même région occidentale où s'étaient fixés jadis pour les mines d'or, maintenant peut-être encore exploitées, ces représentants de la race dominante des Scythes. Ceci expliquerait l'intensité avec laquelle s'imposa chez les fondateurs et dominateurs du nouvel État la royauté, incorporée d'une façon si énergique et si imposante par Décébale, beaucoup plus „roi" que les Sitalkès, les Chersoblepte des Thraces de la péninsule des Balcans. La distinction, très rigide,

[1] Voy. Patsch, dans *l'Anzeiger* de l'Académie de Vienne, 1925, et l'excellent article de M. Al. Rosetti, dans la *Viața Românească*, LXXX, p. 114 et suiv.

www.dacoromanica.ro

entre les classes, l'existence d'une noblesse, portant l'ornement distinctif du *pileus*, qui n'est que le bonnet phrygien, celui que portera Andronic Comnène, venu de Paphlagonie, alors que les gens du commun, les *comati,* laissent croître leur cheveux à la façon scythe, conservée aussi bien chez les Russes que chez les Roumains, ne se rencontre pas ailleurs chez les barbares d'Europe; on y sent la marque asiatique. Il faut ajouter que, dans la concurrence avec le clergé, qui, avec Zalmoxis, avait joué chez les Gètes, fortement préoccupés de l'au-delà, un si grand rôle, la royauté a remporté la victoire la plus complète et la plus définitive. Rien dans le récit, malheureusement si maigre, du compilateur Dion Cassius, ni dans les scènes sculptées sur la Colonne du Trajan, ne montre une immixtion des prêtres; c'est le chef militaire qui paraît accomplir, aux moments solennels, les fonctions sacerdotales aussi.

Continuateur d'un côté, de la „basileia" scythe, son héritier en quelque sorte, l'adversaire malheureux de l'empereur Trajan représente en même temps toute une confédération de peuplades qu'il recouvre de l'autorité sacrée de son diadème royal. Sur le monument d'Adam-Klissi, du côté de la Scythie Mineure, qu'on a dû finir par localiser à cette époque, le costume des guerriers est tout autre que celui des Daces sur la colonne; peut-être des restes de Scythes, restés sans chefs, y combattirent-ils, comme alliés, comme auxiliaires ou comme sujets mêmes de Décébale, qui représente ainsi, contre le front impérial qui avance, celui des barbares qui se défendent. On a constaté depuis longtemps sur les bouches du Danube, dans la grande île de Peucé, des Bastarnes, qu'on rattache à la race germanique.

Mais ce n'étaient pas les seuls Germains dans ces contrées. Un demi-siècle après la soumission de la Dacie par les Romains, Marc-Aurèle devra combattre sur la vieille terre celte des Boii, dans la Bohême, toute une confédération de barbares: Quades, les „mauvais" (*kvaad* en hollandais) et Marcomans, „gens des marches", en tête, sous la con-

www.dacoromanica.ro

duite du farouche Marbod. La place que remplit, le rôle que joue à ce moment, moitié du deuxième siècle, ce roi de la résistance germanique, avait appartenu jadis à Décébale. Des Germains, libérés mai tenant comme les Thraces eux-mêmes par le grand reflux scythe, ont dû être sous ses ordres. Il faut le considérer comme, plus tard, cet Attila, dont on a si peu saisi la mission historique, ce roi hun, de fait un empereur à la façon chinoise, qui porte un nom goth, qui domine des Germains et qu'on accueille au retour de ses campagnes victorieuses par les chants d'hommage des jeunes filles germaniques.

Mais ce guerrier est en même temps un organisateur. Comme, plus tard, dans les régions danubiennes et au cours de ses conquêtes, Théodoric, il a subi, d'une façon qui nous restera inconnue, l'initiation romaine. Il veut reproduire selon ses moyens Rome chez lui. De là l'histoire, rapportée par l'historien grec, des ingénieurs, des artisans romains qu'il attire chez lui, de même qu'Attila se servira d'auxiliaires tirés des provinces de l'Empire pour avoir lui aussi des palais, des bains. Comme les Gaulois en Occident, ces Daces dans les Carpathes „filtrent" la barbarie. Trajan ne combat pas contre des primitifs ignorant la civilisation de l'antiquité, mais bien contre des gens qui reproduisent ce qu'ils connaissent dans leurs voisinage et qui désireraient atteindre le niveau des provinciaux, avec lesquels, comme il sera dit plus loin, ils cohabitaient, par leurs avant-gardes, sur la rive gauche du Danube.

Dans cet élan vers des formes supérieures de vie et d'organisation, il y avait sans doute l'influence des rapports, par le chemin que nous avons indiqué, avec l'hellénisme pontique. Il a été question de la contrefaçon des monnaies macédoniennes. Des recherches linguistiques assez récentes dans le domaine de la nomenclature géographique en Transylvanie ont montré que telles localités y portent des noms grecs, comme Dipsa, Harina. Plus que cela, les mots grecs anciens qu'on trouve dans la langue roumaine pourraient, il est vrai, être venus par le canal du latin, mais

www.dacoromanica.ro

ceci n'est pas tout à fait sûr; les preuves en manquent. Il est plus naturel de croire que leurs origines sont plus anciennes. Des termes comme *drum* (δρόμος) peuvent avoir été empruntés par les Daces déjà. Il y a un parallèle dans l'histoire du Sud-Est européen: pour le slavon d'Église, comme certaines expressions manquaient dans le lexique populaire, on s'est adressé au grec byzantin, et ces termes sont restés dans la forme définitive des Livres Saints et des documents.

Il y aurait donc eu une préparation hellénique pour cette romanisation commençante, interrompue seulement par l'offensive de Trajan, qui détruisit un des moyens par lesquels Rome, au lieu de subir l'attaque continuelle des barbares non façonnés, aurait pu se trouver dans des rapports pacifiques avec un monde intermédiaire par lequel auraient dû passer tous ceux qui descendaient vers les rivages ensoleillées de la Méditerranée gréco-romaine.

www.dacoromanica.ro

III.

SENS DE LA CONQUÊTE ROMAINE.

La conquête du royaume dace par Trajan est présentée ordinairement comme l'action personnelle, déterminée par l'„ambition" et le „désir de gloire", conceptions également anachroniques, d'un empereur qui aurait voulu, en outre, venger les armes romaines pour les échecs subis dans cette région par les armées de Domitien, qui ne sont de fait que de simples actions d'avant-garde, d'une si médiocre importance pour l'immense Empire qui avait passé si facilement, sous Auguste, sur la perte, déplorée comme on le sait, des légions de Varus.

L'oeuvre de Trajan sur le Danube doit être mise en rapport avec une grande nécessité actuelle de l'ensemble romain et surtout avec tout le passé de la pénétration romaine en Orient, partant de l'époque la plus lointaine.

Nous avons déjà dit que Décébale, roi dace, n'est pas tout simplement roi des Daces; il représente le front barbare devant la puissance militaire de Rome. L'attaquer lui, occuper la citadelle transylvaine, dominant les plaines danubiennes, signifiait briser ce front qui, devant se reconstituer plus tard, se choisira cet autre centre, dans les montagnes de la Bohême: Marbod. Ainsi les deux expéditions de Trajan gagnent une grande importance d'histoire générale au lieu d'être une action héroïque dans un cercle strictement limité.

Mais il ne s'agissait pas seulement des Germains soumis à l'autorité du roi de Sarmizégéthousa ou de ses clients,

www.dacoromanica.ro

de ses fédérés et alliés. Comme nous l'avons déjà indiqué ailleurs, au point de vue militaire Trajan essayait une offensive d'enveloppement par l'Est contre le monde germanique entier, que, avant et sous Auguste, Rome avait tenté de se soumettre sur la frontière du Rhin sans arriver à des résultats trop importants. En ce faisant, il en agissait de la même façon que, à la fin du VI-e siècle avant l'ère chrétienne, Darius fils d'Hystaspe, lorsque, avec ses marins grecs, il venait au gué scythe du Bas-Danube pour frapper l'inimitié séculaire de cette autre race qui pouvait se vanter d'avoir vaincu et tué Cyrus. Et, dans l'histoire de la Rome orientale, byzantine, il y aura un cas de tout point pareil : lorsque Manuel Comnène, qui avait voulu faire de la Hongrie, en y installant ses protégés, un État clientélaire de la puissance byzantine, déclencha une offensive d'un caractère nouveau du côté de la Mer Noire et du versant oriental des Carpathes.

Et, pour une compréhension complète de cette tragédie historique, il faut rattacher la guerre du Danube à celle que Trajan fit, avec tant de persistance, du côté de la Mésopotamie. Sur les deux théâtres des hostilités, il s'agit, non pas d'une aventure romantique, qui aurait été tout aussi contraire au tempérament du dur Espagnol qu'au sens même de la politique romaine, mais d'une simple consolidation des frontières, considérées comme devant être dorénavant définitives. Cette consolidation il l'eut dans les Carpathes par l'occupation de cette capitale dace dont la situation sous les cimes domine aussi bien les défilés vers la Valachie que celui qui mène vers le Banat, et, en Scythie Mineure, le témoignage de victoire d'Adam-Klissi, avec sa cité triomphale du Tropaeum Trajani, s'élève sur le seul point de cette province, millénaire passage des armées d'invasion, d'où, dans une vraie oasis de verdure au dessus de la steppe jaune et nue, on peut tenir sous un regard de veille les chemins qui mènent vers le Danube, vers la Mer Noire et vers la riche région de vignes du côté de la celtique Durostorum.

Le geste de Trajan n'est nullement individuel, person-

www.dacoromanica.ro

nell. Il ne fait que continuer ce que depuis des siècles Rome avait dû faire, poussée toujours par des nécessités inéluctables de son développement, du côté de ces territoires à l'Est de l'Europe.

D'abord, elle avait dû s'assurer la paix dans les eaux de l'Adriatique par la soumission des pirates illyres, action de tout point pareille à celle de Venise au moyen-âge contre les rois à demi-barbares des Croates et contre leurs successeurs en Dalmatie, les souverains apostoliques de la Hongrie. Aussitôt il y eut un afflux de population latine dans les cités grecques de ce littoral occidental de la péninsule balcanique. Mais, aussitôt que les aigles romaines furent implantées sur ce rivage, une partie de la population paysanne, bergers et agriculteurs, de l'Italie, dut y passer par petits paquets, amenant de la seule façon possible la romanisation de l'intérieur thrace et amenant aussi la fin d'une des races les plus fortes de l'antiquité.

Il nous faut affirmer encore une fois le besoin d'admettre cette explication, au delà de laquelle on ne peut pas trouver d'autres motifs pour ce grand changement ethnique. La dénationalisation, ainsi que nous l'avons plusieurs fois affirmé, demande, de toute nécessité, certaines conditions, et les voici. Supériorité numérique sur un certain endroit, car sans cela il faut des situations tout à fait particulières pour imposer par le prestige de l'État ou de la religion, revêtue d'une nationalité déterminée, le phénomène décisif de l'abandon de la langue ancestrale par tout un groupe humain, et encore cette influence reste-t-elle secondaire. Les dénationalisés dénationalisent à leur tour sans que leur origine, bientôt oubliée, diminue leur apport. Or, les Thraces n'auraient pas parlé latin dans leurs vallées sans l'avantage de se faire entendre par des hôtes plus nombreux, descendus dans leur patrie. Ce phénomène de latinisation s'est passé sans doute en Provence, qui n'aurait pas eu sans cela son caractère si romain bien avant la conquête de César pour le reste des Gaules; il a dû avoir lieu chez les voisins orientaux de la péninsule italique,

www.dacoromanica.ro

Aujourd'hui même, en Bucovine, où les Ruthènes dénationalisent les Roumains, en Transylvanie orientale, où la langue roumaine a cédé à l'envahissement du hongrois parlé par les Szekler, dans le reste de la province, où c'est le Roumain qui mange l'„hôte" saxon, continue sans cesse ce procès en dehors de l'État et parfois contre l'État.

Le départ de ces essaims de population a été provoqué — et il ne pouvait pas en être autrement — par le changement de la situation économique et sociale en Italie. L'ordre romain ne pouvait pas tolérer jusqu'au bout la transhumance pastorale de l'Apennin. Le système d'agriculture par les esclaves faisait de l'agriculteur un intrus à Rome, bientôt surchargée d'habitants pauvres.

Comme en Angleterre à la fin du XVIII-e siècle, le paysan, auquel on paya son ancien héritage, avait gêné l'expansion continuelle de la villa des riches. Une émigration était nécessaire, comme on pouvait la voir à l'époque moderne en Autriche-Hongrie, par les mesures, de caractère aussi politique, il est vrai, contre les transhumants de Transylvanie, qui se firent marchands forains ou passèrent en Amérique, et les bergers italiques évincés se cherchèrent un territoire où ils pouvaient continuer leur transhumance traditionnelle: elle était possible dans le Pinde seul, avec son séjour d'hiver dans la plaine de Thessalie (pas aussi dans l'Hémus, le „Balcan" des Turcs, et dans le Rhodope, et on en verra les conséquences historiques).

L'État devait suivre, avec ses armées, avec ses organisateurs de provinces, le mouvement lent, inaperçu, non enregistré par les sources historiques, de la population avançant grâce au prestige plus qu'à la protection du monde officiel. Il en fut de même en Sibérie, conquise par des Cosaques, pour que les Tzars viennent récolter où ils n'avaient pas semé, en Asie Centrale, gagnée sur les Turcomans par les Poklewski et les Tchernaïev, sans compter l'Amérique espagnole, où les rois de Castille et d'Aragon héritèrent de l'oeuvre personnelle, anarchique des *conquistadores*,

www.dacoromanica.ro

Cette avance officielle de Rome eut lieu sur plusieurs lignes, sans trouver, bien entendu, partout cette préparation par l'établissement des petits groupes agissant d'eux-mêmes. La Moesie fut annexée; de la Thrace à plusieurs rois on fit d'abord une région de protection romaine, gardant ses chefs indigènes, qui finirent bientôt par disparaître. D'un autre côté, après la soumission, qui ne fut pas facile, des nations alpines connues sous le nom de Rhètes et la romanisation de ces vallées, le cours de l'Inn mena au Danube moyen, „vertical", alors que ceux de la Save et de la Drave conduisaient les Romains sur le Danube de Thrace. Le Norique, avec ses habitants de race mêlée, des pénétrations celtes dans l'ancien fond illyrique, fut soumis dans des conditions obscures qui ne sont pas consignées dans des sources historiques, puis la Vindélicie voisine, la vaste Pannonie de steppe. Comme d'habitude, une chaussée romaine rendit possible la surveillance des territoires nouvellement acquis.

Il y eut dès lors, dans ces pays à l'Ouest du royaume dace, ce qu'on voit en Dacie même, où les points de garde et les routes de circulation militaire intéressaient plus que la colonisation elle-même, qui fut un acte spontané, parfois, plus qu'une oeuvre ordonnée et surveillée par le monde officiel. Cette pénétration romaine fut, du reste, un facteur essentiel pour la concentration politique dace, pour la crystallisation barbare autour de ce centre. Une loi historique dont on voit partout l'action est celle qui amène des groupements ethniques dispersés à se rassembler, à s'unifier, prenant un sens politique lorsqu'un État organisé arrive dans leur voisinage immédiat: les Roumains du moyen-âge le feront aussi: sur le Bas Danube, à cause des Byzantins, dans les montagnes valaques, à cause du royaume hongrois.

De cette façon, la voie était ouverte pour Trajan. Lui aussi dans la Dacie conquise se préoccupa surtout de l'utilité militaire immédiate; pont sur le Danube, chaussée menant vers le Nord transylvain, puis vers les montagnes qui le bordent du côté du Maramureș, probablement aussi dans

www.dacoromanica.ro

d'autres directions où il fallait rendre possible le contact des légions avec des points menacés: ainsi sur cette vallée du Teleajen, à l'Est de la Valachie, où, à côté des épées préhistoriques, on retrouve la brique romaine des soldats, et aussi sur cette ancienne frontière entre la Valachie et la Moldavie, ligne par laquelle on peut passer directement de Transylvanie en Scythie Mineure.

La possession par les Romains de cette région: passage à l'intérieur, front de cités grecques sur le rivage, expansion de paysans thraces sur la rive droite du Danube, pays de petite synthèse plus ancienne, et, en marge, la grande synthèse, plus difficile et tardive, de l'intérieur, dut avoir pour Trajan une grande importance que souligne tout ce qu'il a fait pour ce Tropaeum, qui représente aujourd'hui, avec ses origines purement romaines, que n'a pas l'Ulpia Trajana—, bâtie sur la vaste étendue rurale de Sarmiségéthousa à l'enceinte de bois et de verges —, la Pompéi roumaine.

La flotte romaine dominait l'Euxin, protégeant ces villes pendant longtemps actives et florissantes, qui avaient d'abord frappé des monnaies pour les rois scythes et qui finirent par introduire le signe de la souveraineté impériale sur leurs propres monnaies. Or entre la Mer et la Bas Danube il y a la corrélation la plus naturelle, et qui fut la plus étroite.

Il y eut donc dès l'apparition des drapeaux romains sur la lisière du Pont une mainmise de la République sur le cours du fleuve, qui vit les vaisseaux légers des nouveaux maîtres auxquels nul ne pouvait plus résister. Cette conséquence fatale se retrouve aussi à l'époque byzantine, avec son „Danube d'empire", et à l'époque de l'imitation de Byzance par les Turcs, la même situation géographique produisant nécessairement les mêmes états de choses, sous le rapport militaire et politique.

Mais avoir le fleuve est impossible sans des établissements sur les deux rives en même temps, des têtes de pont absolument nécessaires pour la défense. Byzantins et Turcs

www.dacoromanica.ro

ont dû le faire également, à tout prix et à tout risque, et les traces de leur présence sont visibles jusqu'aujourd'hui. Le grand pont romain de Severin ne fut certainement pas rompu par Hadrien, rival gratuitement supposé de la grande mémoire de Trajan, son créateur et bienfaiteur; il y en eut d'autres dont on a signalé les ruines à Celeiu en Olténie, à *Carsum*-Hârşova vers la Dobrogea.

Les têtes de pont doivent être cependant alimentées par tout un rayon de domination de la part des maîtres du Danube. C'est pourquoi les Turcs eurent, aussitôt après avoir occupé les cités de la rive gauche, leur raïa, s'étendant très loin dans le hinterland roumain. Et la sécurité de ce rayon demandait des rapports bien fixés, permanents avec les seigneurs de l'intérieur: les Ottomans cherchèrent donc à réduire les princes roumains, jusque là libres, à la situation de vassaux. Une certaine vassalité de Décébale envers les Romains avant Trajan doit être donc admise et l'apparition dans l'histoire de l'opiniâtre roi dace est donc moins celle d'un ennemi dans le vrai sens du mot que celle d'un rebelle qui s'élève, se soumet, récidive et finit par être détruit, comme ont voulu le faire les Turcs plus d'une fois à l'égard de princes roumains, qui avaient provoqué par leur prise d'armes.

Cette influence de patronnage ne pouvait pas s'arrêter aux limites de la plaine, qui reste ouverte aux montagnards. Ceux-là même avaient sans doute reconnu assez vite certains droits des Romains, prêts, du reste, comme les Byzantins, à nourrir, flatter et orner leurs rois. Ainsi la conquête de Trajan n'est qu'un brillant incident dans une longue série de situations d'origine diverse, cette diversité tenant au caractère d'immanquable synthèse de ces régions même.

www.dacoromanica.ro

IV.

LA COLONISATIO` DE LA DACIE ET LA SYNTHÈSE DU BAS-DANUBE.

La conquête de Trajan ne pouvait pas amener, non pas cette destruction complète de l'élément dace dont parlait l'ancienne école „latiniste" des Roumains de Transylvanie, qui admettait seulement la survivance à un massacre en masse pour des femmes destinées à être mariées aux légionnaires en retraite, mais même l'affaiblissement de cette population vigoureuse, qui n'avait pas eu d'antécesseurs.

Il faut admettre donc le maintien de masses rurales, très importantes, appartenant à la race qui venait de perdre l'État. Parmi ces habitants il y avait des agriculteurs, car on a trouvé jusque sur les hauts plateaux des Carpathes les traces d'une très ancienne cultivation de la terre; certaines pratiques des travailleurs aux champs actuels peuvent avoir cette si lointaine origine. Mais à côté se maintenait la vie pastorale de transhumance, qui doit être de la même origine millénaire que celle des sierras espagnoles et de l'Apennin, avec laquelle elle doit être comparée.

Pendant la longue guerre contre les Romains une partie des Daces avait émigré. Ils purent revenir à leurs foyers alors que la victoire des Impériaux établit une nouvelle paix durable, garantie contre les mouvements de la masse non encore soumise des barbares.

Il n'est pas admissible que les Daces seuls eussent occupé les vallées de la Dacie, d'autant moins la région plane,

www.dacoromanica.ro

vers le Danube. Nous avons fait observer que la Dacie de Décébale s'appuie sur une coalition de confédérés ayant des buts de défense commune. Si les éléments germaniques, peu nombreux, même dans le domaine des Bastarnes, n'ont guère laissé de traces, il n'en est pas de même pour les plus anciens des Slaves, qu'un Hrouchevski, historien de ses Ukrainiens, voulait placer en première ligne parmi les aborigènes de ces contrées. La Transylvanie est pleine de noms géographiques, d'origine manifestement slave, ne présentant aucun sens en roumain et n'ayant jamais eu de sens dans cette langue. Il y a même cette mention de „Russes" dans Ruşciori, dans le Reussmarkt saxon pour la localité que les Roumains appellent Miercurea, comme, du reste, en Valachie danubienne se conserve le nom de Ruşi, „les Russes", sur la rivière de la Vedea, donc Ruşii-de-Vede, par opposition aux „Russes du Danube", de ce Roustchouk turco-bulgare qui s'appelle en roumain tout aussi bien: „Ruşi". Sans donner dans les exagérations nationales intéressées dont nous venons de parler, il faut donc accepter l'idée de l'existence d'une certaine masse slave, débordant aussi du côté de la partie moldave des Carpathes, car le district, d'ancienne autonomie, de la Vrancea, est riche en noms de localité slaves que la langue roumaine commune ignore et a sans doute toujours ignorés.

Cette population villageoise a dû avoir des rapports continuels avec le marché des cités implantées par les Romains, de même que c'est le cas aujourd'hui de la part des Roumains de Transylvanie à l'égard des villes saxonnes et hongroises fondées au milieu de leurs archaïques établissements. Si la langue dace ne s'imposa pas au groupe, très mêlé, des nouveaux venus, c'est qu'un autre facteur intervint pour imposer aux indigènes même le latin populaire. Mais, avant de revenir sur ce sujet, que nous avons déjà touché, il faut se rendre compte du vrai caractère de ces colons.

L'ancienne école historique roumaine aimait à les considérer, et avec quel orgueil, comme des Romains de pure

www.dacoromanica.ro

race latine, qu'on aurait même sciemment triés dans ce but. Plus tard on cite le texte d'Eutrope, qui parle d'éléments pris *ex toto orbe romano*, du „monde romain entier", ce qui signifie, bien entendu, tout autre chose.

On a remarqué déjà que le départ de ce qui représentait encore la lointaine latinité originaire avait été depuis longtemps déjà défendu par décret impérial. Il fallut donc se contenter, en tant que les mines d'or de Transylvanie, dont on a bien surélevé l'importance, n'attiraient pas des exploiteurs de cette vieille richesse dace, de légionnaires qui après la *honesta dimissio* ne restaient pas seulement dans les *canabae* qui fournissaient d'articles menus les soldats sous les armes, et d'un ramassis d'hommes de toute origine et du caractère le plus divers.

Arrêtons-nous sur les deux catégories, autant qu'on peut les découvrir, d'une façon si insuffisante, par les inscriptions, qui, il est presque inutile de le dire, ne peuvent renseigner que sur une partie, plus riche et plus cultivée, de la population, la majorité ne pensant guère à faire écrire leurs noms sur les tombeaux ou à tracer des lignes commémorant leur passage sur la terre. Elles ne sont pas trop nombreuses dans ces bivouacs militaires, ces stations de garde, clairsemées le long des routes qui coupaient la vaste campagne des vaincus. Quant à un récit historique, *a priori* inadmissible, car on ne transmettait pas dans les livres les petits faits, de nombre infini, de la vie quotidienne, ce qu'on a cité sur la colonisation ne représente qu'une forme, plusieurs fois dérivée, du quatrième siècle pour des mouvements et des états de choses appartenant au deuxième [1].

Les noms latins ne signifient rien pour l'origine de ceux qui les portent; il est bien plus naturel de voir des anciens sujets de Décébale ou leurs rejetons chez ceux, pas trop rares, qui se revêtent de noms daces. Les Orientaux ne manquent pas, et d'autres provinciaux, de régions assez éloignées, aussi.

[1] Voy. notre étude sur cette question dans la *Revue belge d'histoire et de philologie*, 1924.

www.dacoromanica.ro

S'il s'agit de vétérans, dont le nom est devenu chez les Roumains, et chez les Roumains seuls, celui qui désigne le vieillard (*bătrân*; cf. le Vetranio des Balcans au commencement du moyen-âge), ils viennent au commencement, autant qu'on peut fixer une chronologie, de tous les côtés du vaste *orbis:* les *alae* et les *cohortes* contiennent en effet des Bretons, des Gaulois même, du côté du Bas Danube, et toute sorte d'hôtes venus de l'Orient. Plus tard, les légions furent recrutées dans la province même de la Dacie, de même qu'ailleurs, et cet apport de population dut donc cesser.

Les autres se signalent surtout par les cultes étrangers qu'ils ont apportés avec eux et dont certains sont trop souvent attestés pour admettre qu'il s'agit de formes religieuses depuis longtemps adoptées par la société romaine et qui peuvent se trouver un peu partout.

Tous les dieux de l'Asie, surtout de l'Asie Mineure, ont des fidèles en Dacie. Il y a, à côté du héros thrace, que les Daces aussi ont adopté, le Jupiter de Doliché, souvent adoré, le *puer bonus phosporus,* à côté de la „grande déesse" de Syrie et de Mithras qui demande le baptême réparateur par le sang: rien ne manque dans la compagnie. Tout cet Olympe exotique se rencontre, se mélange et se confond, les uns ayant dû emprunter les croyances et les rites des autres, de même que, de nos jours, dans tels villages transylvains, le catholique, le protestant, peut-être le juif aussi, recourent, lorsque tous les autres moyens ont été épuisés, à quelque vieux prêtre des Roumains orthodoxes, qui est en odeur de sainteté, pour qu'il découvre, en ouvrant au hasard son Psautier, le coupable d'un larcin ou qu'il conjure un sort.

Mais, pour former de tout cela, paysans, d'un côté, et pâtres, habitants des villes nouvelles, de l'autre, soldats ayant à peine quitté leurs camps, gens différents de professions, d'habitudes, de penchants, une masse en quelque sorte unitaire, il fallait nécessairement l'élément qui coagule les influences, les retienne et les consolide.

www.dacoromanica.ro

On ne pourrait pas le trouver ailleurs, ce facteur de synthèse, que dans les Romains et les romanisés qui, ainsi que nous l'avons dit, avançaient de pair vers les régions à conquérir. Cette avant-garde des légions, tenant aux barbares par sa façon de vivre, à la romanité par sa langue, a dû faire dans ces régions ce que l'ancien Autrichien, de race germanique ou de simple imitation, a fait pendant des générations dans l'Empire des Habsbourg, qui en reçut une physionomie en quelque sorte unitaire, avec les mêmes pratiques matérielles, les mêmes préjugés, la même façon d'esprit et les mêmes buts d'activité, formant ainsi une Germanie, très ressemblante d'aspect à l'autre, tout en étant profondément différente quant aux origines et à l'intimité même de l'esprit.

C'est seulement par ces milliers d'hommes, qui étaient depuis des générations ensemble, que le latin qui s'imposa comme langue commune, gagna un aspect tout à fait particulier, dans lequel il a dû y avoir nécessairement des phénomènes de phonétique, de morphologie, de syntaxe sans doute et de sémasiologie qui sont particuliers à ces régions seules, au moins autant qu'on a jusqu'ici l'information dialectale, qui, mieux connue, peut cependant donner des surprises.

Car le latin était parlé sans doute, sur la même base populaire, autrement chez les Pictes et les Scots du Nord britannique, chez les Gaulois de l'Ouest, que chez les représentants de l'ancienne „race intermédiaire" dans l'Asie Mineure et les provinces voisines. De ces accents différents rien ne serait sorti de fixé et de définitif sans la proportion imposante des dénationalisateurs et des dénationalisés de jadis; il fallait que ceux-ci imposent leur propre type, dûment formé et pour ainsi dire purifié par l'usage. De même, pour conserver une comparaison, qui nous a paru éclairer cette question difficile, en Autriche le Slave, de toute façon, le Roumain, l'Italien employaient-ils, contre leur penchant naturel de rendre l'allemand, la forme que l'Autrichien d'origine ou de formation plus ancienne avait une fois adoptée.

www.dacoromanica.ro

Très souvent, surtout dans les classes un peu plus élevées, l'accent national n'était plus perceptible, tout en manifestant un autre accent qui faisait rire l'Allemand de race.

Une analyse de certains éléments de ce parler daco-danubien a été déjà essayée par nous[1], et nous chercherons à en rendre ici les conclusions, qui représentent de la seule manière possible le résultat de ces mélanges nationaux.

---

[1] Cf. notre étude sur la psychologie du roumain, dans la *Revue historique du Sud-Est européen*, 1931, pp. 191-223.

www.dacoromanica.ro

V.

LA LANGUE DE LA PREMIÈRE SYNTHÈSE

Le premier produit de la vaste synthèse accomplie des deux côtés des Carpathes et sur les deux rives du Danube a été une nouvelle langue néo-latine, un des deux romans du Sud-Est de l'Europe, — l'autre étant la langue dalmate, à base purement illyrienne, qui a disparu seulement de nos jours: le roumain, avec ses deux ou même trois dialectes, si on attribue cette qualité au parler des riverains de race romane du Vardar, l'ancien territoire dace ayant élaboré pour la majorité de la nation la langue littéraire d'aujourd'hui.

On a discuté sur l'époque à laquelle s'est formée cette création, due au caractère de la région elle-même, ouverte à toutes les influences et capable d'accueillir et de confondre toutes les infiltrations. Le sixième siècle a été proposé, en tenant compte de quelques termes géographiques sur le territoire, jadis profondément romanisé, de la Serbie actuelle, mais on a objecté, et non sans raison, que ces quelques mots, comme „Trédétitilious", „les treize tilleuls", et „Skeptékasas", „les sept maisons" („cases"), peuvent bien représenter seulement une phase générale dans le développement du latin. Et, quand à quelques termes militaires, comme le „torna" (ou „retorna") „fratre", on a remarqué que ce peut être un élément de la terminologie de commandement dans les armées d'Orient, qui ont pendant longtemps conservé dans ce domaine la tradition latine, bien que, dans ce cas, il s'agisse de mots proférés par les paysans et que les soldats interprétèrent comme un ordre.

www.dacoromanica.ro

Il nous semble que toute discussion dans ce domaine est, et doit rester, malgré tout ce qu'on dépenserait comme érudition et comme logique, oiseuse. En effet, on ne pourra jamais dire où s'arrête le latin vulgaire, où paraît un roman de caractère général et où on peut admettre une différenciation signifiant le début, encore confus, des parlers actuels. En examinant les annales de Marcellin le comte, qui est du VI-e siècle, nous avons trouvé, comme en roumain d'aujourd'hui, „adjungere" dans le sens d'„arriver", „integer" dans celui d'„entier"; un texte du moyen-âge a „mergere" pour „marcher" et il semble que, dans un document italien du XV-e siècle, „palus" représente, comme le roumain „pădure", non pas un simple marais, mais celui où a poussé une forêt de marécages. Et puis une langue n'est jamais finie; elle est toujours en cours de développement, même en ce qui concerne la phonétique, et ceci en dépit des efforts de la littérature, qui ne se résigne pas à vieillir, de conserver des formes immuables, d'un caractère qu'on a jugé noble, esthétique: empruntant et rejetant des mots, alors que le passé est destiné à entrer dans le sépulcre des dictionnaires ou dans les recoins, trop ignorés, des dialectes et des patois, elle est toujours jeune, malgré tout ce qui forme l'élément de base, qui ne disparaît, et ne peut disparaître, jamais.

Le roumain a subi beaucoup d'influences, et il s'en ressent, bien que des modes presque entières eussent disparu ou soient en train de disparaître, les écrivains seuls retenant des expressions qui leur paraissent pittoresques et les rejetant ainsi de nouveau dans le grand courant de la langue parlée (aujourd'hui, les paysans même en arrivent à ignorer les termes archaïques des livres d'église et des chroniques, admettant qu'ils les eussent jamais employés dans la circulation, et ils affectionnent les néologismes plus ou moins difformés). Il sera question plus loin, dans un autre ensemble, de l'apport du slavon, qui fut très important, mais qu'il ne faut traiter qu'avec beaucoup de discernement et en relation étroite avec les données historiques; pour le moment, ce qui intéresse est l'état de ce roman carpatho-

www.dacoromanica.ro

pindo-danubien avant l'arrivée de cette vague barbare puissante, qui finit par l'action pénétrante des eaux calmes, d'infiltration. Il s'agit donc d'un romain latin, presqu'exclusivement latin, qui s'est enrichi ensuite de termes d'origines très différentes, mais qui, au commencement, a dû contenir très peu de l'héritage, vite abandonné, des Daces.

Mais ici une question se pose, qui n'a pas été examinée assez, sous l'obsession de l'influence du slavon, considéré toujours comme un élément actif et en dehors de tout ce qu'a dû lui donner l'élément indigène dont il a certainement subi l'empreinte.

Le roumain a transformé le *n* en *r*, bien que le *n* puisse revivre [1], le *di* en *z (zeu, zi,* pour *deus, dies)* et a rendu obscures des voyelles latines claires, de sorte qu'aujourd'hui le *ă*, comme l'*e* muet dans *même*, et le *â*, d'un caractère plus foncé, tel l'*e* premier dans *reprendre*, dominent. Aussitôt on a recouru à l'explication par le miracle transformateur slavon. Or, le *di* = *z* se rencontre dans des inscriptions latines de la péninsule des Balcans et on peut y voir l'influence du δ grec, de même qu'on peut se demander si le changement desdites voyelles, comme aussi celui des palatales dans le dialecte du Sud et dans les patois de la montagne, ne vient pas du fonds indigène, dont on néglige trop l'influence, si naturelle.

La syntaxe de la langue néo-latine du Sud-Est de l'Europe a des caractères distinctifs à l'égard de ses soeurs de l'Occident en ce qui concerne, sinon certains formes de la déclination, qu'on rencontre aussi là-bas et que le bulgare possède aussi, au moins pour remplacer l'infinitif par un surrogat subjonctival. Un érudit italien, d'une étonnante polyglottie, M. Carlo Tagliavini rappelait certains parlers de l'Asie occidentale, avec lesquels la ressemblance est purement fortuite et, encore plus récemment, un des meilleurs connaisseurs des changements de la syntaxe latine, le Danois

[1] Voy. Hasdeu, dans la *Literatură şi artă romînă*, V, p. 655 et suiv.: „Qu'est-ce que sont les Albanais?".

www.dacoromanica.ro

Sandfeld, y voyait une influence grecque. Or, les contingences historiques pour admettre cette influence manquent complètement. Il faut donc revenir à l'opinion, si naturelle, que, comme le même phénomène se rencontre chez les Grecs aussi bien que chez les Bulgares — des Slaves ayant accepté le nom et la domination politique des intrus venus de la steppe russe —, il y a une marque thrace qu'ont dû adopter tous ceux qui ont continué la race la plus ancienne ou qui, sur son territoire, se sont mélangés à son sang.

Mais les considérations les plus importantes s'imposent quant au vocabulaire.

On a insisté tantôt sur son caractère rural, qui est, bien entendu, de toute évidence, tantôt sur celui, urbain, qui est exemplifié par le terme qui remplace, dans le sens habituel, celui de *terra : pavimentum,* dont: *pământ,* tantôt enfin sur celui du langage des camps, dont la preuve est l'emploi de *veteranus, bătrân,* dans l'acception de „vieillard",—*vetus, vechiu* restant seulement pour les objets ou pour les situations.

Or, je crois que la vérité réside dans l'admission, qui ne suscite aucune difficulté, du fait, élémentaire, que cette population romaine, qui imposa, de la façon exposée plus haut, sa langue à la masse indigène, assez nombreuse, était composée de ces trois éléments différents, dont chacun fournit sa part à ce qui allait devenir la langue de tout le monde. Car, de fait, ici comme partout ailleurs, il n'y a pas *un seul* peuple créant et employant *une seule* langue, mais bien des classes, des catégories différentes, qui non seulement ont parlé chacune sa langue avant la formation, par la grande moisson ou par les modestes glanes, de la manière commune de s'exprimer, mais l'ont retenue, dans les limites étroites des besoins et des préoccupations de chacune d'entre elles, même après que la langue commune se fût formée et répandue.

Les bergers ont fourni, comme lexique, une très large partie à ce résultat final, sorti de la cohabitation et des rapports journaliers. Jusqu'aux dernières recherches, surtout

www.dacoromanica.ro

celles, si fructueuses, de M. Giuglea, on ne se rendait pas compte assez de cette collaboration si importante, les mots étant retenus dans le cercle d'isolement des bergeries, des *stâne*. On sait maintenant combien de mots représentant même des idées abstraites sont partis du vocabulaire spécial de cette seule classe.

Les agriculteurs ont donné tout ce qui est nécessaire pour revêtir l'oeuvre des champs et le produit de cette activité; ce qui s'est ajouté après l'afflux des Slaves est un nouvel apport de technique ou des doublets, une superfétation; du latin vient même le terme pour la séparation du grain : *a treiera,* de *tribulare*. L'ensemble montre combien large et varié était le caractère de ces occupations agricoles, équivalentes à un degré élevé de civilisation populaire pratique.

Quelque chose vient sans doute des *castra* et des *cannabae* voisines, mais on a trop peu cherché dans ce domaine des *veterani-bătrâni*.

Ceci ne suffit pas pour avoir tout ce que comprend une langue qui n'a pas eu besoin à l'époque moderne d'emprunts trop larges au latin et au français pour pouvoir exprimer même ce que la pensée a de plus élevé et la poésie de plus délicat.

Dans un mémoire récent donné à l'Académie Roumaine nous avons montré combien est complexe et distingué l'état de culture que représente ce premier roumain de seule marque latine, par rapport à ce qu'on trouve dans le même domaine chez les nations voisines, Germains, Slaves et Hongrois. Tout le calendrier de la semaine s'est conservé, sans aucun mélange: jour de la Lune, *Luni* (comme dans le dialecte vénitien, influencé par le frioulan, si ressemblant, celui-ci, au roumain), jour de Mars, *Marți,* jour de Jupiter, *Joi,* jour de Vénus, *Vineri,* jour du Sabbat, *Sâmbătă,* avec le changement phonétique qu'on trouve dans le mot de Sambatius pour Sabbatius dans ce même monde du Sud-Est européen, jour du Seigneur, *Duminecă* (féminin comme en italien). Le calendrier du mois, qui est *mes* (de

www.dacoromanica.ro

mensis) pour le dialecte du Pinde, devenant au Nord du Danube,—comme en allemand *(Mond-Monat),* mais sans un emprunt à cette langue, qui elle-même a dû se fournir dans un parler plus ancien de ces régions,—*lună :* les termes latins se sont conservés, passant par les transformations phonétiques habituelles, dans le *Ghenar*-janvier, dans le *Faur*-février, dans le *Marț*-mars, dans le *Prier*-avril, dans le *Maiu*-mai, alors que pour les autres mois, qui sont restés tous, et pas comme dans la pratique du berger ou de l'agriculture illettré même, on a eu recours, avant d'emprunter au langage slavo-grec de l'Église orthodoxe, à des formations poétiques de caractère populaire: mois des cerises, mois des chaleurs, mois de la récolte, mois des vendanges, mois des brumes, mois du gel.

Dans le domaine de la vie économique, on a gardé des mots qui dans leur ensemble représentent une civilisation basée sur l'argent. Si la monnaie s'appelle *ban*, ce qui a été considéré comme une influence de ces bans hongrois qui gouvernaient certaines provinces, mais les Hongrois eux-mêmes ont pris ce terme aux Avars, leurs prédécesseurs en Pannonie, on a *a cumpăra, a vinde, a împrumuta, datorie* (dette), *capete* (intérêts), *câștig* (de *castigare*) (profit), *preț* (prix), *a rupe prețul* (fixer la somme), *a aduna, a scădea, a împărți, a înmulți* pour les opérations fondamentales [1].

Mais le trésor du plus ancien roumain montre aussi combien on avait le sens des notions les plus importantes du droit, d'un droit qui a recueilli des héritages bien différents et a réussi à créer une formule originale, si peu étudiée jusqu'à nos jours. *Drept* a non seulement ce sens de droit, mais celui de „vérité", et à côté il y a la „directas", la *dreptate;* on se justifie, *a îndreptăți,* devant le siège de justice, le *scamnum, scaun,* du juge, *jude,* dont le nom a passé aussi dans le domaine social, l'homme libre de droit étant un *judec,* et dans celui de l'administration, qui

[1] M. Radu Dimiu ajoute (revue *Viața Românească*, LXXVI, p. 293) *arvună, arhabo.*

www.dacoromanica.ro

est par *judeţe*, comme les „judicatures" de la Sardaigne au moyen-âge. Le juge *judecă (judicat)* les parties, *părţi*, d'après la loi, *lege*, qui représente aussi „religion", et autour de la procédure il y a tout un vocabulaire spécial, pour les trois quarts latin. Celui qui a été condamné, est „le mauvais", *rău*, de *reus*, et pour la méchanceté humaine il n'y a d'autre mot.

La forme politique, par *judeţe*, par *ţeri (terrae)* finit, à travers les différentes catégories de *dregători (directores)*, par l'autorité suprême du *domn-dominus* qui „domine", *domneşte*, et qui correspond à l'*împărat*, le *mbret* des Albanais, à demi latins, l'*imperator*.

Tout cela est-il seulement un apport des différentes colonisations? On l'a cru trop, sans penser à ce fait que les seuls termes de la langue des immigrants subsistent qui s'appliquent aux réalités qu'ils ont pu transporter sans doute, mais, lorsqu'il y a le puissant fonds indigène, qu'ils ont pu retrouver sur le territoire de transplantation. Si on applique ce principe à la première situation de la synthèse dans ces égions, il faut admettre que chez les vaincus, chez les sujets, il y avait cette même vie pastorale, qui est partout plusieurs fois millénaire, cette même vie agricole, dont on a trouvé, comme nous l'avons dit, des traces jusque sur les plateaux des Carpathes, sinon aussi des formes de droit et de gouvernement comme celles que nous venons d'esquisser.

Il nous sera plus facile de montrer ce qui a pu être ajouté par les migrations à la fin de l'antiquité.

www.dacoromanica.ro

VI.

LA SYNTHÈSE DE LA PENSÉE : LE CHRISTIANISME.

Dans le domaine de l'âme, une synthèse religieuse est à côté de celle de la langue.

Il n'y a pas qu'un seul christianisme, et dans l'orthodoxie on distingue des nuances très tranchées. On ne pourrait pas confondre le christianisme grec, c'est-à-dire byzantin, dominé par le livre et par l'école, tout de tradition et régi par la stricte hiérarchie épiscopale, ni le christianisme russe, dans lequel il y a un mysticisme, un caprice inimitables, avec la simplicité rurale, paysanne, du christianisme de prêtres des Roumains, tel qu'il s'est formé, développé, se maintenant au fond, en dépit des lois qui régissent l'Église roumaine, jusqu'à nos jours.

On a discuté depuis assez longtemps sur ses origines et sur son caractère, latin ou slave, et nous présenterons chacune de ces explications, qui ont toutes une partie de vérité, bien qu'elle paraissent si nettement opposées. Mais on n'a pas insisté sur le fonds ancien sur lequel s'est étendue la loi nouvelle sans pouvoir en détruire le fort héritage.

Ce fond n'est pas illyre, et, du reste, sur la religion de ces riverains de l'Adriatique on n'a pas de données anciennes, ni même des études sur la survivance actuelle, qui pourrait bien exister chez les successeurs de ces pirates et pâtres. Mais ce sont, sans doute, les Thraces qui ont transmis à tous ceux qui sont venus sur leur territoire quelque chose de leur pensée religieuse.

www.dacoromanica.ro

Par Hérodote surtout, on sait quel était le caractère déterminant de leurs croyances, bien que le périégète grec n'eût pas le moyen de saisir le sens de ce qu'on lui disait et d'en donner une interprétation plus large et plus vraie. Il sait cependant que ces barbares voisins des Hellènes ont une religion de l'air et de la lumière; pour preuve leur foi dans l'immortalité, les messages qu'ils envoient à ce Dieu et prophète Zalmoxis et aux autres divinités, qui nous restent inconnues, par le martyre qui, projeté vers le ciel, retombe sur la pointe des lances, car après le contact avec les dieux il ne doit plus vivre. On distingue aussi une forte propension au mystère, qui est la seconde note de cette archaïque religion, venant du lointain de la préhistoire.

Mais quelque chose de ces conceptions et des rites qui les accompagnaient a passé, dès le début, chez les Grecs, de même que ceux-ci ont fait l'emprunt que nous signalions à l'art de ces voisins et clients de leurs villes. Car dans la religion hellénique il y a trois éléments bien distincts qui ne se sont pas confondus dans une synthèse, vivant séparément jusqu'à l'avènement d'une philosophie qui les a mis en oeuvre. Il y a donc la religion de la charité et de la beauté, qui est fondamentale, mais à côté, aussi deux autres: celle du sous-sol obscur, diabolique, qui survit dans le culte de Pluton, dans la légende de Déméter et de Perséphone, et celle, toute de mystère, qui s'incorpore dans les mystères d'Éleusis, dans le culte orgiastique de Dionysos et dans ce qui tient aux superstitions orphiques. On voit bien ce qui part de cette population: les aborigènes de la population balcanique et danubienne.

Nombreuses sont les transmissions religieuses qui viennent de là aux Roumains, et aussi à d'autres habitants du Sud-Est européen. On peut les découvrir autour de la conception chrétienne et des saints, surajoutés du monde gréco-latin dans ce folklore qui est trop souvent considéré surtout sous le point de vue du pittoresque, de la curiosité et de l'ethnographie sans chercher d'en découvrir les bases solides et le sens plus profond.

www.dacoromanica.ro

Des matériaux nombreux ont été recueillis, d'abord un peu à l'aventure, comme dans les trois gros volumes de M-me Nicoliță Voronca, préoccupée de chercher des origines romaines ou bien ce symbolisme depuis longtemps et presque totalement abandonné, puis dans la collection, plus „scientifique“ [1], de l'Académie Roumaine. Les études d'ensemble sont encore rares et de peu de valeur. Cependant un peu avant la grande guerre un jeune chercheur, M. N. Lupu Kostaki, avait mis ensemble ce qui se rapporte en Soleil et à la Lune et on peut voir par ses résultats combien de pareils efforts peuvent être fructueux. Chacun des éléments de cette survivance devrait être poursuivi sans parti-pris dans les sources, dont l'état actuel est loin d'être complet, et étudié avec le sens de l'ensemble et en tenant compte toujours de la région où on l'a constaté. Il y a tout un „légendaire“, toute une „hagiographie“ et tout un „héortologe“ païens à établir.

Mais il subsiste sans doute une large partie de ce paganisme populaire qui, même dans la décadence de l'Église officielle, qui l'ignore et parfois le combat, forme une partie si importante de la mentalité des masses populaires roumaines. Elle vient de ces cultes étrangers apportées par les nouveaux habitants, si différents de la colonisation romaine. De cette colonisation seule, car, quant à ce qui appartient à la pénétration lente, qui a fourni la base, ces autres intrus, bientôt assimilés, apportaient des croyances religieuses et des superstitions depuis longtemps triturées et mélangées, quelle qu'en eût été l'origine, et, dans ce domaine aussi, il faut attribuer un rôle important à cette vague sûre, permanente, de patiente influence qui a préparé le terrain pour les courants ultérieurs et leur a imposé certainement son empreinte.

Du reste, le nouveau dans la psychologie ethnique ne

[1] M. Meyer Lübke recommandait, en 1914, de faire une départition entre „ce qui est la note individuelle roumaine et ce qui est roman“; revue *Convorbiri literare*, 1918, p. 8.

www.dacoromanica.ro

reste jamais identique à ce qu'il était ailleurs ; il subit aussitôt les commandements du milieu où il vient s'installer. Plus que cela même : il ne réussit pas à s'implanter sans que dans ce milieu il eût trouvé des attaches, à défaut de quoi il reste toujours au gré du vent capricieux des changements politiques. Si donc on trouve sur le Danube le culte, si affectionné, du *Sol invictus,* de la Grande Déesse, de Mithra, qui, ainsi que l'a observé M. Cumont, n'est adoré dans aucune autre région avec autant d'enthousiasme, il faut admettre que les dieux exotiques correspondaient plus ou moins aux divinités antérieures de la région où on les importaient. De fait la même figure divine prend des noms différents, d'après les apports de population et les modes de l'État qui tour à tour domine, mais reste fidèle à ce qui constitue son essence. Ainsi, plus tard, par égard au christianisme, il est incontestable que dans le Saint Georges, si populaire, des paysans du Sud-Est européen il y a la survivance de cet „héros thrace", d'origine probablement asiatique ou bien appartenant à l'Olympe restreint de la préhistoire, qu'on rencontre si souvent dans les représentations archéologiques de toute cette vaste contrée. Bien que combattue plus récemment, cette hypothèse du paganisme créant les formes de la nouvelle religion chrétienne n'en reste pas moins extrêmement plausible.

Quant au christianisme, on peut admettre en même temps les deux opinions sur son caractère initial et son point de départ: celle qui le considère comme venu avec les colons de Trajan (car cette opinion ignore ce qu'il y a eu de romain avant la conquête) et celle qui, proposée par V. Pârvan, lui donne comme terme initial une action de propagande missionnaire.

Contre la première on a objecté le manque de données dans les monuments. Or pour la Scythie Mineure ce n'est pas le cas, bien que les traces de christianisme ne soient pas contemporaines de l'occupation de la Dacie ; mais, si la religion nouvelle s'installe sur la rive du Pont, elle a dû

www.dacoromanica.ro

passer nécessairement aussi sur les deux rives du Danube et dans l'intérieur même des terres. Ulphila, l'apôtre des Goths, y trouvera une forte empreinte chrétienne, car on ne pourrait pas croire qu'il eût tiré de Byzance seule l'incitation à son oeuvre de christianisation parmi les barbares; l'étude plus attentive de la sémasiologie des termes germaniques qu'il emploie pourrait être rémunératrice.

Mais il faut tenir compte aussi d'un double fait. Le christianisme n'a pas été pendant les trois premiers siècles une croyance qu'on puisse rendre publique; l'ordre de l'État dans le domaine religieux ne le tolérait pas. Pourquoi donc demanderait-on dans ces régions seules une exhibition qu'on ne constate pas ailleurs? Et, ensuite, ceux qui l'apportèrent, en tant qu'il ne venait pas de la péninsule balcanique elle-même, assez fortement christianisée bien avant Constantin, étaient les soldats, chez lesquels il y avait un sentiment religieux très vif et, en même temps, un fort goût pour tout ce qui leur paraissait être une superstition exotique: qu'on se rappelle le moment où, pour se disputer l'Empire, les soldats de Vespasien, venus de Syrie, et ceux de Vitellius, qui apportaient des accoutumances germaniques, s'étant rencontrés, des deux camps s'élevèrent des invocations à des divinités différentes. Mais le camp avait sa vie à lui, où on se donnait des libertés que n'aurait pas osé s'arroger la population environnante, et de ce domaine exclusif les transmissions archéologiques ne sont pas nombreuses.

On a objecté aussi le nom que le roumain donne, dans ses deux dialectes, au temple chrétien: *biserică*, de *basilica* (ancienne forme: *băsearecă*). Mais ce n'est qu'au quatrième siècle que les basiliques impériales furent mises à la disposition des adorateurs du Christ; ceci paraîtrait péremptoire si on s'en tient aux Roumains seuls, qui n'ont pas un terme dérivé de l'*ecclesia (église, yglesia, chiesa)*. Mais la *basilica* se rencontre aussi dans certains dialectes et dans certaines survivances en Occident aussi: non seulement la *baselgia* rhéto-romaine, mais aussi la *basoche* et la *baseille* des Gaules, et dans ces régions, où il y a tant de souve-

www.dacoromanica.ro

nirs des martyrs, on ne peut pas retarder jusqu'à l'époque constantinienne l'introduction de la foi nouvelle. En outre, Ulphila emploie le terme, *non byzantin*, de *kyriaké*, dont vient en allemand *Kirche*, en anglo-saxon, *church*. Les Slaves aussi ont emprunté cette dénomination pour leur *tzrkva* (cf. *kaïsar-tzar*). Elle signifie, en latin, *dominica*. Or les Roumains ont, pour le dimanche, le terme de *duminecă*. Est-il exclus que, avant d'avoir pris ce *basilica*, correspondant plutôt à la façon de vivre au-delà du Danube, les Roumains de la rive gauche eussent employé la *dominica*, dont nous avons montré la transmission? Car *kyriaké*, *dumineca*, *kirche*, *tzrkva* ne représentent que l'adjectif accolé au terme initial de *domus*; ç'aurait été chez les colons du Danube roumain, qui n'ont pas conservé, pour des raisons qui seront exposées dans la suite, cette *domus*, la *casa dominica*, *casa duminecă*, à une époque où on n'avait pas encore les adjectifs en *–esc (domnească*, „dominesque").

Il n'est plus nécessaire de dire que la terminologie chrétienne est largement, sinon exclusivement, car il y a eu, par la hiérarchie et le livre, des influences ultérieures, inévitables, latines: *Dumnezeu*, *sînt*[1], *cruce*, *crez*, *Paşti*, *Născut* (Noël; *Crăciun*, qui, s'est imposé et qu'on a voulu dériver de *creationem* et de *calationem*, les deux au sens si vague, pourrait bien appartenir, comme le *yule* anglais, à une transmission païenne); *păreasimi (quadragesima, carême)*, *cărnileagă* („abandon de la viande"), *Paşti*, *lăsatul secului* („abandon de la viande") sans compter des termes, nombreux[2], qui trouveraient leur place aussi dans un cycle païen. On peut exprimer en roumain toute l'essence du christianisme par des mots dont aucun n'est d'importation.

Mais ces mots ont un caractère nettement populaire. Ce ne serait pas le cas si de la Constantinople de plus en plus

[1] Dans les formes composées: *Sânziene*, *Sânziana*, *Sângiorgiu*, *Sântoader*, *Sânvăsiiu* (St. Basile), *Sânicoară* (St. Nicolas) *Sâmpietru*, *Sântămăria*, *Sâncraiu* (le Saint Roi); *Sânmedru* (St. Démètre),

[2] *Rugăciune*, *serbătoare*, etc., *închinăciune*, *mărturisire* (confession), *păcat* (péché), *credinţă* (croyance), *binecuvântare* (bénédiction), etc.

www.dacoromanica.ro

grécisée serait venue, à une époque ultérieure, l'influence décisive pour le changement de religion. Et, en ce qui concerne la masse roumaine la plus nombreuse, celle de la rive gauche du Danube, il ne faut pas oublier que, malgré le passage du fleuve par les légions de Constantin-le-Grand et de ses fils, malgré le pont nouveau construit pour établir une communication permanente, il n'y a pas eu de domination impériale dans le sens complet du mot dans l'ancienne Dacie, et ce n'est pas un argument à négliger pour l'ancienneté du christianisme dans ces régions.

Quant à l'influence qu'aurait pu exercer une propagande venant du Sud byzantin au milieu de colons abandonnés aux barbares et qu'on n'avait pas complètement oubliés, la théorie de Pârvan, qui a été, aussitôt après, sévèrement critiquée par Radu Rosetti, lequel a montré combien est imprécis le témoignage de Paulin de Nole concernant ce Saint Nicétas sans biographie contemporaine qui est censé avoir prêché aux gentils, on ne pourrait pas nier la possibilité d'une pareille action, à cette époque même ou à une autre, bien que l'exemple d'Ulphila ne serait pas favorable à une action séparée de celle de l'épiscopat et sans influence sur les chefs politiques eux-mêmes qui, comme pour Clovis, pour les rois germaniques de l'Occident, pour Boris, le chef des Bulgares, déterminaient, fût-ce même d'une façon purement nominale d'abord, le changement de religion.

Mais on peut recourir pour mieux fixer l'état de la question à d'autres cas de propagande par les missionnaires: celui de Saint Boniface chez les Germains, celui de Saint Augustin chez les Anglo-Saxons, celui des Saints Cyrille et Méthode chez les Moraves, celui d'un Saint Clément chez les Bulgares, celui d'un Saint Colomban dans l'Est de la Bavière, celui d'un Saint Adalbert chez les Slaves près de la Baltique. Le missionnaire n'est jamais seul ; il a un point d'appui dans celui qui ordonne ; c'est sous son couvert qu'il prêche ; sa conquête spirituelle est aussitôt consolidée par ce chef qui protège et gagne à la patrie. Il ne faut pas confondre ce qui se passait au début du moyen-âge avec ce qui se

www.dacoromanica.ro

rencontre plus tard dans la propagande des Frères Mineurs, des Frères Prêcheurs, des Jésuites jusqu'à la limite orientale de l'Asie, jusque dans les continents obscurs, où ce qui domine est l'initiative individuelle à une époque individualiste.

Si'l en est ainsi, on ne voit ni celui qui aurait envoyé les missionnaires, ni les moyens qui auraient été mis à leur disposition. Il manque aussi, pour avoir tous les éléments de la propagande, tels que les montrent ces exemples si éloquents, un ordre politique, fût-ce même barbare, dans les régions qu'il s'agit de catéchiser. Or, dans le monde du Nord danubien — car ce qui est au Sud du fleuve n'avait pas besoin d'une pareille action, et, du reste, combien sont étroits les rapports entre les deux contrées qu'on sépare d'une façon si absolue et si enfantine! —, on vivait à la paysanne, par petits groupes, très dispersés, chez lesquels on n'arrivait pas sans difficulté et qu'il fallait traiter séparément.

Non, il y a eu une synthèse chrétienne chez les Roumains, dont le caractère commence à se dessiner, mais d'une spontanéité absolue, comme tout ce qui pendant longtemps se passera dans ces contrées. Oeuvre des humbles, comme la langue elle-même, cette „religion du peuple", doit à ces origines son caractère opposé à ce qui vient de la direction par l'État, de la formation voulue par la hiérarchie épiscopale.

www.dacoromanica.ro

VII.

LE PROBLÈME DE L'ABANDON DE LA DACIE.

Une des questions que, pour des motifs politiques, on a le plus exploitée contre les Roumains pour leur dénier une existence dans le haut moyen-âge — ils auraient donc apparu par une espèce de génération spontanée plus tard— et tout droit sur le territoire qu'ils occupent et qu'ils dominent sur la rive gauche du Danube est celle de l'abandon de la Dacie de Trajan par Aurélien, qui aurait fait transporter dans sa nouvelle Dacie de la rive droite les provinciaux eux-mêmes, abandonant aux barbares, aux Goths le territoire évacué, comme si jamais il y eût eu sur ce territoire une Gothie pareille à la France des Francs ou à la Lombardie des Longobards.

Depuis longtemps déjà, même sans tenir compte des représentants de l'école transylvaine du XVIII-e siècle, des arguments ont été présentés contre une assertion qui s'appuie, en dehors du résumé tardif d'un Eutrope, qui vaut en lui-même si peu, sur un seul texte, celui de l'historien d'Aurélien, Flavius Vopiscus. Avant de présenter ce que déjà ont invoqué un Vaillant, dans son ouvrage, bizarre, mais intéressant sous plus d'un point de vue, *La Romanie*, et, dans une étude de jeunesse, publiée à Paris, le grand homme d'État que fut Jean Brătianu, nous rappellerons nos observations présentées à l'Académie des Inscriptions de Paris [1], sur la valeur de ce texte lui-même.

---

[1] Voy. cette communication la notre *Revue historique du Sud-Est européen*, I, 1924.

www.dacoromanica.ro

Malgré la prétention d'avoir compulsé des archives, d'avoir pris des informations dans la famille même d'Aurélien, malgré les lettres qu'il intercale et qu'on a prouvé être non authentiques, Vopiscus n'est qu'un compilateur de l'époque de Constantin. Celui-ci, désirant paraitre comme un nouvel Auguste, avait cru que le prestige de l'Empire souffre par l'obscurité dans laquelle était plongée la vie des Césars du III-e siècle et il ordonna donc d'en rédiger les biographies, quel que fût l'état des sources et la qualité même des historiens. Ceux-ci devaient rehausser l'importance du nouveau règne, qui s'était proposé, entre autres, de regagner, contre les Sarmates et les Goths, l'ancienne frontière du Danube et, plus l'abandon décrété par Aurélien aurait été complet, plus grande devait ressortir la figure de l'empereur de la revanche et de la restauration, qui aurait implanté de nouveau les aigles sur la rive barbare du Danube.

Mais le passage lui-même qui concerne l'évacuation totale n'est pas à sa place, là où il est question des actions militaires d'Aurélien, mais bien mêlé à d'autres événements et situations. Il faut donc admettre qu'il s'agit seulement d'une note marginale quelconque qu'un copiste ultérieur a fait entrer dans le texte. Elle ne suffit pas, sans doute, pour admettre cette chose unique: que l'Empire eût transporté au-delà d'une grande rivière toute une population.

Il y a des raisons économiques, qu'on a, du reste, souvent invoquées, parce qu'elles s'imposent à quiconque a le sens des réalités humaines, de la vie permanente des sociétés, pour ne pas admettre la possibilité de cette transmutation en masses. Une population ne quitte guère, même devant les pires adversités historiques, même devant la dénégation la plus acharnée de la part des forces même de la nature, la terre dans laquelle elle a descendu des racines profondes: pensons à Naples vivant sous le volcan, à Messine refaite sur les ruines du tremblement de terre, à Lisbonne ressuscitée, aux îles japonaises. Elle revient à ses souvenirs, à ses traces, à son oeuvre qui a fini par la dominer. Si cela arrive ordinairement pour des habitants

www.dacoromanica.ro

de cités, d'autant plus est-ce vrai pour le paysan, attaché à son sillon, au terrain qu'il a créé par son labeur et à tous ceux qui, dans des centres urbains médiocres, comme ceux de la Dacie, vivaient du paysan et ne pouvaient pas vivre autrement. Ceux qui, parmi les Roumains, gardent encore la coutume de parler d'une retraite dans les montagnes devant les barbares envahissants, transformant si facilement en bergers les descendants de plusieurs générations d'agriculteurs, ne se rendent pas compte du fait que changer les occupations traditionnelles devant un choc quelconque de l'histoire est une impossibilité: faire du laboureur un gardien de troupeaux n'est pas plus facile que de transformer en marin un homme de métier.

Le passage au-delà du Danube ne peut pas être admis aussi pour un autre motif, qui s'impose tout aussi naturellement à tout esprit libre voulant examiner le problème. S'il s'agit du berger — et il y en avait, comme nous l'avons dit, dès l'époque préhistorique dans ces régions —, ils ne peuvent pas trouver sur une autre territoire leurs habitudes immanquables, leur route, leurs deux habitats, d'été et d'hiver. S'il s'agit d'agriculteurs, où leur aurait-on donné en Moesie, les champs dont ils avaient besoin, champs occupés par une population plus anciennement romanisée, car on ne pouvait pas procéder, pour les établir, à un partage des terres, comme l'ont imposé ailleurs les chefs barbares, devenus maîtres du pays?

Tout cela en supposant, ce qui est absurde, que l'Empire aurait eu au III-e siècle les moyens dont dispose à notre époque un État moderne pour avertir des milliers d'hommes qu'ils doivent quitter leurs habitations pour s'installer à une date déterminée, suivant une route indiquée avec précision, à un autre endroit, où ils devront trouver leurs logis tout préparés. On a vu de nos jours quels sont les sacrifices qu'impose une évacuation, toujours très incomplète. Et, encore, admettre que ces provinciaux, pour la plupart des Daces romanisés, eussent été tellement nécessaires à cet Empire qu'il eût dû prendre les précautions les plus minu-

www.dacoromanica.ro

tieuses pour qu'il n'en reste pas de trace dans la province qu'il croyait ne plus pouvoir défendre... Penser à des scrupules d'honneur et de prestige à cause du nom de „Dacie d'Aurélien" donné à l'ancienne Moesie signifie ne pas comprendre ce qu'il y avait de dure réalité, dénuée de tant de nos sentiments, dans la pensée romaine à toutes les époques: la simulation hypocrite de celui qui aurait cédé, lâchement, devant la poussée des barbares n'arrive pas à s'imposer à notre jugement.

Au point de vue militaire les objections qui se présentent sont tout aussi fortes.

Du côté des Romains, on se trompe étrangément sur la conception qu'ils avaient de la frontière. Tout récemment[1], M. Tourneur-Aumont — et il n'a pas été le seul à le dire— a montré qu'il ne s'agit pas d'une simple ligne, comme à notre époque, mais de tout un ensemble, dans lequel devaient entrer des fortifications de caractère le plus divers, des terres non habitées, des forêts, des marécages, ces forêts et ces marécages qui bordent encore jusqu'aujourd'hui la rive gauche du Danube. Cette oeuvre de défense n'était pas, certainement, la même d'un bout à l'autre, du Banat jusqu'au fond de la plaine valaque, là où elle touche à la Scythie Mineure, présentant d'autres possibilités. Il en résulte que cette frontière, qui n'était qu'un front, un front toujours mobile, a fléchi selon les circonstances, se retirant aujourd'hui sur tel point pour revenir à la première aube d'espoir. La retraite des légions a dû être décidée plus d'une fois, et à des dates différentes. Croire à un ordre de caractère général c'est s'obstiner à une lourde erreur. Du reste, si on est arrivé à des conclusions, elles-mêmes incertaines, par l'interruption des monnaies, on n'a jamais réussi par une autre voie à donner une chronologie sûre à l'abandon de la Dacie.

L'Empire n'a pas pu céder d'une façon formelle la Dacie de Trajan à des barbares dont il aurait considéré l'établisse-

[1] Dans les „Mélanges" Iorga.

www.dacoromanica.ro

ment comme étant en dehors de ses limites de droit et présentant au point de vue militaire un danger permanent. La notion même de l'État, telle que l'ont eue les Romains, s'y serait opposée de la façon la plus absolue. Rectifier la frontière du côté du roi, de fait un empereur, et le plus ancien, des Perses était tout autre chose que cette cession à l'avantage des barbares, quels qu'ils fussent, auxquels on n'a jamais pensé à accorder la parité, comme d'un État à un autre État. Ces Goths qu'on connaissait depuis assez longtemps et avec lesquels on avait eu tout de même de temps en temps des relations pacifiques pouvaient être utilisés pour la défense même de la frontière, dans le sens que nous avons déjà indiqué, derrière laquelle ils étaient arrivés. Les empereurs employaient depuis des dizaines d'années pour les ailes des légions des contingents de cavalerie barbare, comme ils établissaient en Gaule de nombreux colons germains que les propriétaires des régions voisines de la frontière recherchaient pour leur vigueur physique. Le système des fédérés, auxquels on payait leur service, — ce que seule la conception moderne du prestige a pu faire considérer comme un tribut et le tribut comme une humiliation —, était plus commode que l'entretien coûteux des légions : on les laissait vivre, en dehors des subsides et des cadeaux sur lesquels on s'était entendu, aux dépens de l'habitant, auquel on ne prenait plus la contribution due à l'État, ce qui, au fond, revient au même. Si cette idée paraît trop différente de celles qui sont ordinairement acceptées, on n'a qu'à penser à ce qui s'est passé à cette époque byzantine, de tradition romaine immuable, au cours de laquelle on donnait à telle engeance barbare un territoire, sur ce Bas-Danube lui-même, pour empêcher l'avance vers la frontière d'autres envahisseurs, avec lesquels on n'était pas arrivé à s'entendre, les faisant entrer eux aussi, d'une façon ou d'une autre, dans ce système impérial dont l'élasticité seule a fait durer à travers tant de dangers, et si différents, l'État romain.

Du côté des colons eux-mêmes, il est presque superflu

www.dacoromanica.ro

de dire que les nouveaux venus, qui étaient souvent d'anciens voisins et des collaborateurs aux mêmes travaux de la paix, car ils ne formaient pas une immense bande guettant le seul gain par les armes, n'avaient rien qui eût pu effrayer une population dont le niveau général, dans un pays qui n'a jamais eu des cités comparables à celles de la Scythie Mineure ou des Balcans, était très semblable à celui de ces „barbares". La frontière dace a dû être pareille à celle des Gaules, et on sait tout ce qu'il y a eu de mélanges, d'infiltrations, d'échanges réciproques, en dépit des guerres et par dessus le fleuve, et aux fortifications du *limes* sur le Rhin. La Vie de St. Séverin, l'évêque protecteur du Norique, montre bien de quelle façon pénétraient ceux qu'on a trop considérés comme procédant par le coup de bélier des grandes masses militaires presque toujours en marche, bien décidés, en antagonistes permanents et acharnés d'une Rome méprisée, à tout détruire sur leur chemin, alors que, au contraire, les barbares estimaient cette vie romaine, dont ils entendaient profiter tout en l'imitant selon leurs moyens et regrettant de ne pas pouvoir ressembler encore plus à ceux auxquels en échange ils ne donnaient que des modes exotiques passagères. Dans cet admirable récit, qui représente ce qu'il y a de plus vrai sur ces invasions dont nous parlerons de nouveau dans un autre chapitre, on ne voit que la bande, la petite bande, le groupe qui se détache pour chercher l'aventure ou bien celui qui a été chassé par une autre „barbarie" et même le contingent que Rome elle-même, un parti romain, un homme ambitieux, appelle du côté où il y a la monnaie d'or et les objets précieux offerts en proie. Avec ces gens-là, pas nombreux et d'air nullement féroce, avec ces grands enfants naïfs une population abandonnée par l'Empire pour des raisons militaires supérieures arrive à s'entendre; on leur demande ce qu'ils veulent, on marchande, on conclut et ils s'en vont pour répéter le même jeu devant les murs de la cité voisine; en marge de ces murs, partout on travaille aux champs,

www.dacoromanica.ro

comme auparavant: ce témoignage précieux le dit de la façon la plus formelle.

Être avec les barbares n'était pas gênant; il y avait de la place et du travail à faire: une collaboration s'établissait d'elle-même; il faut lui attribuer beaucoup de ce qui chez les Roumains n'est ni thrace, ni de provenance romaine: l'anthropologie, avec ses mensurations, a la parole là-dessus. Être sous les barbares pouvait être même avantageux. On payait moins et on était mieux garanti par toute une population de caractère guerrier permanent. Parmi ceux qui ont contribué le plus à accroître la population romane sur la rive gauche du Danube il faut sans doute placer le grand Hun Attila, dur envers les sujets des Roumains qu'il appauvrissait et massacrait même quelquefois, doux, presque paternel, envers quiconque, Germain, Scythe ou Romain, vivait sous son sceptre rude d'empereur asiatique. La conquête arabe en Syrie, en Égypte ne s'explique que par cette capitulation générale envers les barbares, qui offraient tant en demandant si peu, et, comme ils ne se mêlaient guère des différends religieux, l'Église elle-même, comme ce fut le cas pour ce patriarche Cyrus d'Alexandrie qui accomplit aux bouches du Nil la fonction que dut s'attribuer Saint Séverin sur les rives du Danube moyen, était favorable au passage sous une autre domination que celle de l'Empire.

Si les sources manquent du côté de la Dacie pour savoir ce qui s'est passé après le départ des légions et des quelques fonctionnaires qu'il ne faut pas croire pareils, comme nombre et attributions, à notre bureaucratie, on a des renseignements assez importants sur les situations analogues que la même déchéance de l'Empire a créées un peu plus tard en Occident.

D'abord l'évacuation de la Bretagne. A-t-elle empêché, malgré la catastrophe que présente la rhétorique enflammée et larmoyante d'un Gildas, le maintien d'une population capable de transmettre des noms de localités qui sont, en dépit de l'envahissement germanique, en partie celtes, ceux terminés en *dun*, *din* (town), et en partie romains, comme

www.dacoromanica.ro

chester qui rend le *castellum* des conquérants ? Et, puisque là, en dehors de la légende d'Arthur et de ses exploits, on n'a pas de sources jusqu'à la chronique anglo-saxonne, quelle que soit sa date, et à l'oeuvre d'historien de Bède, faut-il admettre que les habitants eussent disparu pour que à leur place se substitue, au V-e siècle, les Anglo-Saxons?

Dans les Gaules mêmes, dont l'abandon commençant avait suscité au V-e siècle ces candidats à l'Empire, ces usurpateurs qui représentent plutôt un essai d'organisation autonome, ces Bagaudes qui signifient un mouvement des masses restées sans maître légitime, la région non envahie par les barbares, ce coeur de la province, ce berceau du futur État royal, l'île de France, s'organise de lui-même sous un chef qu'on appelle roi: Aegidius, Syagrius.

Dans la péninsule ibérique, elle aussi évacuée, il n'y a pas eu que les Suèves, les Alains, les Vandales, les Visigoths qui y descendirent et qui n'y ont laissé, avec quelques têtes blondes, pas même un nom de localité ; tout ce qui était romain par dessus le fonds ibère resta. En Sardaigne, ce ne fut pas seulement la même chose, avec, aussi, le même intermezzo byzantin, mais aussi une forte organisation locale, autonome, celle des „juges", qui s'appelèrent aussi „rois" comme ceux du centre des Gaules, et le caractère local s'affirme aussi dans l'introduction du vulgaire dans les actes publics, malgré l'opposition d'un clergé qui tenait naturellement au latin de l'Église universelle.

On a vu ce que fournit pour la solution du problème des évacuations, si vaines, la région du Danube moyen, Vindélicie, Norique, Pannonie. Partout la vie continue, et M. Dopsch a montré d'une façon minutieuse tout ce qui a survécu du passé, les établissements nouveaux d'apparence ne faisant que continuer les anciens. Lorsque la descente de nouveaux arrivants amena un fléchissement vers l'Ouest, dans les vallées des Alpes italiennes, les réfugiés s'y maintinrent jusqu'aujourd'hui, parlant leur „ladin", conservant le nom de „romanici" *(Roumanches),* ayant pendant des siècles une organisation autonome pareille à celle des „juges" de

www.dacoromanica.ro

Sardaigne, la capitale elle-même, Coire (Kur), étant une *curia,* un tribunal de ces juges. Des études spéciales ont montré combien le système a pénétré dans les vallées voisines de l'Italie.

Dans les mêmes conditions le même phénomène a dû se produire sur le Danube inférieur.

Voici ce que l'histoire générale peut fournir à la solution du problème roumain.

www.dacoromanica.ro

VIII.

RAPPORTS ETHNIQUES AVEC LES BARBARES

Revenant sur le sujet des rapports entre la population qu'on peut appeler daco-romane et les barbares, il faut répéter que la théorie de l'invasion destructrice, ruinant ou brûlant les villes, les châteaux, massacrant une population qui n'opposait aucune résistance, doit être abandonnée. Dans l'histoire des époques qui nous sont mieux connues cela ne s'est jamais passé, et il n'y a aucune raison de l'admettre pour celle où Rome était pour les envahisseurs de ces provinces beaucoup moins une proie qu'un idéal, une chose qu'il faut s'approprier, imiter, reproduire et contre laquelle ils ne pouvaient pas avoir de haine. Si sur le Bas Danube, à Ulmetum par exemple, ou, encore plus, à Istria, qui a été une belle cité hellénique, on constate un rétrécissement des anciens murs devant l'invasion et on déplore que d'anciennes pierres à inscriptions, d'anciennes oeuvres d'art eussent été mises en morceaux, il ne faut pas l'attribuer aux nouveau venus germaniques, mais bien à ces soldats du dernier front de la défense, qui, surpris par une nouvelle vague qui les trouvait sur son chemin, s'empressaient d'employer tout ce qui leur tombait sous la main pour cette résistance suprême, faisant, dans quelques jours de travail fiévreux, d'une cité fortifiée, un simple château de frontière.

On a essayé tout dernièrement pour les régions où sont aujourd'hui les Roumains d'une autre explication en ce qui concerne ces rapports des barbares avec la population aban-

www.dacoromanica.ro

donnée. Ils se seraient établis là pour y rester—mais on n'ose pas parler d'un État qui, comme on le verra, n'a jamais existé, et dont l'existence, étant donnés leurs buts, aurait été absurde—, ils se seraient même mêlés à la population et auraient contribué essentiellement à la création de la race nouvelle. Un professeur roumain, actuellement à Cluj, M. Diculescu, a affirmé énergiquement, dans la préface d'un gros ouvrage, *Die Gepiden*, fourni de citations byzantines, alors que le texte repose, comme nous avons pu nous en convaincre personnellement, sur le seul emploi de la mauvaise traduction latine dans l'édition de Bonn, que, pour la formation des Roumains, un petit groupe de Gépides a joué „au moins" le rôle des Francs dans la formation des Français. Ce qui a été présenté à l'appui de cette nouvelle et renversante théorie n'a, ainsi que nous croyons l'avoir prouvé ailleurs[1], aucune valeur. Qu'est-ce que peuvent représenter à l'appui les quelques fibules, estampillées sans aucune raison comme exclusivement gépides, qui ont été trouvées par hasard et que l'élève fidèle de Kossinna exhibe comme principal argument?

Il se peut qu'un autre hasard fasse surgir un nombre plus grand de fibules ou d'autres pièces archéologiques appartenant à une nation différente et on n'aurait pas, dans ce cas non plus, le droit d'admettre une arrivée en masse, une prise de possession, un long séjour, créateur d'un nouvel état de choses dans l'ordre ethnographique. Les textes byzantins parlent en passant, et avec une compétence contestable, de quelques villages gépides, *de l'autre côté* de la Tisa. Et, quant aux noms germaniques premiers des rivières de la Valachie que le prôneur de cette théorie a cru découvrir, une philologie mieux renseignée et plus sensée n'a pas tardé à montrer l'inanité de ces assertions. Cependant le livre de M. Diculescu a été, grâce à l'abondance d'un appareil d'érudition moins honnête qu'on ne le croit, accueili avec admiration non seulement par une certaine

[1] *Revue historique du Sud-Est européen*, II, p. 55 et suiv.

www.dacoromanica.ro

presse scientifique allemande, mais aussi par une grande revue française d'histoire. Et, jaloux de la noble origine attribuée aux Roumains, un Magyar, le chanoine Karácsonyi, d'Orade, cependant un chercheur estimé, a eu la satisfaction de pouvoir „prouver" lui aussi que les siens, c'est-à-dire les Szekler de Transylvanie, sont les descendants authentiques, et exclusifs, des mêmes Gépides, si prolifiques et appelés à une si grande mission historique.

Pour nous arrêter à des réalités qu'on n'a que trop difformées, examinons les conditions dans lesquelles les barbares ont essaimé dans la direction des provinces romaines, pour y faire une oeuvre historique qu'on a maintefois mal interprétée.

D'abord, il faut fixer cette idée dominante que ce n'étaient pas des bandes errantes, n'ayant, dans leur façon de vivre, dans leurs nécessités économiques, dans leurs coutumes et leurs besoins d'âme, aucune attache à un sol déterminé. Une pareille nation, germanique ou autre, n'a jamais existé; les Tziganes d'aujourd'hui même ont leurs routes dont ils ne s'écartent jamais, et on sait bien la place où il faut chercher tel ou tel groupe. L'homme de proie, vivant de la proie et pour la proie, n'existe guère qu'individuellement. La pérégrination incessante sans but et sans terme est une illusion métaphysique.

Alors, si des fragments de „barbarie" se détachent, à quoi faut-il attribuer cette trasmutation passagère ou définitive?

Sans doute peu à une ambition des chefs. L'idée même de l'ambition, du désir de gloire, de la soif de conquête qui aurait provoqué et dirigé ces gestes collectifs doit être écartée. Ces gens-là n'avaient pas la tête des Grecs, des Macédoniens d'Alexandre-le-Grand à l'époque où on se nourrissait d'Iliade. La „doxa" appartient à un stade de développement de la civilisation dont les Germains étaient encore très éloignés. Autrement on aurait au moins des chants historiques sur l'époque des migrations et d'autres figures

www.dacoromanica.ro

héroïques surgiraient que celle d'un Arioviste ou d'un Arminius, isolés.

Non seulement il n'y avait pas de chefs ambitieux, poussés par une passion pour la vaine gloire, mais leurs rois, ceux qu'on devait écouter parce que leur autorité venait des dieux dont ils descendaient, si ce n'étaient pas des rois créés et imposés par les Romains pour les besoins de leur politique, n'étaient pas ceux qui auraient convoqué et conduit des armées. L'armée se formait d'elle-même et se choisissait un „duc", un Herzog, que les Slaves ont appelé ensuite, le mot ayant le même sens, un Voévode. L'affirmation de Tacite est formelle, catégorique: *reges ex nobilitate, duces ex virtute sumunt.* Donc la mobilisation barbare ordonnée pour qu'il y ait aussitôt, dans une direction déterminée, une vraie armée, ne peut pas être imaginée.

Mais on sait par Tacite que, chaque printemps, suivant une ancienne accoutumance, de petites bandes de jeunes gens désirant se distinguer et gagner quelque chose partaient pour l'aventure; c'est le *ver sacrum.* Il n'amenait, probablement, aucun résultat durable.

Ensuite il arrivait qu'on ne pût plus tenir sur place dans la patrie de jusqu'alors. Un ouvrier d'aujourd'hui n'a besoin pour se nourrir que de sa machine, du ressort de cette machine qui lui est confié; l'agriculteur des pays plus avancés se contente de ses quelques sillons, de son „jardin" de travail. Il en est autrement du chasseur ou du pêcheur: combien doit être large le terrain qu'il se réserve et dont il exclut les autres!

De temps en temps on passait d'une phase de vie économique à une autre. On devenait agriculteur par imitation ou aussi, avec une population plus dense, à laquelle ne suffisait plus la forêt, la rivière, l'étang, par nécessité. Mais pour ensemencer et récolter il faut l'une des deux: ou bien se préparer soi-même son champ de labour, comme l'ont fait les Roumains du moyen-âge dans leurs *runcuri* (singulier: *runc),* dont le nom est encore attaché à certaines localités, comme le pratiquent les Canadiens décrits par Hémon dans

www.dacoromanica.ro

son célèbre roman *Maria Chapedelaine,* ou bien conquérir le champ déjà préparé par d'autres.

Alors, très souvent, l'Empire acceptait les hommes qui étaient à la quête d'une place de travail, ces chômeurs d'une „barbarie" qui s'élevait en rang. Les propriétaires qui n'avaient pas assez d'esclaves et de colons consentaient avec plaisir à les accueillir, puisqu'ils y trouvaient leur intérêt, et on pouvait même leur imposer par une mesure d'État les nouveaux hôtes.

Il était possible, enfin, que les envahisseurs arrivent par grandes masses, dans une poussée de désespoir, confuse frappant sans raison et sans but, lorsqu'au fond du monde inconnu quelque chose se passait qui amenait des dislocations se transmettant d'une peuplade à une autre. Tel a été le cas pour les Ostrogoths et les Visigoths, chassés par les Huns, eux-mêmes sujets à une action guerrière qui nous échappe qui se poussent jusqu'aux rives du Danube et ensuite, par-dessus le fleuve, au moment où les fonctionnaires romains ont ravi à ces nouveaux fédérés les subsides dont ils vivaient, jusque dans cette plaine d'Andrinople où l'empereur Valens, vaincu, devait brûler dans la chaumière de son refuge timide. Rien n'empêche qu'un phénomène pareil se fût passé au III-e siècle, à l'époque de l'abandon militaire et administratif de la Dacie par Aurélien.

Car les deux autres motifs de l'arrivée d'une ondée barbare sur le Danube inférieur n'existent pas, ou, si on croit que le *ver sacrum* eût été aussi une coutume de la branche gothe, au moins le premier qui est, pour l'établissement, le seul important. Rien ne prouve que les Goths pendant leur séjour en Orient eussent été déjà des agriculteurs: une analyse des Écritures traduites par Ulphila au IV-e siècle pourrait prouver que l'évêque arrien a recouru souvent à des termes grecs pour une occupation qui n'était pas encore pratiquée par les siens. Du côté des „Romains" il y en avait sans doute qui étaient des agriculteurs, mais la vie pastorale était à côté et probablement sur les frontières moldaves d'aujourd'hui sinon dans la plaine valaque c'étati

www.dacoromanica.ro

l'occupation favorite des habitants. Toute trace d'une demande de champs comme du côté des Gaules manque pour ces légions.

Il ne reste donc que la seule explication des masses terrorisées par un ennemi lointain comme les Touraniens. Au quatrième siècle, ces derniers ne se bornèrent pas à jeter vers l'Ouest les voisins avec lesquels ils avaient vécu jusque là dans des rapports pacifiques; ils s'installèrent, sinon sur des champs dont, avec leur façon de vivre, ils n'avaient que faire, au moins dans tout ce qui était terrain de steppe où ils pouvaient vivre à l'ancienne façon, et ainsi fut fondé sur les peuplades vaincues, mais pas aussi chassées, l'Empire hun. Au III-e siècle il est probable que cette intention n'existait pas encore: ce qu'on voulait c'était seulement se faire plus de place dans l'ancien séjour eurasiatique, au-delà du Dniéper, du Don.

Et alors on s'expliquerait pourquoi la désertion de la conquête de Trajan n'a pas eu de suites appréciables. On n'a aucune trace d'une nouvelle vie historique sur la rive gauche du Danube. La *Gothia* n'y est jamais mentionnée, comme l'a été l'*Avaria* du côté des Syrmium, de Singidunum, lorsque le khagan avar y dominait, qu'on opposait à la *Romania*, où l'Empire gouvernait encore. Il n'y a guère de noms goths en roumain; tous les efforts qu'on a dépensés sont restés tout à fait vains, et il n'y a pas de province colonisée par les barbares où ils n'eussent laissé, en se confondant avec la population, des éléments, plus ou moins nombreux, de leur langue. Ce serait donc pour la Dacie un cas unique et absolument inexplicable. Nous reviendrons sur le rôle des villes dans ces emprunts, et les villes de la Dacie romaine ont complètement disparu dans un nouveau système de vie. Une colaboration qui fût restée tellement stérile pour le moindre essai de synthèse est donc totalement inadmissible.

On n'a pas non plus un souvenir, fût-ce même le plus insignifiant, de ce qui aurait dû se passer si les Goths établis, même comme fédérés — et il faut observer que la

www.dacoromanica.ro

fédération ne pouvait comprendre que tels éléments arrivés à telle date, et pas la nation entière, qui n'arrivait pas comme une seule armée et qu'on ne savait pas où chercher —, avaient été pendant tout un siècle les voisins de la nouvelle Dacie sur la rive droite du Danube. On ne nous parle ni des services qu'ils auraient rendus comme soldats, ni des actes d'inimitié qu'une partie au moins d'entre eux auraient pu commettre par dessus cette rivière qui, nécessairement, a dû rester romaine sur les deux rives, car, avec le Danube d'Empire, il fallait à la Dacie d'Aurélien les têtes de pont et tout ce qu'elles supposent autour de leurs bourgs. Si on ne parle pas, ce qui est plus naturel, de la population abandonnée, il n'est pas question non plus de ceux qui se seraient établis au milieu de ses villages. Il y a une inexistence absolue de l'élément humain dans une vaste région où l'histoire ne pouvait être représentée que par les Goths, l'élément dominateur et agissant. Un chapitre sur les Goths dans la Dacie de Trajan ne pourra jamais être écrit entre le règne d'Aurélien et celui de Valens.

Mais, si on n'a peu de renseignements dans les annales dans les inscriptions, à cause de ce manque de la vie historique, qui ne pouvait procéder que des barbares, pour l'autre vie, celle qui n'a pas d'événements transmissibles par écrit, il y a les monnaies. Leurs „trésors" enfouis en terre dace ont une haute signification. C'est le commerce qui circule incessamment et, pour cela, il fallait qu'un certain ordre politique, fût-il même rudimentaire, se conserve ; on a vu que les barbares ne pouvaient pas le donner ; il ne pouvait donc venir que de l'organisation spontanée des autres.

Avant d'en chercher les premières transmissions, examinons cependant le rapport que cette population pouvait avoir avec des États barbares auxquels elle n'était pas soumise.

www.dacoromanica.ro

IX.

LES HABITANTS DE LA DACIE ET LES FORMATIONS D'ÉTAT DES BARBARES

Les sources ne peuvent nous rien dire sur l'État goth qui se serait formé après le départ des légions et de l'administration sur la rive gauche du Danube. Il n'y a pas eu en Dacie cette „Gothie" qui, d'après le témoignage d'Orose, l'historien latin de l'Église, aurait passé un moment par la tête d'Ataulphe, le successeur en Italie d'Alaric, conquérant de Rome.

Quelle est la raison pour laquelle un pareil établissement barbare ne put pas être fondé dans ces régions?

D'abord parce qu'il n'y a pas eu l'arrivée en masse, la conquête par un roi, le partage sous ses ordres des terres. Les Goths, très peu agriculteurs, le vocabulaire de la Bible d'Ulphila pourrait le trouver, n'avaient pas besoin, du reste, de ces terrains d'exploitation agricole.

Mais la question peut être encore mieux éclaircie en comparant avec l'état de choses sur le Danube ce qui s'est passé en Occident, où une province de l'Empire romain devint une *Francia*, un autre une *Longobardia*, etc.

Pendant longtemps les Francs habitaient les rives du Rhin sans pourtant former un État, dont nous ayons aujourd'hui l'histoire. Ce n'étaient que les Germains libres, non soumis à Rome: une partie, les Ripuaires, sur le fleuve même, les autres, les Saliens, sur la Saale. Sur ces territoires ils n'avaient trouvé ni une organisation politique romaine pour se modeler sur elle, ni une formation de la hié,rarchie

www.dacoromanica.ro

ecclésiastique la reproduisant, après le départ des troupes impériales.

Mais, à tel moment, les Francs passent en Gaule. Aussitôt le grand changement se produit. Ici, par l'oeuvre de Marius, la Provence, par celle de César sur le reste du territoire celte, il y a eu un ordre romain qui peut servir de modèle, qui s'impose à toute catégorie de nouveaux venus. Au défaut de l'*imperium*, l'Église est à sa place, remplissant les mêmes fonctions pour retenir et solidariser les Gallo-Romains. A la tête de cette hiérarchie de clercs se trouvent, unifiés sous leur chef de Reims, les évêques. Ces évêques gouverneront de fait pendant deux siècles au moins, s'appuyant sur les familles sénatoriales, sur l'ancienne aristocratie locale et ils emploieront pour leurs propres buts la pourpre qu'ils ont jetée eux-mêmes, à l'heure d'un baptême catholique, sur les rudes épaules de Louis-Clovis, roi des Francs jusqu'alors, du seul camp germanique, rançonnant villes et campagnes, sans que rien des fonctions légitimes de Rome disparue eût passé à leur propre compte.

Il n'y a eu jusqu'alors que les *Franci,* la *Francia* n'est qu'une proie: pas une province, pas un État. En examinant attentivement les noms de localité, je crois qu'on pourrait suivre ces guerriers dans leur avance graduelle, au fur et à mesure que le front des légions faisait un pas en arrière. Aussitôt que la hiérarchie épiscopale admet le roi comme surrogat de l'empereur absent, tout prend un autre aspect. Si ce monarque de l'armée est dans les villes un hôte, l'hôte des chefs religieux et des notables héréditaires, et, au point de vue de la théorie, celui du Saint dont les reliques sont abritées par l'église cathédrale, si l'obligation de figurer aux synodes, de prendre une attitude dans les querelles sur le dogme s'impose à leur ignorance et à leur fervente naïveté, ils ne peuvent plus se soustraire à la nécessité d'une administration, fût-elle encore très peu définie et dépourvue des organes qu'il lui faudrait pour devenir une réalité.

Ce roi baptisé, ce „fils spirituel" de ses évêques antérieurs et en quelque sorte supérieurs à lui n'a pas la fati-

www.dacoromanica.ro

tude de s'arrêter entre les limites du territoire qui peut suffir pour l'habitat et l'entretien de ses camarades armés; *on pose devant lui une carte qu'il doit remplir toute entière.* C'est la carte de la province romaine devenue une des provinces de la chrétienté occidentale. En dehors de son ambition personnelle, de ses appétits de guerrrier, le Franc doit écarter Burgondes et Wisigoths, établis déjà depuis quelque temps sur le territoire de cette province, et de la compléter sous ses ordres et au profit de l'Église catholique, dont il est désormais le défenseur en titre, l'*advocatus*, comme on le dira plus tard.

Dissoudre ces établissements n'est pas chose tellement difficile. Car ce ne sont pas des États comme celui des Francs. Il ne peuvent même pas l'être et pour les raisons que nous avons exposées plus haut. Le territoire burgond est tel que l'a fait la conquête; il ne correspond à rien de romain ou de catholique romain, et c'est le même cas pour le Goths de Septimanie. En plus il n'y a pas d'alliance possible entre les évêques et les rois des deux peuplades qui appartiennent également au monde germanique de l'Est. Ce sont des Ariens, d'anciens et opiniâtres Ariens, pour lesquels cette forme de la religion chrétienne en est arrivée, grâce à l'oeuvre d'Ulphila, à être une partie importante, je dirais presque: la plus importante de leur essence nationale elle-même. Dans ces conditions, l'État ne peut pas se former et résister aux compétitions de voisins qui ne sont pas plus nombreux, mais qui jouissent des avantages même qui manquent aux occupants des rives du Rhin et de la Garonne.

Si on passe en Espagne, l'apparition des Suèves, des Alains et des Vandales passe sans provoquer des conséquences politiques[1]. Les raisons de cette faillite sont les mêmes. Les Wisigoths restent, et ils seront nominalement les maîtres de la péninsule. Mais il ne s'agit que d'une

[1] Il n'y a que le nom „goth-alain" de la Catalogne et celui de l'Andalousie qui puissent les rappeler.

www.dacoromanica.ro

aristocratie de combattants, qui soutiennent l'édifice de cette Église ibérique des Ariens qui s'oppose pendant si longtemps à l'Église gauloise catholique, se gouvernant elle-même et régentant des rois sans physionomie, une simple collection de noms vagues qui ne recouvrent aucun développement politique leur appartenant en propre. Ce n'est pas un État, parce qu'il n'y a pas cette province romaine passée par héritage en quelque sorte légitime à une hiérarchie épiscopale catholique.

Les Vandales passent en Afrique, où ils viennent appelés ; ils y trouvent la province romaine et aussi les évêques, les remplaçants, mais ce sont des adversaires, regardant du côté de Byzance, et pas des auxiliaires, des alliés. Il y a la bande guerrière qui peu à peu s'émiette, grignotée dans les conflits avec les indigènes du désert et sans aucun appui de la part d'une population restée catholique et légitimiste, opposée à ces occupants qui n'ont pas le mandat, nécessaire, de la part du seul détenteur du pouvoir légitime. Au premier choc avec les soudoyers recrutés par Bélisaire ils disparaîtront, ethnographiquement parlant, et les représentants de l'ordre impérial rétabli n'auront à faire désormais qu'avec les mêmes anciens habitants sur la lisière des terres désertes.

En Italie, l'État reste jusqu'au bout l'État romain. Théodoric, roi de ses Ostrogoths à lui, n'est qu'un vicaire du César byzantin. Il a une délégation sur les Romains, qui peut être retirée, à lui ou à n'importe quel de ses successeurs, féminins et masculins, qui rêvent des splendeurs constantinopolitaines. Il n'y a eu sous ces nouveaux Goths pas plus de Gothie que sous les Goths anciens d'Alaric et d'Ataulphe.

Pour avoir une Longobardie, dont le nom est resté, il ne suffit pas du caractère, tout de même différent, — une simple tolérance remplaçant la mission formelle—, et très complexe, de l'arrivée des nouveaux maîtres barbares, pour le Nord de l'Italie, mais il faut surtout que le geste de la reine Théodelinde fasse des rudes guerriers d'un Alboïn des fi-

www.dacoromanica.ro

dèles de l'Église romaine qui, en dehors des murs de Rome et de ce qui est recouvert de leur ombre, les accepte et les protège jusqu'au moment où la politique des Papes trouvera ailleurs quelque chose de mieux pour se soutenir.

Entretemps la grande masse germanique reste au centre de l'Europe, campée, sans penser à la possibilité de fonder un État. La conception même de cette forme politique continue à lui rester étrangère. Rois, des deux façons, et ducs ont un autre sens que celui de chefs d'une organisation qui gouverne, qui administre. Rien ne sera changé dans cette façon de vivre jusqu'à ce que la conquête carolingienne, ordonnée par l'Eglise de Rome et préparée par l'oeuvre des missionnaires anglo-saxons, viendra imposer, dans les nouveaux bourgs, évêques et ducs.

S'il y a une exception pour la Bavière, elle est due au fait que, en dehors de ce qui a pu y être en fait d'organisation religieuse, là, s'était formé, sous la protection des fortifications du *limes*, un petit monde romain dont l'empreinte sera subie par le duché d'un Tassilon, qui, pour ne pas avoir la même base solide de l'État franc, succombera aussitôt qu'il se trouvera devant l'offensive politique et religieuse de celui-ci.

Voici de quelle façon une partie seule des barbares germaniques, car les Touraniens représentent une organisation et des tendances tout à fait différentes, en ont agi quant à la création des États.

Or, du côté du Danube inférieur, ce qu'il faut pour „stabiliser" les Goths manque complètement.

La province romaine n'existe plus après le geste d'Aurélien. Elle n'a pas été remplacée par la province des évêques selon le crédo de Nicée. Ceux qui restent fidéles à cette foi ne vivent pas dans les villes qui pourraient être résidences d'une autorité religieuse de caractère canonique; ils ont sans doute des prêtres, mais la place des évêques est prise par de modestes abbés de skites au milieu des forêts, correspondant, en plus faible et en beaucoup moins ordonné, aux chorévêques des Gaules, évêques de cette autre

www.dacoromanica.ro

„campagne". Il n'y a un ordre hiérarchique qu'au-delà du Danube, dont on dépendra, sur la rive gauche, jusqu'aussi tard que le XIV-e siècle; ensuite même les nombreux prêtres des villages valaques, surtout en Olténie, obéissaient très souvent aux mêmes métropolies religieuses de la Moesie, qui durent imposer aux prêtres qu'elles ordonnaient pour le monde de villages d'en face tour à tour le latin, le grec et le slavon dans la liturgie et dans les prières. Il n'y avait donc pas de quoi faire le ciment qui aurait rallié, dans des limites héritées d'une organisation antérieure, les éléments composant une nation de conquérants parfois tout simplement attirés par le vide que laissait la désertion romaine.

L'examen des différentes formations barbares ramène donc à l'opinion qui ressortait de la constatation des rapports personnels d'un monde ethnique à l'autre.

Poussée du II-e siècle, avec des résultats qui ne purent pas être définitifs et, du reste, les guerres des successeurs d'Aurélien sur d'autres points de la frontière du Nord montrent qu'il y a eu, de la part des Romains, des efforts de redressement du front, de récupération des frontières.

Efforts de Constantin-le-Grand et de ses successeurs, — et, avec ces derniers, s'il y eut la construction du nouveau pont ou de plusieurs ponts nouveaux à la place de celui que, sans donte, pour la défense momentanée de tel district, les Romains eux-mêmes avaient pu entamer, ceci prouve qu'il ne s'agissait pas seulement de répondre par des raids aux raids coutumiers des barbares. Il a dû en résulter un regroupement goth du côté de la frontière ancienne, où les barbares se seraient sentis mieux à l'aise.

Puis l'apparition furieuse de la cavalerie hunne amène un refuge goth — car, cette fois, au moins, il s'agit bien de cela, et de cela seulement — du côté du Bas-Danube. On n'a pas le temps de s'attarder, d'autant moins le loisir de s'organiser. La vague déferle plus loin et recouvre de ses eaux sanglantes la plaine tragique d'Andrinople. Mais en Thrace aussi

www.dacoromanica.ro

il n'y a que des bandes qu'à peine pourra réunir pour leur donner une action unitaire le prestige tout personnel d'un Alaric. Du côté des Ostrogoths, à Novae (Svichtov) on garde jusqu'au départ vers l'Italie la formation de camp qui, à chaque moment, consulté, comme le dit Jordanès, peut se détacher pour une aventure de proie ou charger femmes, enfants et propriété pour se chercher une nouvelle patrie.

www.dacoromanica.ro

X.

LES TOURANIENS SUR LE BAS-DANUBE

L'invasion hunne eut la plus grande influence sur les régions du Sud-Est européen et surtout sur celles de la rive gauche du Danube. Pour comprendre combien elle empêcha une consolidation barbare d'un autre caractère et combien elle contribua à changer le caractère de la population sur ce territoire il faut se rendre compte de ce que les Huns ont été dans leur essence même politique et sociale, des influences qu'ils ont subies avant leur apparition au-delà de cette steppe eurasiatique où a été leur premier établissement et le caractère même de leur intervention, beaucoup moins destructrice que ne le prétend la légende.

Huns et Turcomans sont non seulement des voisins, mais aussi des parents, appartenant à la même race touranienne, turque ou mongole, selon le sens qu'on donne à ces dénominations ethnographiques. Si on n'a pas de renseignements sauf, çà et là, dans des annales chinoises qui n'ont pas la signification de nos documents d'histoire, sur la première période, aussi longue qu' obscure, de leur activité, on peut s'informer sur leur façon de vivre par deux voies: ou bien par les chroniques byzantines du VIII-e siècle, qui doivent parler de cette race lorsque les empereurs d'Orient l'employaient constamment contre la monarchie perse et, ensuite, beaucoup plus tard, au XIII-e siècle, par les récits de voyage des aventuriers du commerce et des religieux que le Saint Siège envoyait aux Tatars, de Dchinguiz-Khan à Timour-

www.dacoromanica.ro

lenk, espérant pouvoir les gagner à la chrétienté et les employer contre l'Islam envahissant.

Ils ne forment pas un État tel que l'Europe méditerranéenne a fini par l'établir dans le sens romain animé d'hellénisme, ayant le modèle d'Alexandre-le-Grand et l'armature du droit élaboré par Rome. Ils ne vivent pas entre les limites d'une patrie comme les Germains, qui aiment le territoire ancestral et, forcés de le quitter, pensent à y revenir, conservant son souvenir pendant longtemps, comme on le voit par les légendes contenues dans l'oeuvre de Cassiodore, vulgarisée par Jordanès. Au lieu d'une patrie déterminée, ayant une histoire et inspirant des sentiments durables, ils ont l'horizon infini de la steppe entière. Là, il n'y a pas de vallées comme celles où se renferment les différentes branches de la masse slave, se faisant appeler d'après le nom des rivières. Au milieu de ces larges espaces, on a seulement le centre, le camp permanent de la horde, d'où partent les expéditions, d'où émanent les ordres, d'où chevauchent jusque bien loin les courriers, où „rampent" les chefs des populations soumises pour apporter leur tribut et déposer, avec leur hommage renouvelé, les présents.

Jamais un Hun n'a pensé à labourer un champ, et même leur occupation pastorale est plus que douteuse, pour la classe guerrière, les esclaves ayant seuls, comme, plus tard, chez les Tatars de Bessarabie, la charge des troupeaux; en tout cas on ne peut pas parler de transhumance touranienne ailleurs que dans un certain domaine comprenant le Touran classique et les plateaux iraniens de son voisinage. Ils ne paraissent pas avoir été des chasseurs, et ils n'ont ni la coutume, ni la possibilité de pratiquer la pêche. Ils ne se nourrissent que de la proie, récoltant, à des époques assez bien déterminées de l'année, ce que leurs voisins établis, pacifiques, laborieux, civilisés ont accumulé par leur travail.

Ils font ce qu'on appelle chez les Turcomans la *baranta*, bien différente du *ver sacrum* des Germains, car il ne s'agit pas de l'honneur et de la gloire, du désir de se distinguer individuellement, mais d'une simple nécessité pour s'entre-

www.dacoromanica.ro

tenir. On les attend et on cherche les moyens de se défendre, bien que, le plus souvent, on n'arrive pas au but, les envahisseurs, attendus avec effroi, dépassant de beaucoup les moyens de la résistance [1].

Leur histoire n'est composée que de ces mouvements périodiques. Après s'être procuré la nourriture, on la digère pendant quelques mois, attendant le moment où, par un autre raid, il leur faudra renouveler les provisions.

Pour de pareilles entreprises, d'un typisme absolu, il ne faut pas de récits, même pas la légende et la chanson. Les héros, comme ceux que nous venons de nommer, les grands chefs du XIII-e et XIV-e siècles, n'ont pas encore paru, eux qui donneront un éclat jusque là inexistant à leur race. Si on distingue entre „Huns blancs" et „Huns noirs", si on parle de „Huns ephtalites" — il faudrait chercher le sens de cette dénomination —, il s'agit seulement d'indication topographiques, blanc, noir, rouge, bleu, vert, jaune servant chez les Touraniens pour marquer les directions de l'horizon. Il y a eu sans doute entre les différents groupes des frictions, mais elles ont dû être toujours simplement accidentalles, sans aucun sens politique et sans aucunes suites dignes d'intérêt.

Avec le monde romain d'Orient, ces gens n'ont, au commencement, aucun rapport qui leur eût donné des idées politiques et eût contribué à leur organisation, déterminant leurs mouvements. La Perse, leur ennemie permanente, que Constantinople désignera plus d'une fois à leurs appétits, s'intercale et, quant à cette vieille *basileia*, elle n'est qu'un territoire sur lequel s'exerce le parasitisme indispensable de ces profiteurs, de sorte qu'on n'emprunte rien à des voisins méprisés.

Mais dans l'Extrême Orient asiatique les Huns ont toujours touché à l'„Empire céleste" des Chinois, dominé par des empereurs reliés aux dieux d'après leur origine et le caractère de leur autorité. Cet Empire les attire et les séduit,

[1] Voy. notre *Geschichte des osmanischen Reiches*, I, p. 7 et suiv.

www.dacoromanica.ro

comme celui de Rome l'a fait continuellement à l'égard des Germains. Ils cherchent à l'imiter par cette tendance, particulière à tous les barbares, de s'élever en empruntant.

Les éléments de l'emprunt ne pouvaient résider que, d'abord, dans le domaine de la puissance impériale, sacrée, absolue. Les Huns voudront avoir eux aussi leur empereur, leur khan, dont l'image la plus expressive sera, au V-e siècle, après que l'invasion se sera complètement tassée et l'établissement fixé pour toujours, Attila. Ce chef écouté par une armée d'esclaves, prêts à se sacrifier au moindre geste qu'il esquissera, résidera dans un camp ; il est vrai, selon la coutume des ancêtres, que les conditions de vie de la nation ne permettent pas de changer, mais il essaiera, aussi avec le concours des artisans ravis au monde byzantin, d'avoir dans son *ring,* renformant les trésors du butin annuel résulté de la „baranta", un simulacre de palais ressemblant à celui du modèle chinois. Comme en Chine, un ordre parfait doit régner dans tous les domaines, allant jusqu'à la pédanterie la plus dure et la plus vaine. Il a dû y avoir chez les Huns établis en Pannonie quelque chose ressemblant aux comptes précis de la proie acquise, à la statistique minutieuse des Tatars, à la prise de possession par écrit de la Hongrie de la part des Turcs ottomans: une espèce de *tefters* du IV-e et V-e siècles. Dans ces conditions, Attila, comme les empereurs tatars de la grande invasion touranienne, ne se considère pas comme le simple roi d'une seule nation, mais bien comme l'empereur du monde entier, et pour lui les maîtres de la Nouvelle et de l'Ancienne Rome seront des vassaux tout indiqués qu'il s'attribue le droit de traiter de la même façon dont les khans des Mongols du moyen-âge traiteront les „rois des Francs", considérés comme maîtres de l'Occident entier.

Il ne manque qu'une chose de ce qui forme l'imposant appareil de gouvernement des Chinois: l'administration directe par tout un monde de fonctionnaires, de mandarins, dévoués à l'Etat par un lien de caractère religieux et distri-

www.dacoromanica.ro

bués en groupes reconnaissables par leur façon de se vêtir et par les fameux boutons de cristal.

Là, le Hun conserve la simplicité primitive de son organisation parasitaire. Il accepte les vaincus dans la formation qu'ils ont au moment de la soumission. C'est par leurs chefs traditionnels, qu'on ne remplace que comme individus lorsqu'ils paraissent insuffisants ou déloyaux, qu'on gouverne les peuples soumis.

La soumission de ces masses humaines n'a pas un terme dû à des nécessités géographiques, aux exigences d'un programme politique déterminé. Le khan n'est-il pas, en effet, le Souverain des quatre points de l'horizon? Il n'y a nulle considération nationale qui puisse délimiter ses ambitions, qui s'étendent sur toutes les régions du monde connu. Si on ne veut pas subir les incursions dévastatrices des „barantas" et avoir le sort de la Moesie Supérieure au V-e siècle de la part d'Attila, il faut faire l'acte d'hommage. Le maître barbare est tout disposé à accepter, en même temps, l'établissement de n'importe quelle population qui, mal défendue par l'Empire romain au moment où il écrase d'impôts ses sujets et persécute impitoyablement les curiales responsables pour les versements, préfère s'établir pour un régime fiscal plus doux, uni à une défense plus efficace, dans les „libertés" du régime hun.

Maintenant, une fois ces situations élucidées, on peut interpréter selon la vérité, et pas selon la légende des vilains Huns à la tête difformée, aux joues entaillées, épilées, se nourrissant de viandes pourries cachées sous leurs selles, et du „fléau de Dieu", qui s'enorgueillit de faire le désert sous les fers de son cheval, le rôle que les barbares touraniens ont joué sur le Danube moyen et inférieur.

Chassant les Germains, par le simple coup de vent de leur mouvement foudroyant, ils ne pensent pas à leur prendre le territoire qu'ils détenaient. Il ne faut pas s'imaginer le troupeau goth poursuivi avec un acharnement féroce, avide de dévorer, de détruire, par les loups huns. Si, tour à tour, Ostrogoths et Wisigoths passent le Danube pour en

www.dacoromanica.ro

arriver à la tragédie d'Andrinople, c'est que l'Empire a saisi l'occasion pour en faire ses fédérés et que la négligence et la corruption des officiers de la frontière a fini par les affamer: ils se jettent sur la Moesie et la Thrace pour y trouver leur pain.

Les envahisseurs du khan inconnu qui a précédé Attila contournent cette ancienne Dacie, de forêts, de rivières, de marécages, où ils s'empêtreraient facilement, et d'une façon inextricable, comme ce fut plus tard le cas pour les offensives des Turcs ottomans. Tous ces „déliormans", ne leur disent rien. Il leur faut l'espace, le large espace sans limites que chercheront plus tard, au IX-e siècle, leurs frères les Magyars. De là ils peuvent entreprendre leurs „barantas" comme dans l'ancien pays de leurs exploits séculaires. Par le chemin qu'ont employé toutes les armées, d'une époque à l'autre, jusqu'aux Russes de Nicolas II, pendant la guerre mondiale, se dirigeant vers la capitale de la Hongrie par ces défilés des Carpathes bechkides, ils descendent dans la nouvelle steppe qui sera, pour les mêmes besoins de vie, la *puszta* de leurs successeurs hongrois, et y implantent, au *ring* circulaire, qui sera hérité par leurs cousins les Avars et qui représente la ville circulaire des Chinois, leurs tentes, qui deviendront bientôt des maisons à la façon des indigènes, avec des galeries ouvertes ornées de tapis tels qu'en fabriquaient les anciens Thraces dont la tradition d'art est restée jusqu'à nos jours.

C'est de là qu'ils partiront pour des „barantas" comme celle des ancêtres. Tel est le sens de la campagne d'Attila, — que la Rome d'Orient a essayé de s'annexer, de neutraliser au moins, en lui confiant, comme „maître de la milice dans l'Illyricum", successeur d'un Alaric, ces provinces mêmes que ses cavaliers avaient dévastées d'une façon presque fondamentale —, du côté des Gaules et de l'Italie. Il ne vient pas accompagné, comme les rois des Germains, des vieillards, des enfants et des femmes placés sur des chars pour hurler leurs exhortations désespérées pendant la

www.dacoromanica.ro

bataille décisive; il n'a avec lui que ses seuls guerriers, huns sans doute, mais aussi, comme on le verra, d'autre race aussi. Ayant recueilli sa proie, ayant affirmé son autorité, qui est principiellement universelle, il se retire parce qu'*il doit* se retirer, le raid étant fini. L'opposition d'Aëtius, réunissant autour des aigles de Rome tous ces barbares germaniques déjà établis, qu'il considère comme des fédérés, de même que les Alains établis par lui, avec leur roi Goar, sur les rives de la Loire pour les envoyer contre d'autres ennemis, n'est qu'un accident, et ce n'est pas cette „défaite" qui aurait mis fin à une expédition de conquête qui en devint manquée. De même ce ne furent ni les prières du Pape Léon, ni le spectacle des lagunes vénitiennes qui coupa ce qui est la „baranta" d'Italie. Attila ne pouvait pas avoir l'idée absurde de loger ses guerriers dans ces régions qui ne leur offraient pas la possibilité de vivre selon leur coutume. Auraient-ils jamais demandé, comme les Germains, comme les Alains empreints de germanisme, qu'on leur attribue une partie des champs appartenant à la population roumaine soumise? Tout simplement, Attila, revenu au „ring", attendait le printemps pour renouveler une poussée de tout point pareille à celles que feront ses successeurs hongrois du côté de l'Allemagne d'un Henri l'Oiseleur ou de l'Italie, qui connut la férocité de leurs bandes; sa mort seule empêcha le renouvellement de ces exploits coutumiers que ses fils, en querelle contre eux, durent transporter ailleurs.

Dans ces raids, les Huns amènent, de gré ou de force, leurs sujets germaniques, qui sont nombreux, comme l'avaient été ceux de Décébale. Il y a toute une masse de Germains qui lui obéissent, et la race soumise n'oubliera pas dans ses chants cet Attila, au nom, du reste, nettement goth, qui deviendra dans la légende que chante le *Nibelungenlied,* le grand roi guerrier Etzel. Priscus, l'envoyé byzantin, qui pénétra jusqu'au centre de la horde, a vu et entendu les vierges de ces Germains qui accueillaient de leurs chants, dans leur langue à elles, l'empereur de tous

www.dacoromanica.ro

les guerriers désireux de proie, revenant de ses campagnes triomphales.

En même temps, de nombreux Romains venaient vers Attila pour les motifs que nous avons exposés plus haut, et on leur permettait naturellement de vivre à leur façon dans ce que nous avons appelé leurs „libertés" locales. Attila en devint ainsi le second colonisateur de la rive gauche du Danube par ces Romains et ces romanisés. Mais un autre mouvement ethnique résulta de l'établissement des Huns sur le Danube.

Derrière les Germains il y avait une autre masse de barbares, les Slaves, jusque là contenus par le front germanique que la Rome d'Orient avait reconnu et établi. Sans la disparition de ce front, ils n'auraient pas pu paraître en première ligne. Maintenant la voie vers la civilisation méditerranéene leur était ouverte, et il faut montrer ce qu'ils apportaient avec eux pour le développement historique de ces régions.

www.dacoromanica.ro

XI.

SLAVES ET ROUMAINS

Il y a eu une époque de pensée romantique dans le domaine de la philologie et de l'histoire pendant laquelle les slavistes annexaient les Roumains à la race qui était l'objet de leurs études et, naturellement aussi, de leurs sympathies. Cette conception n'est pas encore tout à fait abandonnée, même après que le caractère fondamentalement latin de la langue roumaine a été généralement reconnu. Le principal historien des Russes occidentaux, M. Michel Hrouchevski, a publié, vers la fin du XIX-e siècle, le premier volume de la traduction en allemand d'un ouvrage, d'érudition énorme, fruit de longues recherches, dans lequel, cherchant à élucider l'origine territoriale de sa nation, il considérait les anciens Daces comme un des facteurs qui ont contribué à sa fondation, étant eux-mêmes de sang slave.

La réaction roumaine ne s'est pas faite attendre. Soutenue aussi par le courant latiniste des Transylvains, une conception contraire à celle qui rattacherait les Roumains à telle branche slave chercha à prouver que rien de cet autre côté n'est venu porter atteinte à la pureté romaine de la population de langue romane dans le Sud-Est de l'Europe. Comme la menace russe pesait sur l'avenir des Roumains, tout ce qui était slave en devenait, pour plus d'une génération, encore plus haïssable.

www.dacoromanica.ro

Les arguments présentés d'un côté et de l'autre n'ont pas réussi assez à mettre au clair la nature et le sens des relations, très anciennes et de la plus haute importance, qui se sont établies entre ces deux groupes nationaux, Latins du Danube et leurs voisins, leurs hôtes et cohabitants pendant des siècles, les masses slaves appartenant à plusieurs branches.

Il y a d'abord la question de la présence d'éléments slaves au milieu des Daces, qui eurent comme prédécesseurs les Agathyrses scythes dont quelques restes ont dû persévérer. Décébale, chef de tant de formations germaniques, a pu avoir sous ses ordres aussi des groupements slaves, du caractère de ceux qui furent sans doute mêlés plus tard aux Sarmates aussi. Nous avons déjà montré que le rôle du vaillant roi dace fut de fait celui de chef d'une confédération dans laquelle durent entrer des barbares de plusieurs nuances. La nomenclature géographique de la Transylvanie contient un grand nombre de noms manifestement slaves qui n'ont aucun sens en roumain et ne peuvent pas en avoir eu un, car à cette époque une mode étrangère ne venait pas sans cesse en remplacer une autre.

En outre, parmi les noms de localité, non seulement en terre transylvaine, mais aussi en Valachie, il y en a qui rappellent un établissement slave, un village de *Şchei (Sclavus-Şchiau)*. Il y a eu de ces „Slaves" dans un faubourg de Suceava, la vieille capitale de la Moldavie, aussi bien qu'en marge de la Braşov transylvaine, où, si les Hongrois appellent ce faubourg: Bolgarszég, les Saxons, jadis, l'ayant connu comme une *Belgerei,* donc un séjour de Bulgares, il faut se l'expliquer par le fait, qui suffit, que les premiers Slaves connus par l'invasion magyare, en dehors de la Moravie et de la Pannonie même, ont été des sujets de l'„Empire" bulgare. Dans le district moldave de Roman il y a aussi un village, jadis un bourg, de Şcheia. Mais il est possible que ces noms viennent d'une colonisation ultérieure. Néanmoins il faut observer aussi que, pour les Roumains de l'époque moderne, le Slave n'est plus un „Şchiau", mais

www.dacoromanica.ro

bien un serbe *Sârb*, l'ppellation de „Bulgare" étant tardive et livresque[1].

Mais, çà el là, on a aussi dans cette nomenclature géographique le nom même des Russes, qui serait donc slave, comme le soutiennent encore certains historiens et philologues russes, bien que le témoignage de la chronique carolingienne sur l'identité entre „Russes" et „Normands" soit formel. Des Russes paraissent donc avoir habité dans la région du Sud-Est transylvain, appartenant aujourd'hui aux Szekler. A l'autre bout de la même Transylvanie la Miercurea des Roumains est pour les Saxons „le marché des Russes" (Reussmarkt). Un Ruşcior se rencontre dans les mêmes parages. Une bourgade valaque est nommée „les Russes sur la rivière de la Vede" (Ruşi-de-Vede) pour la distinguer de celle des Russes du Danube, la Roustchouk des Turcs, la Rousé des Bulgares. Il est bien difficile de risquer une explication de ces curieuses rencontres.

Quart aux Slaves qui sont entrés dans la péninsule des Balcans, où ils gardent depuis des siècles leurs positions, on s'imaginait, il y a quelque temps, que leur pénétration eût eu un caractère totalement différent de celui de la poussée barbare des Germains, des Touraniens encore plus. On se les représentait comme des populations de moeurs douces, de penchants plutôt poétiques, s'attardant sur la berge des rivières dans les brumes desquelles elles croyaient reconnaître leurs vagues divinités protectrices. Il n'en est rien; même si les penchants des Slaves avaient été autres au commencement, ils devaient subir l'impulsion de leurs prédécesseurs sur les routes de l'invasion, voir leurs buts et employer leurs moyens. Des régions balcaniques entières ont été sans doute dépouillées avant que les pillards,

[1] On appelle *Sîrbi* les Bulgares d'un faubourg de la Tîrgovişte valaque. Les jardiniers bulgares de la Valachie sont pour le peuple des *Sîrbi* eux aussi. Le vieux slavon des documents est „langue serbe", *sîrbie*.

www.dacoromanica.ro

gagnés et payés par l'Empire byzantin, se fussent décidés à y construire leurs premières demeures.

Mais ce qui distingue le Slave partout, sans exception, c'est une certaine incapacité à fonder un État, cet État dans le sens romain, imité par les Germains, que les Russes devront tour à tour aux Byzantins, aux Suédois, aux Tatars, aux barons baltes, à l'influence française du XVIII-e siècle, les Polonais, les Tchèques à l'Église catholique et à son Empire à elle, les Yougoslaves ou bien à la Rome d'Orient ou bien à la mainmise des Bulgares touraniens. Pour avoir un mouvement des Slaves dans la région du Bas Danube, où ils avaient pris naturellement, en descendant peu à peu, la place des Germains établis en Occident, il a fallu donc une initiative étrangère.

Il faut admettre — car il n'y a pas d'autre explication — qu'elle vint de la part de ce khanat des Avars qui remplaça en Pannonie celui de leurs proches parents, de leurs maîtres jusque là, les Huns. Du sixième au neuvième siècle, leur *ring* se maintient au beau milieu de la puszta hongroise, dont leurs guerriers essaimèrent tant de fois pour le pillage.

Pour le pillage seul, pas pour un autre établissement, et cette offensive, destinée à ramener le butin dont vivait la horde, ne touche plus l'Occident, comme l'a été celle des Huns et comme le sera celle des Magyars; elle s'obstine à ravager les seules provinces de l'Empire byzantin, allant jusqu'à la capitale, sous les murs de laquelle ils poussèrent plus d'une fois les cris de la conquête qu'ils espéraient pouvoir escompter, mais qui, dans les conditions de cette attaque de cavalerie contre une formidable ceinture de pierre, ne pouvait pas leur réussir, même s'ils avaient sur mer le concours des voiles arabes exposées au feu grégeois.

Pourquoi cette différence, qui est essentielle?

Nous croyons pouvoir l'attribuer au substratum des peuplades sujettes, que tous les Touraniens ont employées dans leurs incursions et sur lequel reposait leur parasitisme originaire et irrémédiable.

Sous les Huns, c'étaient les Germains. Or, ceux-là cher-

www.dacoromanica.ro

chaient pour eux-mêmes la route de l'Occident, où les avaient devancés leurs frères, maintenant depuis longtemps établis en terre romaine; empreints eux-même, et assez profondément de romanité, tous leurs instincts et toute leur expérience les poussaient de ce côté. Mais les Slaves n'avaient pas été les voisins, les sujets, les fédérés de la Rome latine: ils n'avaient donc ni la connaissance de ces régions de l'Ouest, ni le désir d'y arriver. En outre, traverser la steppe ne répondait guère à leur façon coutumière de vivre.

Ils étaient des riverains, aimant les vallées richement arrosées par des cours d'eau. C'est par rivières qu'ils se distribuent et qu'ils arrivent à se distinguer. Ils les avaient trouvées aussi bien en Transylvanie que dans la plaine valaque; d'autres rivières les attiraient dans les Balcans, de même que, d'une source de fleuve à une autre, menant dans une direction opposée, ils s'étaient avancés dans tout l'Est européen.

Ils devinrent ainsi au-delà du Danube des Moraviens, des Timociens, de même que, dans l'ancienne patrie des Gètes et des Daces, ils avaient cherché, non pas les clairières, pleines de Roumains, et les sommets, où il n'y a que des noms touraniens (Ceahlău-l'aigle, Rarău, Penteleu, etc.) ou roumains (Surul-le-Gris, Rătezatul-l'Amputé), ni la steppe, restée scythe, avec des rivières au suffixe touranien (du Covurluiu moldave, près des lacs bessarabiens: Cahul, Ialpug. Catalpug-Cătlăbuga au Călmățuiu, au Derehluiu valaque) et des forêts comme le Déliorman dobrogien et le Téléorman près du bas-Olt, mais bien ce Piémont aux cours d'eaux rapides, d'où dérivent, à l'encontre des noms scythes (Prut, Séreth, Olt, Jiiu) pour les grandes rivières, les noms slaves pour les petits (Dîmbovița, rivière des collines, Prahova, la poudreuse, Rîmnic, la rivière aux étangs, Putna, la rivière des chemins, Bistrița, la rapide, Moldova, Suceava (cf. la Vltava tchèque, une Moldau pour les Allemands).

A côté de ces noms de rivières, il y a des blocs de noms slaves pour des groupes entiers de villages roumains. Ils se trouvent dans trois régions seules, et ceci nous a menés

www.dacoromanica.ro

à esquisser la carte même de la pénétration des Slaves du Nord au Sud [1]. La voici :

Dans l'Olténie et dans l'ancien Banat hongrois toute une série de noms finissent en *aț* (Romanaț) ou en *ova,* quelle que soit l'accentuation du mot (Craiova, Glogova, Orșova, Vîrciorova, de *vîrfcior*, petite cime): ils ont leur correspondant du côté serbe, d'un côté dans Kostolatz, Kragouïevatz, Krouchévatz, de l'autre dans tout un groupe opposé sur la rive droite à celui d'Orsova. Le suffixe est caractéristique pour les Slaves de Pannonie et du Syrmium.

En Moldavie septentrionale, partagée jusqu'hier entre la Roumanie, la Bucovine et la Bessarabie, beaucoup de noms de localité finissent en *ăuți* (Colincăuți, Nepolocăuți, Rădăuți, Cernăuți ; aussi, avec un radical roumain, dans Frătăuți). Ici il y a une infiltration russe.

Enfin, dans la région montagneuse de la Vrancea, qui était jadis une formation autonome (vrantcha, en slave : entonnoir, bassin; cf. Lovrana, c'est-à-dire : lo Vrana, en Dalmatie, et le nom personnel de Verantchitch), à côté de noms roumains venant du séjour passager et ensuite de l'établissement définitif des pâtres, on a tout un groupe nettement et anciennement slave (Nérouja, etc.). C'est par cette partie plus étroite, étranglée, de la Moldavie méridionale que se fit, à l'époque préhistorique et dans l'antiquité, la communication entre le Bas-Danube et la région orientale de la Transylvanie, et un contact pouvait donc s'établir entre les habitants et les éléments de passage du Banat et ceux qui de la Moldavie du Nord, dont nous venons de parler, descendaient vers la rive danubienne.

Ces observations nous montrent la double voie par laquelle les Slaves ont passé dans les Balcans : par le gué d'Isaccea, la Saccea des Roumains, l'Obloutchitza (slave : plateau), dans la Dobrogea et sur le littoral de la Mer Noire, et par les Portes-de-Fer du côté de la Dalmatie.

[1] Voy. notre article *Époque et caractère de l'établissement des Slaves dans la péninsule des Balcans,* dans la *Revue historique du Sud-Est européen,* V.I (1930), pp. 1-17.

www.dacoromanica.ro

C'est là que furent fondés les premiers établissements slaves dans la péninsule, les deux ailes devant ensuite converger vers le centre, de façon à recouvrir, par dessus les restes des Thraces romanisés, qui ne purent pas résister trop longtemps, bien que des restes s'en soient conservés encore jusqu'au VIII-e siècle probablement, sur toute la large surface de cette région.

Sur la rive droite du Danube il y avait des villes, et des villes fortifiées. En étudiant l'histoire de cette intéressante ville romane qu'a été, entre l'influence vénitienne de la côte et la montagne des pâtres valaques parlant le roumain, les *Vlachi de Montanea*, Raguse, qui garda pendant des siècles son roman à elle[1], j'ai tâché de montrer quel a dû être le *modus vivendi* entre les envahisseurs slaves et les citoyens de ces Romanies urbaines devenues autonomes sauf un lien idéal avec l'Empire d'Orient. Pour le chef barbare la reconnaissance par l'hommage, le tribut, les présents, les honneurs lors d'une visite, mais aucun droit d'administration, aucune admission d'une garnison, aucune colonisation entre les murs. Et, ailleurs, j'ai trouvé dans l'application du même système de quoi expliquer le maintien de l'élément grec en Morée, nommée d'un terme slave („pays de la Mer"), à l'égard des bandes slaves qui, restées en pleine campagne, ont baptisé à leur manière les villages dans lesquels elles avaient trouvé un abri durable.

Mais sur la rive gauche il n'y avait plus de villes. *On vecut donc ensemble*, et, après le départ des grandes masses, le Romain mangea le barbare. Mais celui-ci laissa tout un héritage.

Dans la langue, qui est compose, sur une structure exclusivement latine, d'un vocabulaire dont la richesse s'explique par l'amour des nuances chez le Roumain, par la recherche de ce qui est beau, de ce qui „a du son", par la nécessité d'éviter, comme pour *amo*, qui aurait donné *îm* ou *am*, capable d'être confondu avec la première personne singu-

[1] Voy. notre étude dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine", XVIII (et tirage à part).

www.dacoromanica.ro

lier du verbe *a avea* (avoir), comme pour l'affirmation *ie (est)*, aussi *iaste*, existante en Transylvanie occidentale, à laquelle on a substitué le slave *da*. Le reste vient des marchands voisins du Danube, où le grec, ayant remplacé le latin, cède au slave, de ces *nedei* (de *nédélia*, slave : dimanche) ou *sbor (sobor,* assemblée) — on a conservé parfois le grec πανήγυρις en *panaïr*—ou bien de l'Église slave et de l'État dominé par l'Église.

www.dacoromanica.ro

XII.

PREMIÈRE PHASE DE LA „ROMANIA"

On peut parler d'une „Romania" roumaine sur le Bas-Danube et dans les régions voisines pour la seconde moitié du IV-e siècle déjà.

Les Goths des deux branches sont établis sur le cours inférieur du fleuve. Les guerriers d'Athanaric le considèrent, non pas comme un roi, selon la coutume germanique, mais comme un „juge"; le témoignage d'Ammien Marcellin est formel et, comme on le verra, une des formes d'organisation les plus anciennes des provinciaux qui ne sont plus administrés par l'Empire est précisément celle par les juges, les *juzi* (sing.: *jude)*, dont les formations territoriales, les *judeţe,* se sont conservées jusqu'à nos jours. D'un autre côté, un mouvement intellectuel comme celui que représente avec tant d'éclat Ulphila, le traducteur en goth de la Bible, suppose un milieu capable de la provoquer, de l'entretenir, de l'influencer aussi, et, dans la forme de cette version, des philologues arriveraient peut-être à découvrir quelque chose qui serait venu de ce milieu de sédentaires depuis longtemps organisés et ayant eu un contact permanent avec la civilisation romaine. Il faut tenir compte aussi du fait que l'oeuvre de l'évêque arien pour ses Germains — remarquons que l'arianisme ne pénétra pas chez les ancêtres des Roumains, bien que la logique simpliste, le caractère réaliste de la doctrine sur les rapports entre le Père et le Fils fût apte à gagner les esprits dans une société d'un caractère si patriarcal — a été admirée par cet évêque de Durostorum,

www.dacoromanica.ro

qui restaït donc un centre de population cultivée, Auxentius, dont le nom hellénique pourrait prouver qu'il appartenait à un autre monde national que son maître et modèle. D'un autre côté, à Novae, en face de ce Demnitzikos byzantin qui survit dans la Zimnicea d'aujourd'hui, l'autorité des chefs barbares établis par l'Empire s'étendait sur les deux rives du fleuve. Théodoric n'eut pas sans doute sous ses ordres ses barbares seuls, mais aussi la population indigène qui était naturellement la même des deux côtés du Danube.

Et on arrive à se demander, en construisant un peu de cette histoire qui aurait pu se passer, ce que seraient devenues ces régions si Alaric le Wisigoth n'était pas parti pour l'Italie, suivi, après des dixaines d'années, par ce Théodoric l'Ostrogoth lui-même, auquel la Rome d'Orient aurait pu confier en Mésie la même mission qu'il a rempli dans l'autre péninsule, et il aurait créé ainsi une vie puissante que les circonstances défavorables ont refusée à ces contrées.

Lorsque cette rive droite fut dégagée des barbares, on voit par les descriptions d'un Théophylacte Simokatta et d'un Théophane, à l'occasion des expéditions récupératrices des troupes byzantines d'un empereur Maurice à la fin du IV-e siècle, donc une centaine d'années plus tard, quel était l'état de ces cités qui pendant quelque temps avaient dû vivre sous la domination ou l'influence germanique. Rien n'a été changé de leur ancien caractère, qui est resté intact, qui a pu même se développer sur ses lignes naturelles : comme dans le Noricum présenté par Eugippius dans la Vie de St. Séverin, source d'une inappréciable importance, chaque ville forme un organisme, d'une autonomie qui rappelle celle des cités gauloises telles qu'elles apparaissent devant l'invasion d'Attila quelques dixaines d'années auparavant. L'évêque remplace le commandement militaire et l'administration civile de l'Empire: c'est lui qui dirige et défend. C'est lui qui parle au nom des habitants lorsqu'il s'agit de négocier avec une armée venue sous les murs, ces murs réparés, défendus avec soin, ainsi qu'on l'a fait aussi, dès le

www.dacoromanica.ro

IV-e siècle, dans ces pays de l'Occident[1]; il le fait même lorsqu'il s'agit de ces armées du maître légitime, l'empereur, qu'on ne consent guère à accepter dans l'enceinte même de ces fortifications protectrices. C'est sans doute lui, comme le chef religieux sur le Danube moyen, qui recueille les sommes nécessaires pour échapper par le rachat au danger menaçant, faisant partir ces soldats incommodes, quel que soit leur drapeau. Il dispose d'une armée de citoyens qui rassemble son „ban" aussitôt que l'„homme de Dieu" fait sonner les cloches. En théorie cependant l'autorité impériale ce qu'on appelle le *praestigium*, reste; seulement on l'aime ailleurs que dans le cercle strictement fermé de cette autonomie qu'on retrouve dans chacune de ces villes restées jusqu'à cette époque profondément romaines et dont nous reparlerons lorsqu'elles se rencontreront sous la domination des Bulgares, venus de la steppe orientale[2].

Du côté où les villes manquent, où les paysans seuls doivent se chercher la simple organisation correspondant à leurs besoins primitifs, le hasard nous fournit quelques lignes seulement, mais pleines de sens, dans ce dialogue latin anonyme, dédié à un certain Rutilius, que son premier éditeur a cru pouvoir attribuer à l'époque de Théodose-le-Grand, le *Querolus* ou l'*Aulularia*, imitation naïve et gauche de la comédie de Plaute[3]. Il y est question de ceux qui „dépouillent les non-débiteurs", „tuent les étrangers, dépouillent et massacrent les voisins", effet des invasions et de l'éta-

[1] Voy. Vercanteren, dans les „Mélanges Bidez".

[2] Voy. notre étude *La „Romania danubienne et les barbars au VI-e siècle*, dans la „Revue belge d'histoire et de philologie", III (1924), pp. 35-50; aussi *Le Danube d'Empire*, dans les „Mélanges Schlumberger, I, 1924, pp. 13-22; *Entre Slaves et Roumains*, dans les „Mélanges Uspenski", 1930, I, pp. 41-49.

[3] *Aulularia vive Querolus, theodosiani aevi comoedia, Rutilio dedicata*, éd. R. Peiper, Leipzig 1875; L. Havet, *Le Querolus, comédie latine anonyme*, Paris 1880. Cf. Paul Thomas, *Le Querolus et les justices de village*, dans *Philologie et linguistique, Mélanges offerts à L. Havet*, Paris 1909; Ganshof, dans les *Historical Essays in honour of James Tait*, Manchester 1933.

www.dacoromanica.ro

blissement des Sarmates du roi Goar sur la Loire, mais aussi de la région qui, par suite de ces changements, vit d'elle-même, selon la seule volonté d'un groupe rustique, exerçant toutes les fonctions nécessaires à la vie commune, à la façon d'un „droit des gens" qui, compris comme il l'est, n'a rien à voir avec le nôtre: sous un chêne, un „rouvre", on juge tous les procès jusqu'à prononcer des sentences de mort qu'on n'écrit pas sur le papier, mais sur des copeaux de bois *(assibus*, et pas *ossibus*); les paysans y font des discours et le jugement est d'ordre „privé", sans recourir aux lois romaines. Le riche est en même temps le puissant chez ces „gens des forêts", et les plus hauts titres, jusqu'à celui de *hypatos* (c'est ce qu'il faut mettre à la place de l'incompris *patus)*, de consul, lui sont donnés par le peuple [1].

Voilà pour le cinquième siècle, à côté de la région où, au beau centre des Gaules, les provinciaux se sont ralliés autour de ces chefs improvisés qui n'avaient peut-être jamais été des fonctionnaires impériaux, mais qui devaient appartenir à l'ordre sénatorial, Aegidius, Syagrius, alors que plus loin, du côté de la Bretagne, on en revenait aux conditions les plus anciennes, antérieures à la conquête romaine, sous ces chefs, pareils à Arthur dans l'île celte, qui eux aussi portent ce titre de „roi" emprunté aux Germains. Et nous avons déjà montré combien est large la carte de ces „Romaniae", empruntées bientôt par les barbares eux-mêmes, lorsqu'ils sont réduits à vivre isolés; on les trouve à Venise, dans „les Venises" aussi bien qu'à Rome, en Sardaigne, dans l'Italie méridionale, malgré la domination byzantine ou dans les interstices de sa réalité;

[1] Ut liceat mihi spoliare non debentes, caedere alienos, vicinos autem et spoliare et caedere... Vade ad Ligerem, vivito. — Quid tum? — Illic jure gentium vivunt homines, ibi nullum est praestigium, ibi sententiae capitales de robore proferuntur et scribuntur in assibus: illic etiam rustici perorant et privati judicant; ibi totum liceat. Si dives fueris, *patus* appelaberis; sic nostra loquitur Graecia... — Neque dives sum, neque robore uti cupio. Nolo jura haec silvestria.

www.dacoromanica.ro

elles sont visibles tout aussi bien dans les vallées de la Suisse que dans celles de la lointaine Écosse. C'est une forme de vie qui s'étend, à une certaine époque, sur l'Europe entière, occidentale aussi bien qu'orientale, car sous l'Empire byzantin même, là où ne pénètre pas l'autorité des fonctionnaires, on ne voit que des villages continuant leurs traditions de vie populaire tout à fait libre en ce qui concerne leur modeste administration [1].

Partout la fonction principale, déterminée par le besoin élémentaire auquel il faut pourvoir est celle du jugement. On arrive à nommer *judices,* en grec κριταὶ, tous les dignitaires de caractère civil qui sont à côté de la *militia,* de l'*exercîtus,* celle-ci très souvent n'ayant plus de liens avec le commandement des troupes impériales. Pour les affaires de chaque jour dans les groupes ruraux, et même plus haut que cela, on a les *boni homines,* qui sont des vieillards, des membres d'un „sénat" populaire. Pour certaines décisions, on recourt à la réunion de tous les membres de la communauté, ce qui est à Venise „le grand Conseil" *(Consilium majus, Consiglio Maggiore).* Il ne faut pas, jusqu'assez tard pour cet Occident même, plus que cela.

La tradition roumaine, incorporée dans des milliers de documents qui parlent d'une époque lointaine descendant jusqu'à l'époque des Phanariotes, au XVIII-e siècle, conserve toutes les pièces de cette organisation, qui a suppléé aussi bien au défaut de l'Empire qu'à l'absence d'une domination exercée au nom de quelque roi d'invasion.

Et cette similitude est bien naturelle. En effet, par le Norique, la Vindélicie, la Pannonie et jusqu'au fond de la Rhétie adossée aux Alpes il y a entre le Bas Danube et l'Italie un contact non interrompu, ces provinces mitoyennes, patrie d'un St. Jérôme et d'un Saint Martin, étant parmi les plus romanisées et jouissant d'une vie matérielle et intellectuelle plus développée. On ne peut pas parler, du côté roumain, d'„orthodoxie" à cette époque, ni même d'une langue

[1] Cf. notre article dans la *Rivista storica italiana,* 1932.

www.dacoromanica.ro

d'Église différente, l'influence des villes de la rive droite danubienne, bientôt grécisée, puis slavisée, s'étendant seulement sur la plaine valaque, alors que le reste du pays s'adressait aux chorévêques de couvent ou de skites, dont viennent ces „protopopes" („popa"=hiéromonaque) de Moldavie, qu'on rencontre au XIV-e et au XV-e siècles. Le christianisme devait être encore latin, de nuance très populaire, au V-e et même au VI-e siècle. Pour rompre ces attaches, si fortes, il a fallu la descente dans la steppe danubienne de la *puszta* des Touraniens venus de la grande steppe eurasiatique: après les Huns, les Avars, à la suite desquels marcheront les Magyars.

Sur la rive gauche du Danube, la cité, *cetate*, n'est qu'une fortification — ce qui montre éloquemment la situation —, la ville découverte ne revenant que plus tard dans le *tîrg*, de nom slave (le *torg* des Russes, adopté par les Suédois: *torp)* ou dans le *podgrad* de même origine („sous la forteresse"), dans *l'oraș*, du *város* hongrois, qui lui-même part du *vár*, du bourg à la façon carolingienne, ainsi qu'on le verra. On vit généralement dans le village, lui-même entouré de fossés, et c'est pourquoi il s'appelle *sat*, de *fsat*, conservé en albanais et dans tel cas unique de la littérature religieuse romaine; or, c'est, comme pour l'ancien Caire, que les Arabes, suivant les Coptes, appelaient El Fostat, le *fossatum* [1]; jusqu'à nos jours, mais peut-être aussi à cause des intérêts de la grande propriété, on entrait, en Moldavie, dans le village par une vraie porte sur la chaussée, qui était gardée par le *jitar* (de **vitar*, gardien des bestiaux?).

Dans le *sat*, à côté duquel il y a le préhistorique *cătun* des pâtres, dont le nom correspond au „canton" français, on est parent; l'étranger qui y entre par mariage perd sa dépendance du lieu d'origine et est adopté par sa femme, qui possède la *parte*, la „part" de l'héritage ancestral, de la *moșie*, de *moș*, ancêtre, — mais on dit aussi qu'une propriété généalogique dérive d'un „vieillard" ou de plusieurs: *merge pe un bătrîn, pe doi bătrîni;* l'adopté prend aussi

[1] On l'a signalé aussi à l'époque de Justinien, dans les Balcans.

www.dacoromanica.ro

le nom de sa femme, qu'il transmet à ses enfants: de Rafira on fera Rafiroiu, „l'homme de Rachel". Par égard à la descendance, qui est la chose principale, le nom du fondateur de la grande famille et du village en même temps se conserve dans celui de tous ses successeurs et héritiers; si c'est un Ion (Jean), ils seront les Ioneşti, le village sera celui de ces „descendants de Ion", et chacun sera un Ionescu.

Ce village est, et reste, une parfaite unité, sous tous les rapports. On part en guerre par ce groupe, en se sentant les coudes. La somme due à l'État légitime ou à l'envahisseur est distribuée selon la situation de chacun par le village, qui doit verser la quotité une fois établie. Il a sa chancellerie et son écrivain.

Pour régler tout cela, il y a cette assemblée générale que les Albanais appellent, du latin, *conventus: kovent,* le roumain *cuvînt,* qui en est arrivé à signifier parole, parce que devant cette assemblée „le rustique pérore" pour employer le langage du *Querolus;* donc on l'appellera du terme slave: *sbor,* si on ne préfère pas le plutôt vague *adunare.* Y prennent part surtout les *oameni buni şi bătrîni (veterani),* car ce sont les vieillards qui apportent l'information la plus large et le jugement le plus sûr. Au dessus il y a le *jude* et pour la guerre le chef, plus tard un *Voevod* (slave), le nom latin de *duce* ayant été abandonné parce qu'il se confondrait avec la forme du verbe *a duce (ducere).*

Devant le *jude,* dont le tribunal, le siège, comme celui de Torcello, s'appelle *scaun (scamnum)* – et on transmettra le nom aux Saxons, aux Szekler hongrois *(Stuhl, Szék)* —, les *părţi* qui demandent son jugement *(judecată)* pour leur droit *(drept, dreptate)* selon la loi *(lege)* d'ancienne coutume *(obiceiul pămîntului),* discutant surtout sur la terre, dont il y a donc la propriété individuelle, mais aussi sur le capital *(capete),* qu'on emprunte *(a împrumuta)* pour le gain *(cîştig),* le terme s'appelle *zi* (jour; *a pune zi);* on s'adresse à des coujureurs *(jurători).* Tout un vocabulaire de jurisdiction, auquel nous avons touché, de passage, plus haut[1].

[1] Cf. notre étude dans les „Mémoires de l'Académie Roumaine", 1933.

www.dacoromanica.ro

XIII.

LA SOLUTION DE CONTINUITÉ PAR LE PREMIER ÉTABLISSEMENT POLITIQUE DES BARBARES

La situation de la romanité dans le Sud-Est de l'Europe était donc au VI-e siècle la suivante.

Sur la rive droite du Danube cette vie urbaine que rencontrent les généraux de l'empereur Maurice, vie pareille à celle qu'on trouve sur différents autres points de ce qui avait été l'Empire romain: en Italie méridionale, où l'entrée des cités est défendue aux envahisseurs anarchiques qui sont les Normands, en Dalmatie, où on voit dans le témoignage, appuyé sur des sources contemporaines, de l'archidiacre Thomas de Salone l'empereur envoyer un ordre formel, cité avec son titre authentique, aux chefs des Slaves pour ne pas incommoder les anciens habitants, qui, comme dans la Dobrogea, à Ulmetum ou à Istria, se sont retirés dans une enceinte plus étroite, dans ce cas le palais même de Dioclétien [1], ou comme en Grèce, où la campagne est devenue slave, mais les villes se conservent, continuant à se réclamer de l'autorité seule de l'empereur. Partout un évêque, devenu le chef dans tous les domaines, des familles anciennes, qui s'imposent, une milice, qui se rassemble, avec son *ban,* lorsqu'on entend le bourdon, sonnant le danger, de l'église principale.

Mais de cette vie de citoyens dépend tout un monde rural. On peut en trouver la similitude dans les rapports

[1] Cf. Jireček, *Geschichte der Serben,* I, pp. 95-96.

www.dacoromanica.ro

entre Grecs et barbares de la Scythie Mineure jusqu'à nos jours, dans les rapports qui continuent à exister en Transylvanie entre les masses paysannes roumaines et les centres urbains qui appartiennent surtout aux Saxons, en partie aussi aux Magyars. Ce sont sous le rapport économique les clients de ces villes, clients habitant aussi sur la rive opposée d'un fleuve que traversent sans trop de difficulté les barques de ceux qui correspondent aux *nautae* de l'époque des Avars: on vient à telle époque de l'année, où on fait ses provisions, comme, pendant tout le moyen-âge occidental, aux *nundinae* de ces *emporia* dont l'Ampurias espagnole sur la côte de la Méditerranée, de ces *nedei* ou *sbors*. Les échanges de produits se poursuivent sans interruption et, si on pense à la rivalité entre Génois et Vénitiens, au XIV-e siècle, pour ce blé du Danube qu'a ait déjà connu, mille ans auparavant, Alexandre-le-Grand, on peut bien s'imaginer que ces achats n'ont jamais été abandonnés. En dehors même de ce blé, de ce bon *grîu*, de cette *săcară* du Danube *(ovăs, avena*, est revenu de chez les Slaves auxquels la population romane l'avait fait connaître), il y a la laine, la *lînă*, de ces brebis *(oi, oves*, ouailles), qui, à telle époque de leur transhumance, descendaient vers le Danube, et, à l'embouchure de la Ialomiţa, une localité depuis longtemps déchue, avec ses églises en ruine, portait, et porte en partie, le double nom de Tîrgul (ou *oraşul)* de Floci, c'est-à-dire: „Marché des laines non cardées" et de Piua Petrei (c'est-à-dire „Fabrique du foulon"). Peut-on croire aussi que jamais on eût renoncé à ces magnifiques salines de Valachie, de Transylvanie, de Moldavie, généralement exploitées dès l'époque romaine — et le „chemin du sel", *Drumul Sării*, est mentionné jusqu'à nos jours, le sel servant, comme chez les Romains—*salarium* — de monnaie, car c'est par des blocs de sel que le prince de Valachie Mircea I-er avait réussi à fortifier sa cité-frontière de Giurgiu, — pour se contenter des seuls marais salants d'Anchiale, sur la Mer Noire, de Narenta, si disputée entre Vénitiens et Slaves du côté de l'Adriatique? La monnaie byzantine a

www.dacoromanica.ro

pu être trouvée, pour plusieurs règnes, le long des chemins qui d'une clairière à l'autre, le long des rivières, traversaient la plaine valaque [1].

Mais il n'y avait pas ce lien seul entre la romanité des villes et celle, largement dispersée, des campagnes. L'ordre religieux demandait, exigeait même, un contact non interrompu. Pendant des siècles les prêtres de la plaine valaque étaient ordonnés sur la rive droite du fleuve, où, avec les cités, se conservaient les anciens sièges d'évêques, et c'est pour cela, aussi bien qu'en raison du commerce, que les noms de ces centres romains ont été conservés, suivant les règles de la phonétique de cette langue nouvelle. Il est bien vrai qu'on pouvait recourir aussi à des évêques aventuriers, d'origine et de droits douteux, ainsi qu'à ces chorévêques renfermés dans leurs skites au fond des forêts, des *păduri* (de *paludes*; le changement sémasiologique se rencontre aussi dans le latin des Vénitiens à la fin du moyen-âge). Mais, pour être un vrai prêtre, il fallait passer par la „chirotonie" de l'évêque et, comme on aimait, chez les anciens Roumains, de même qu'en Occident, être clerc pour échapper à toutes les charges du monde laïque, on accourait de l'autre côté du fleuve pour y recevoir l'imposition des mains de la part d'un chef canonique. Dans cette région danubienne surtout il y avait nombre de desservants qui ne connaissaient que des gestes et quelques prières dans la langue coutumière sur la rive droite, de sorte que l'Église de la rive gauche a suivi les changements de l'autre, passant tour à tour — le vocabulaire le prouve bien — du latin au grec et du grec au slavon.

On pourrait signaler aussi cette communauté de la pêche à laquelle on était occupé et intéressé des deux côtés, de ces *piscatoriae* et *piscinae* que nous retrouverons, avec la nuance les distinguant, dans des documents du XIII-e siècle, à Celeiu, sur la rive gauche (n'y a-t-il pas de rapport, quelque lointaine influence celte, avec le Cilly de la Basse

[1] Cf. Moisil, dans notre *Revista Istorică*, IX, p. 111: aussi imitations gothes.

www.dacoromanica.ro

Hongrie?) et dans cette Toutrakan des Bulgares, devenue la Turtucaia des Roumains, où depuis des siècles les riverains du Nord et ceux du Sud cohabitent et collaborent sans ce que nous appelons les préoccupations nationales.

Mais dans la seconde moitié du VII-e siècle il y á eu un fait historique, de la plus haute importance, qui a produit, de suite où après le développement de la nouvelle situation, un autre caractère de ces rapports, rejetant dans la vie paysanne la population nord-danubienne et interompant aussi les rapports entre tous les Danubiens et leurs congénères de cette région occidentale de la péninsule où il y aura une autre domination étrangère, influençant d'une autre façon les villages des vallées soumises. Une masse bulgare d'environ 30.000 guerriers fut acceptée par l'Empire dans les conditions que nous allons essayer d'élucider non seulement sur la base des témoignages documentaires, mais aussi sur celle des correspondances historiques. Ce n'est que par cette double méthode qu'on peut découvrir dans l'établissement des Bulgares autre chose que l'arrivée voulue, avec des intentions de conquête, d'une *nation* douée de qualités politiques supérieures, qui veut créer quelque chose de vraiement national.

La théorie, assez nouvelle, que nous venons de résumer admet l'existence d'un groupe distinct de „Prébulgares", qui auraient été les mêmes que les Outrigoures et Coutrigoures. De fait, les sources byzantines du VI-e siècle mentionnent l'apparition de groupes bulgares à cette époque, mais on ne peut pas les considérer en dehors de l'ensemble, dominé par les Avars, dont ils faisaient partie et avec lequel bientôt il finirent par se confondre. Après ces incidents sans vraie signification politique, l'Empire du *ring* pannonien reste comme auparavant le seul représentant de la poussée touranienne vers Constantinople. Le centre bulgare se conservait au fond de la steppe eurasiatique.

Il en fut délogé, sans que cependant ses racines mêmes eussent été arrachées de cette „Grande Bulgarie", par la formation de l'État, si puissant pendant quelque temps, de

www.dacoromanica.ro

ces autres Turcs qui étaient les Khazars. Ceux-ci s'implantèrent d'une façon si solide dans la Russie méridionale d'aujourd'hui et surtout en Crimée que jusque sous les Génois la région, qui était une „Gothie" par rapport à ses plus anciens habitants, fut appelée aussi la „Gazarie". Les Bulgares en furent rejetés vers l'Occident jusqu'à ce bout de steppe qui est le Boudchak, l'„Onglos" d'alors, la Bessarabie-du-Sud.

Avant de chercher la raison pour laquelle ils abandonnèrent cette première place de séjour, la formation khazare elle-même peut nous fournir des renseignements précieux sur les rapports qui ont partout existé entre ces trois facteurs d'histoire: les barbares, l'Empire romain d'Orient et les anciens habitants des villes, entourées, bloquées, mais pas aussi assiégées, et nullement conquises.

Byzance considère, les Khazars comme des fédérés, chez lesquels un Justinien II, renversé par la révolte, va chercher un appui et qui est très heureux de pouvoir unir sa vie d'exil avec une fille du khan, dont le fils accompagnera sa soeur au retour de ce „rhinotmète",; une chronique byzantine conserve son affreux nom barbare. De leur côté, ces princes de la steppe scythe gardent toute la révérence due à cet Empire qu'ils considèrent, de même que les autres barbares, comme la forme unique d'une domination légitime. Mais dans leur Cherson, ville riche et active, l'ancienne bourgeoisie, de langue grecque, continuant les traditions helléniques les plus lointaines, vit comme auparavant, avec son chef religieux, ses primates, ses προτεύοντιες, avec, sans doute, ses propres moyens de défense. Puisque l'empereur détrôné réside à la Cour d'un chef touranien qui devait être pour elle ce que le roi des Lombards a été pour la Rome des Papes, ces sujets du basileus, acceptant l'usurpateur qui venait de s'installer dans la capitale, se tournent contre le fuyard et attirent sur eux de cette façon la haine vengeresse de celui-ci.

Les Bulgares mis en mouvement par ces congénères se distribuèrent en groupes, prêts à servir n'importe qui les

www.dacoromanica.ro

paye. On connaît le sort des autres fils de ce Koubrat ou Kourt („le loup") qui avait été pendant quelque temps leur chef unique; il y en a qui se perdent dans cet Occident dont ils ne reviendront jamais. Un de ces jeunes capitaines de bandes, Asparouk ou Ispérik, est le maître du Boudchac, où il a fixé pour un certain laps de temps son camp fortifié. Comme il n'est pas poursuivi par les avantgardes khazares, qui s'arrêtent lorsque la nation arrive à se fixer dans sa nouvelle patrie, il n'a aucune raison de quitter en hâte un territoire qui correspond parfaitement à la façon de vivre des siens.

Mais l'Empire byzantin a besoin, comme à l'époque des Goths, et beaucoup plus qu'alors, d'être garni sur sa frontière du Nord par un établissement barbare qui lui reste fidèle.

Représentons-nous quel était alors l'État de cette grande et vénérable fondation.

Destructeur de l'usurpation cruelle d'un Phocas, Héraclius, élevé en Égypte, est par toute son éducation un Oriental qui dirige toutes ses forces du côté de cette Perse qu'il envahit et harasse pendant des années sans se rendre compte qu'il prépare l'avènement, impossible sans cette guerre d'usure, des Arabes. Un membre de sa dynastie, Constant, se voyant dépouillé de la Syrie, de la Mésopotamie, menacé eu Asie Mineure et dans les îles, pensa alors à transporter en Occident le siège de l'Empire; on le vit à Rome en maître et il crut pouvoir faire de Syracuse sa capitale. Lorsqu'il y fut tué par un „antarte" arménien et ses successeurs durent redevenir enpereurs d'Orient dans la réalité des choses, ils ne trouvèrent plus d'autre base que les deux péninsules de la Thrace et de l'Anatolie. Mais la première était depuis longtemps, faute d'une défense permanente et attentive, à la disposition de cette anarchie des „Esclavonnies" qu'on pouvait combattre, vaincre, transporter jusque sur le front arabe où tels groupes passaient facilement à l'ennemi, mais pas aussi, malgré la reconnaissance de leur part des droits théoriques de Byzance, les fixer, les pacifier définitivement, rendant impossibles leurs révoltes futures.

www.dacoromanica.ro

Les Bulgares, d'excellents guerriers, étaient de beaucoup préférables. Ils furent établis, ou préférèrent s'établir eux-mêmes, en marge de la petite steppe qui est dans les Balcans la Scythie Mineure; elle seule pouvait convenir à leur façon de vivre, attestée par les „Réponses au Pape Nicolas", dans un second camp fortifié dont les archéologues ont pu fixer à vingt-cinq jusqu'à trente kilomètres l'étendue, à Aboba-Pliska, d'où ils n'émigreront que plus tard, sous la protection des chaînes de montagne voisines, à la Preslav dont le nom slave dit l'origine. Ils avaient de la part des „Romains" le droit de propriété sur ce terrain, la liberté de fréquenter un marché, un subside en argent et des présents pour leurs chefs, dont la révolte fréquente, destructrice, comme celle du terrible Kroum, ne représentait pas le développement normal d'un État.

A côté, il y eut pendant longtemps les „archontes" des „lignées" slaves encore libres et qui se maintinrent, en progressant, dans la partie occidentale de la péninsule. Mais sous les uns et les autres devait se maintenir cette population de Thraces romanisés que tel même parmi les savants bulgares doit bien admettre comme existante. Bury lui-même reconnaissait que ces monarques intercalés dans les dynasties touraniennes des Bulgares, un Sabinos, un Paganos, qui peut être un Baïan et peut ne l'être pas, appartenaient à ces habitants préexistant à toutes les invasions. Et l'Empire gardait, avec sa flotte la Mer Noire et ce Danube que nous avons considéré comme sa continuation vers l'Ouest, les villes riveraines devant avoir une situation comme celle de Cherson à l'égard d'autres Bulgares.

Mais ces villes n'avaient plus les mêmes possibilités de commerce qu'auparavant; bloquées, elles dépérirent, et le Danube en arriva donc à devenir envers la romanité d'Orient pour la première fois une limite vraie.

www.dacoromanica.ro

XIV.

LA CONQUÊTE CAROLINGIENNE ET SES CONSÉQUENCES

A la fin du VIII-e siècle sur cette domination des Avars s'étendit la conquête carolingienne.

Elle ne fut pas sans précédent en ce qui concerne les rapports entre l'Occident de latinité germanisée et entre cet Orient danubien où sous le khagan touranien vivait tout un monde de Slaves et de Latins slavisés.

Car, comme ce sera le cas pour les Tatars au XIII-e siècle, dont le rôle fut, bien entendu, beaucoup plus grand, l'„État" avar, continuation évoluée de celui des Huns, a dû représenter, par l'étendue du territoire qu'il comprenait aussi, une des grandes routes de commerce: il ne faut pas perdre de vue que, maîtres de Sirmium et de Singidunum, les Avars avaient entre leurs mains la clef même de la grande route qui coupait en diagonale la péninsule des Balcans et leurs douaniers durent remplir au gué de la Save le même rôle que, sept siècles plus tard, ceux du khan de la Horde à l'embouchure du Dniester.

Il faut se rendre compte de tout cela pour s'expliquer l'aventure militaire, politique et surtout „économique" qui s'attache au nom, inconnu par ailleurs, de Samo, Franc de Sens, qui serait devenu dans la future Moravie le fondateur d'un établissement qui ne put pas lui survivre. Il y a dans cette histoire, qui paraît si peu vraisemblable, de la légende, mais il y a aussi de la vérité historique. La ligne de commerce du Danube, qui remontait par la vallée de l'Inn jusqu'aux Alpes d'Italie, demandait à être suivie et le

www.dacoromanica.ro

Franc du VII-e siècle n'a fait que servir ces traditions environ deux siècles avant le grand empereur de sa nation.

Un autre souvenir s'ajoute à celui de l'entreprise heureuse de Samo, qui aurait régné plus de trente ans sur ses Moraves. L'époque de cet épisode extraordinaire est aussi celle du règne de Dagobert qui aimait les beaux bijoux et celle de Saint Éloi qui était un maître orfèvre. Or, depuis longtemps avait pénétré dans cette Europe centrale la synthèse d'art réalisée sur les rives du Pont Euxin par la réunion des types assyriens, transmis vers l'Occident par les monarques scythes, et de l'idéal, de la technique des Hellènes: on a vu que la Vie de St. Séverin mentionne au V-e siècle des orfèvres d'origine sans doute pontique auprès des rois de la grande migration. C'est le même style qui, sans doute par la même voie des rapports de commerce, jamais interrompus, passa chez les Francs, puis chez les Wisigoths: cet art de l'émail cloisonné qui nous a laissé des épées chez les premiers de ces barbares et chez les derniers les belles couronnes royales. De l'autre côté de l'Europe leur correspond le travail, de même caractère, des objets qui forment le trésor wisigothique trouvé sous la montagne de la Valachie orientale, à Pietroasa, les oiseaux fantastiques de l'Asie étant traités avec un art grec raffiné.

Charlemagne n'avance pas vers le Danube moyen en tant que roi franc. C'est sa mission impériale, sa délégation apostolique qu'il poursuit en menant au baptême ou en envoyant à la mort les païens, germains ou touraniens, au besoin aussi les schismatiques grecs qui sont mêlés à leurs maîtres avars.

En avançant, il crée un nouveau pays et impose un système qui lui est propre et lui survivra de longtemps. Des lignes stratégiques se forment le long des rivières qu'on atteint. Du Rhin de son Austrasie il arrive au Main, où le „gué des Francs" subsiste dans Francfort, il pénètre jusqu'à l'Oder, où il y a le second Francfort; sur l'Elbe il fait élever les murs de Magdebourg. Ici ce sont des Slaves, les Sorabes, les Lusaciens, qui se soumettent à celui qui reprend

www.dacoromanica.ro

l'oeuvre du vieux Samo. Un pas plus loin, et il sera devant l'emplacement du ring, du camp retranché, composé de cercles concentriques comme ceux des monarchies asiatiques, comme le sera le Kremlin laissé par les Tatars à leurs successeurs moscovites; c'est le pendant du *phossaton* bulgares sur la rive de la Mer Noire.

Ce qui arriva alors n'est raconté par aucune chronique contemporaine, et aucun document n'en fait mention. La „capitale" du khagan fut prise et le butin accumulé pendant deux ou trois siècles devint la propriété des conquérants: pendant longtemps leurs chars transportèrent cet or en pays franc.

Il arriva alors des Avars ce qui était arrivé, après la mort d'Attila, des Huns. Le lien créé par la terreur entre les groupes ethniques soumis se détachèrent, pendant que les guerriers de la horde qui avaient échappé au massacre reprenaient le chemin de la grande steppe eurasiatique, où ils se perdirent, fournissant les matériaux humains des concentrations touraniennes futures à leurs descendants qui reviendront vers les Carpathes sous les noms des formations suivantes.

Quant aux sujets, ils passèrent tout naturellement d'un maître à l'autre. Eux, qui conservèrent, sinon le nom du khan, au moins celui de ses *bans* surbordonés, remplacèrent le nom de ce monarque asiatique par celui de Charlemagne lui-même, qui devint de Carolus le *kral* des Yougoslaves et des Moraves, des Tchèques, fragments de l'ancienne Esclavonie de sujétion avare, le *korol* des Polonais, prolongation de cette masse vers l'Est, le *király* des Hongrois qui viendront dans quelques dizaines d'années, Touraniens eux aussi, mêlés à des apports finnois, pour reprendre sur le Danube moyen l'épopée hunne.

Dorénavant parmi les Slaves des Balcans il y aura cette séparation définitive, de la plus grande importance pour le sort même de l'Empire byzantin, entre les Slaves de l'empereur franc qui, même lorsque sur autorité aura disparu, resteront d'orientation catholique, latine, occidentale, et les

www.dacoromanica.ro

autres, orientés vers la Mer Noire, vers la capitale de l'Empire d'Orient, qui, bientôt christianisés par Boris, devenu filleul du basileus byzantin et son homonyme selon le baptême, Michel, dirigera les siens, Bulgares authentiques, Slaves, Latins, dans une autre voie. Le slavisme de derrière les Carpathes et du Pinde aura désormais un caractère différent: Rome le retiendra dans ses liens alors que Constantinople avait réussi à arracher au Saint Siège la moitié bulgare du groupe. Et cette péninsule balcanique aura le même sort, pour toujours divisé.

La romanité de la rive droite sera d'un côté „serbe", c'est-à-dire slave sans maîtrise aucune, de l'autre côté bulgare, mais des deux côtés elle se perdra dans le slavisme qui l'entoure et l'étreint, sauf ces Romains de la Dalmatie et des îles, ces Morlaques, qui disparaîtront seulement sur le seuil de l'époque moderne, ces „Valaques de la montagne" du côté de Raguse, ces gens de Thessalie allant jusque dans la Chalcidique, où leurs femmes inquiétent la conscience des moines de la Montagne Sainte, ces prolongations „valaques" qui descendent plus bas encore pour se confondre ensuite dans la population dominante. La romanité de la rive gauche resta pendant quelque temps sous l'autorité des officiers de la France carolingienne sans participer cependant à cette vie spirituelle du latinisme d'Église que la conquête avait amenée avec elle.

Les agents du nouveau pouvoir sont dans des bourgs, la *cetate* des Roumains, le *grad* des Slaves — „grad" blanc, Belgrade en Hongrie, Szekesfehérvár, sur l'emplacement de Singidunum ; Belgrade, sur l'Adriatique, Biograde ; à l'entrée de la Transylvanie, Belgrade aussi, la Bălgrad roumanie, la Gyula-Féhervár des Magyars ; et, à l'embuchure du Dniester: Bialograd, Cetatea-albă — le *vár* hongrois. Il y a là le duc, qui a dû s'appeler chez les Roumains *duce* (mais nous avons déjà remarqué que ceci prêtait à confusion avec la troisième personne de l'indicatif présent de *duce)*, et que les Slaves appellent Voévode, titre qui sera accepté aussi par les conquérants magyars. Un troupe entoure le com-

www.dacoromanica.ro

mandant, et des paysans voisins, les futurs *jobbagyones castrorum* des Hongrois, dépendent eux aussi de ses ordres. Au-delà, la vie ancienne continue sous une souveraineté qui est purement nominale, sans pouvoir être remplacée par la réalité d'une autre conquête.

www.dacoromanica.ro

XV.

LA POUSSÉE HONGROISE

La science historique hongroise appelle la conquête en territoire occupé par les tribus venues à la fin du IX-e siècle: „prise de possession", *honfoglalás*, et le terme, bien compris, correspond à la réalité, qu'il faut examiner sans parti pris, non seulement de la façon dout la présente les sources, si rares et si sujettes à caution, si mêlées de légendes et d'interprétation, de fabrications postérieures, mais aussi en établissant sans cesse des parallèles et des comparaisons avec ce que nous savons sur d'autres pénétrations pareilles.

L'État hongrois, en tant qu'on peut employer dès le commencement ce terme, n'est que le remplacement par l'exhortation du roi germanique, que menacent les Slaves de la Moravie, de cette „Slavie" du Danube moyen, mais, par dessus cette formation barbare, aussi de la marche carolingienne elle-même. A savoir de cette partie de l'Austrasie franque qui n'avait pas reçu, sur l'emplacement de l'ancien *ring* avar, une colonisation germanique.

On parle d'une Moravie, mais le nom de cette formation politique n'existe dans aucun document, dans aucune mention de chronique contemporaine; il rappelle seulement la rivière sur les bords de laquelle se rassemblèrent les forces slaves, devenues maintenant libres et reproduisant dans une organisation commençante les lignes du duché franc.

Les limites de cet État devaient être nécessairement vagues: il s'étendait au Nord jusque vers cette Mer Baltique où le Kralovec, „cité royale", est devenu un Königsberg

www.dacoromanica.ro

germanique, et descendait très bas dans la Péninsule Balcanique, par delà la Save et la Drave, dans les régions de l'Adriatique, en Dalmatie, où — nous l'avons dit — est resté le nom de „Karolus", de Charlemagne, dans l'appellation slave de „kral" pour le roi.

Le Pape a accordé ce titre royal au chef de ces Slaves qu'il entend défendre contre l'emprise byzantine qui, à cette fin du IX-e siècle, s'étendant au Nord du Danube, entendait soumettre les éléments restés encore païens en marge de l'Empire. Il alla jusqu'à admettre cette grande et hardie innovation, de fait révolutionnaire, qui était, par suite du mouvement religieux balcanique commencé par un Cyrille, un Méthode, les convertisseurs thessaloniciens, l'introduction par delà les limites du monde byzantin de la nouvelle liturgie slave avec tout ce qu'elle pouvait apporter de divergences avec elle.

Les premiers chefs vivaient, tolérés, comme voisins de la province des Carolingiens : un Privina et son fils Koziel, un Moïmir, un Ratbod, rallié à l'organisation franque. Dès la moitié du IX-e siècle une certaine unité s'était déjà réalisée sous les descendants de Moïmir, Rastislav et Sviatoplouk, ce dernier considéré comme le principal adversaire de la royauté germanique bâtarde d'un Arnulphe [1].

Rome déchue ne pouvait pas cependant soutenir d'une façon efficace ces nouveaux clients, encore peu assurés en ce qui concerne la direction de leur christianisme si récent et si suspect, si prêt aux résistances, aux prétentions et aux révoltes. A lui seul l'Empire n'aurait pas réussi à ramener sous le sceptre des héritiers du grand empereur ces organisations divergentes qui paraissaient devoir s'organiser d'une façon définitive. Mais la steppe regorgeait encore de barbares suivant cette direction qui menait vers la puszta danubienne, autre steppe, de l'Europe centrale.

Pour la première fois, l'Empire des Occidentaux, habitué à n'employer que ses propres armes, recourut aux moyens

[1] Les sources dans les *Mon. Germ. Hist.*, XI.

www.dacoromanica.ro

de là diplomatie byzantine, tant de fois victorieuse sans que les généraux de l'empereur eussent combattu contre ceux qu'on arrivait néanmoins à détruire par des soudoyers ou des „invités". Il fit appel à ces Hongrois, qui du lointain Volga, où des groupes turcs avaient pris la direction des aborigènes finnois, comme, sur le Dniéper, la *droujina* scandinave en avait agi à l'égard de l'anarchie patriarcale russe, avaient descendu dans cette vieille patrie bessarabienne des Bulgares, en auxiliaires des Impériaux d'Orient contre ces Bulgares eux-mêmes, sans que leur patron l'empereur puisse les sauver, bientôt, lorsque sonnera l'heure de la revanche d'un Tzar Siméon.

La direction première imprimée à cette nouvelle nation d'un caractère mixte à peine formé fut changée par le geste „byzantin" d'Arnulphe. Elle paraissait devoir remplir dans les Balcans le rôle que s'étaient gagné les Bulgares au VII-e siècle. De même caractère militaire turc, vivant d'abord dans le même *ring*, se détachant pour des établissements de bandes, ils se seraient peu à peu étendus entre le Danube où les Finnois pouvaient s'occuper aux pêcheries selon les coutumes de leur nation, et ce Balcan qu'aurait traversé pour des incursions comme celles d'un Kroum la cavalerie turque de leurs associés. Cette fonction sera remplie, un siècle plus tard, contre une Bulgarie tout à fait affaiblie, par les Russes de Kiev, qui, en ce faisant, ne suivaient aucune tradition slave, mais obéissaient, en même temps qu'à l'esprit d'aventure des Scandinaves, à l'exemple permanent, donné jusqu'aux Petchénègues de leur époque, par leurs voisins touraniens.

On néglige trop ce stage dans le „Mésopotamie" de leur *Atelkouz,* l'„Ongle" des Bulgares, le futur Boudchak (le mot a le même sens) de leurs successeurs tatars. Une influence byzantine dut pénétrer au milieu des barbares ; peut-être même y eut-il quelque infiltration de missionnaires orientaux, préparant dès lors une oeuvre de christianisation qui ne devait s'accomplir que plus de cent ans après, au commencement du XI-e siècle. Et c'est dans cette région et

www.dacoromanica.ro

dans la proximité de ces bouches du Danube, de ce couloir de la Dobrogea que dut se produire le premier contact avec les éléments d'une population slavo-roumaine, assez importante ponr pouvoir essayer, à la fin du X-e siècle déjà, des formations politiques dont il sera question plus loin et dont des traces resteront dans la nomenclature géographique de ces régions.

Au moment où arrivèrent les envoyés d'Arnulphe, qui lui-même ne faisait que continuer les rapports des autres Carolingiens avec les voisins de l'Est de leur marche, quel que fût leur caractère national et leur religion — et on les observe facilement dans la précision des données que contiennent les chroniques allemandes de l'époque —, depuis longtemps s'était terminé le processus, analogue à celui des Bulgares à l'égard de leurs sujets slaves, de l'adoption par la classe guerrière, que nous avons déjà dit être incontestablement turque, de la langue parlée par l'élément populaire soumis, les Finnois. Ceux qui apparaissaient en Pannonie pour remplacer d'un seul coup les ambitions slaves formaient donc de par la langue, plus que de par le commandement unique du changement de place, une seule nation.

Ceci ne signifie pas cependant ni un État en marche, ni une conquête préparée et réalisée d'après la volonté du chef et dans des conditions d'unité. Les habitudes politiques sédentaires des Finnois avaient totalement cédé devant l'impulsion donnée par les tribus turques en mouvement. Et chaque tribu agissait par elle-même et pour elle-même. Par distinction des Bulgares et des Avars, il n'y eut pas dans cette apparition de guerriers se cherchant la terre nouvelle ni un khagan impérial, ni des dignitaires destinés à rester dans les organisations futures. Le nombre des envahisseurs dut être, du reste, très restreint. Les lignées, contournant les Carpathes par les défilés employés plus tard couramment par les Tatars du Boudchac, partant des mêmes foyers pour chercher la même riche plaine, évitèrent les forêts moldaves et ne se laissèrent pas séduire par les champs nourriciers de la Valachie, où donc la population antérieure, sujette aux

www.dacoromanica.ro

Francs après la disparition des Avars, a pu continuer en toute liberté patriarcale sa vie antérieure, — car, encore une fois, il est impossible d'admettre que ces pays du blé et de sel fussent restés, à n'importe quelle époque, dénués d'habitants. Des lignées qui s'infiltrent, tel est le premier stage de cette nouvelle invasion.

Toute idée d'un État voulu, réalisé d'après un programme, doit être logiquement écartée. On n'a qu'à regarder du côté des populations du milieu desquelles les Turco-Finnois qui prirent le nom de guerre de „Magyars" et auxquels l'Occident donna l'appellation, tout aussi mal éclaircie que la première, de *Hungari*, s'étaient détachés par l'„invitation" des Byzantins. Dans ces régions de l'Oural et de l'Aral jamais il n'y eut un État, et, si les Cosaques russes prendront le „Sibir", la Sibérie d'un khan pour la laisser en suite au Tzar qui seul pouvait la défendre, c'est que sur ces Vogouls, ces Ostiaques s'était étendu l'autorité d'un khan de façon mongole, se rattachant à la création, tardive, d'un Dchinguis-Khan.

Les Slaves, éduqués par les Francs des Carolingiens, accomplirent à l'égard de ces bandes la fonction plastique exercée par les Normands sur les Slaves de Dniéper. Ils leur donnèrent en même temps que les notions de vie civilisée nécessaires pour un établissement durable, bientôt dirigé vers l'agriculture même, tout ce qui forme la conception politique, tous les éléments d'une hiérarchie différente de celle qu'impose le régime de la tente, l'habitude des déplacements à la suite des troupeaux.

Mais du temps, beaucoup de temps dut se passer pour en arriver au changement, dû à ce mélange qui, du reste, influença d'une façon fondamentale la race elle-même, dans les notions essentielles. Jusque là il n'y eut pas une nation qui s'incorpore un territoire, mais des territoires mis tour à tour à la disposition de ceux qui, en tant qu'ils n'étaient pas des pêcheurs à la façon finnoise, continuaient l'élevage des bestiaux, coutumier pour la race turque, vivant encore sous les tentes héritées des ancêtres, tentes que des histo-

www.dacoromanica.ro

riens hongrois récents cherchent à opposer comme une forme de vie supérieure à la maison de Slaves et, comme on le verra, des Roumains, voisins plus éloignés.

Au commencement et pendant longtemps il n'y a pas de Hongrie, nettement délimitée, ayant fixé des frontières que ses fondateurs veulent défendre contre le retour du passé germanique ou contre une nouvelle poussée des gens de la steppe, appartenant à la même race. Il y a des „Hongrois", ou bien ceux qu'on s'est habitué à appeler ainsi. Une fois leur établissement choisi et maintenu, leur ardeur guerrière, qui tient aux conditions de vie même des nations turques, doit se diriger vers les régions qui profitent le plus aux bandes de pillage, car, sur le Danube moyen, les Turcs nouveau venus doivent, nécessairement, faire ce que leurs parents du Turkestan originaire ont fait pendant des siècles, de leur Touran agité, contre le paisible Iran, incapable de les écarter.

Trois directions pouvaient se présenter. L'une, la première sans doute, du côté de Byzance. On aurait répété l'activité dévastatrice des Huns et des Avars, dont les Hongrois avaient aussi bien le sang que la base géographique. La ligne qui menait de Sirmium et Singidunum vers l'intérieur de la péninsule des Balcans leur était ouverte. Cependant ils ont épargné les provinces de l'empereur d'Orient, de celui qu'ils appelaient dans leur langue le *császar*, le César.

Pour expliquer cette attitude de respect, il faut se rappeler d'abord qu'on a à faire avec d'anciens clients de l'Empire byzantin. Pendant quelque temps ils ont été les soudoyers du basileus. Leur départ, leur descente en Pannonie peuvent avoir été conseillés, bien avant les invitations d'Arnulphe contre les Slaves de „Moravie", par cette même politique byzantine qui les avait fait venir de leur steppe lointaine.

C'est à Constantinople qu'ils s'adressent pour avoir des évêques, et leurs chefs, maintenant des Voévodes à la façon slave, ceux que les Byzantins appellent Gylas et Bolosoudès, en reçoivent un évêque grec, Hiérothée. Plus tard il y

www.dacoromanica.ro

aura une église hongroise à Constantinople et les traces de fondations monacales orthodoxes en Hongrie se sont conservées. Les couronnes vénérées des chefs de la nation sont des cadeaux d'empereurs byzantins. Les Orientaux garderont jusqu'au XII-e siècle le sentiment que dans cette Pannonie il y a des sujets de leur autorité impériale. Manuel Comnène traitera de cette façon une royauté à laquelle il n'aurait jamais pensé comme à une puissance du même rang que son Empire à lui.

Une tendance d'envahissement de la part des Hongrois dans les régions jadis dévastées par le grand empereur hun devait être refrénée par la valeur qu'avait la force militaire byzantine sous ces basiléis de la fin du IX-e siècle dont on vient de relever l'importance, obscurcie jusque là par la triste histoire des scandales et des crimes de la capitale. Au commencement, du reste, une pareille offensive contre un État si bien organisé aurait été téméraire. Plus tard Byzance elle-même se trouve dans une période d'expansion, celle qui a mené les légions de Nicéphore Phokas et de Jean Tzimiskès non seulement sur le Danube d'une Bulgarie balayée par leur élan, mais aussi dans cette Asie des grands souvenirs chrétiens.

Reste le choix entre l'Occident germanique et entre une vague région à l'Est, où rôdèrent bientôt des barbares de la même race sur des territoires couverts en grande partie de forêts, sans villes, sans gros villages, sans facilités même de s'établir, incapables donc d'attirer les regards des chefs de la horde pannonienne. La future Transylvanie ne pouvait pas séduire des pillards qui commençaient par de simples courreries ce qui devait être une vraie vie politique.

Il y eut donc cette série d'entreprises de butin sur le territoire allemand jusqu'à ce que, assez tard pendant le X-e siècle, une résistance victorieuse put être opposée par les rois germaniques, un Henri et un Otto de Saxe. Aussitôt après que les Hongrois eurent été refoulés, leur coupant pour toujours le chemin vers le Rhin et vers l'Italie, contrées qui redoutaient également leur apparition, on pensa

www.dacoromanica.ro

à pacifier les barbares en les christianisant ou plutôt, puisque Byzance elle-même avait déjà entrepris, avec quelque succès, cette oeuvre, à les gagner pour l'Église de l'Occident.

Il y eut donc d'abord, du côté de la Bavière, de l'archevêché de Salzbourg, sur la ligne du Danube, une activité de missionnaires allemands. Comme chez les Francs, chez les Bulgares la prédication par le mariage s'y ajoute. Tout au bout la Papauté, inexistante pendant tout un siècle de décadence, intervient.

Elle traite les Hongrois comme elle l'avait fait avec les Slaves de Moravie. Le lien avec Byzance fut rompu, et, pour se gagner les nouveaux sujets de l'Église, un titre royal vint remplacer le vague caractère de chef d'armée de celui qui, jusque là un Vajk („le loup") slave, devint un Étienne.

Peut-être le prédecesseur morave n'avait pas eu une mission de croisade, bien affirmée, contre la „païennie" voisine. Le roi des Hongrois fut dès le début „apostolique". Le Saint Siège l'avait créé: il entendait, reprenant, dans des conditions plus modestes, ce qui avait été fait pour Charlemagne, l'employer pour détruire aussi bien le paganisme touranien que le schisme qui se prononçait de plus en plus à Byzance.

www.dacoromanica.ro

XVI.

HONGROIS ET ROUMAINS DANS LE „PAYS DES FORÊTS“ [1]

Pour l'établissement des Hongrois, pour leurs premières relations avec leurs voisins il n'y a ni documents contemporains, ni chroniques de l'époque.

Quelques Vies de Saint sont sans doute le témoignage le plus ancien, mais, écrites quelque temps après les événements, elle n'ont rien de précis, leur but étant tout autre que celui de vouloir donner de l'histoire. L'oeuvre de ceux, sans doute des étrangers, qui ont présenté la figure de l'évêque Gérard de Morisena, un Italien, et celles des Saints Étienne et Ladislas, reste très vague, et à peine peut-on y cueillir des renseignements d'une utilité tout à fait relative. Quant à des chroniques rédigées par ou pour les Hongrois comme État, comme nation, leur rédaction est inadmissible a priori si on considère que leurs voisins tchèques et polonais n'ont de pareilles sources, fabriquées elles-mêmes sur la base de quelques légendes, qu'au commencement du XIII-e siècle. Du reste, pour l'Occident même, les Francs n'ont eu un récit historique que par suite du désir que ressentit un ecclésiastique comme Grégoire de Tours de présenter les fastes de son Église, le reste étant traité selon les intérêts du monde épiscopal, et c'est le même cas pour l'ouvrage de Bède sur les Anglo-Saxons en tant que membres de leur Église. Des États peuvent exister même en Europe

[1] Voy. notre étude détaillée dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, III.

www.dacoromanica.ro

sans tradition historique écrite : pensons à celui d'Égidius et de Syagrius, qui entretint des relations assez étendues, ou à la formation passagère, si intéressante, d'un Samo au milieu des Slaves danubiens.

Les „Gesta Hungarorum", qui auraient eu même deux rédactions, ne sont pas nécessairement des sources écrites ; au moyen-âge français, qui eut une si grande influence sur les Hongrois aussi, par des élèves de l'Université de Paris, „gestes" signifie tout simplement „chanson de geste", chanson transmise oralement. On ne l'a pas observé pour fixer le vrai caractère de ce renvoi à une source qu'on suppose avoir été dûment mise par écrit.

Les deux Vies de Sait Étienne, dont la plus large me semble être la plus ancienne, parlent seulement, pour le territoire à l'Est de la Tisa, de „paysans qui habitent sur leurs champs", *rustici in agro manentes,* mention importante, qui montre un état de civilisation assez avancé, et des incursions aux dépens d'un État déjà organisé à la façon germanique dont on avait fini par prendre le modèle, de ces barbares encore païens et destinés à le rester jusqu'au bout, qui sont les *Bessi* [1], les Petchénègues, — *Bessorum inopinata calamitas.* La steppe a déjà envoyé dans la direction de l'Ouest vers les Hongrois et entre les Hongrois une nouvelle suite. Et j'ajoute dès ce moment, en parlant de cette peuplade, si mêlée pendant quelque temps à la vie des Roumains, au point de se partager „la forêt" transylvaine — les documents des rois de Hongrie parleront de la *silva Blaccorum et Bissenorum,* des Roumains envahis donc par les Petchénègues —, que, si les nouveau-venus ne se sont pas attaqués aux Hongrois pour leur prendre ce foyer turc de la steppe, il y a une double raison. D'abord ces autres

[1] Les Petchénègues seront plus tard pour les écrivains hongrois des *Bisseni,* alors que les historiens des croisades les appellent *Pincenates.* Le première forme, qui n'a pas passé en vulgaire magyar (où il y a, dérivée de la seconde, celle de Bessenyö est archaïsante et montrerait pour l'auteur de la source un Occidental de formation universitaire. La „Petite Vie" a le terme de „Bissani".

www.dacoromanica.ro

Turcs ont toujours considéré ces pays seulement comme un territoire de simple vassalité, et pas d'établissement ethnique et, secondément, ils ont pratiqué à l'égard de Byzance cette politique de raids dévastateurs que nous avons vu abandonnée par ces Hongrois eux-mêmes. Du reste, ces Touraniens, proches parents des Coumans qui les remplacerènt, finirent, après une simple domination de horde qui, comme celle des Tatars plus tard, ne demandait aux sujets, envahis et menacés beaucoup plus que conquis, que l'hommage et le tribut, par passer, pendant la querelle, largement racontée par les sources byzantines, entre leurs chefs, Kégen et Tyrach, au-delà du Danube et y être écrasés par les troupes byzantines, les restes devenant, à l'époque des croisades, une espèce de gendarmerie de l'Empire.

Ceci explique pourquoi, dans la direction vers l'Occident, choisie par les Magyars de l'invasion, il n'y a pendant la période d'expansion des Petchénègues que quelques bandes détachées, faciles à rejeter dans leurs forêts.

Mais la présence même de ces bandes par delà les montagnes de la Transylvanie orientale, leur apparition en marge de la steppe pannonienne montre qu'il y avait dans la future Moldavie, dans la Valachie voisine, des éléments populaires capables de nourrir cette nouvelle nation parasitaire, qui n'aurait pas pu vivre donc dans le vide.

Les poussées petchénègues, du reste, pouvaient contenir aussi des éléments empruntés à cette population aborigène. Toutes les peuplades touraniennes ont la coutume d'employer ainsi leurs vassaux. On le voit par les Tatars du XIII-e siècle, qui, d'après une chronique franciscaine d'Italie, auraient entraîné des „Valaques", jusqu'en Toscane et par l'usage permanent des Roumains tributaires, ainsi que des Byzantins, des Serbes dans les campagnes des Turcs Ottomans à partir de la fin du XIV-e siècle. Être sujet des Pétchénègues signifiait, pour les hagiographes hongrois comme pour les historiens de Byzance, naturellement, être soi-même „Pétchénègue". De même, plus tard, lorsque le roi de Hongrie se fera intituler aussi „roi des Coumans", il ne pensait pas à ces barbares seuls, établis alors en Valachie, mais à

www.dacoromanica.ro

toute la population leur appartenant au point de vue politique [1].

Cette opinion est renforcée aussi par le terme employé dans la Vie de Saint Ladislas pour ces raids, assez importants pour cet autre hagiographe: des *latrunculi Bissenorum*, des voleurs de bas étage, de simples bandits, — tout autre chose que la horde, telle qu'on la voit agir lors du passage du Danube par un de ses khans et telle qu'elle a dû se présenter au moment de la prise de possession dans les régions du Danube inférieur.

Cependant, une tentative récente de trouver des éléments roumains, d'ancienne habitation, en Pannonie même, celle de M. Draganu [2], qui a dépensé dans ce but des trésors d'information philologique, m'engage à ajouter que les preuves de ses assertions hardies sont loin d'être convaincantes et que, s'il s'agit de Roumains dans les aventures pétchénègues, il ne faut pas les chercher ailleurs que dans cette Transylvanie, qui, pour le moment, n'offre aucun intérêt pour l'histoire, étant restée, avec sa population, pareille à celle de l'autre côté des montagnes, dans cet isolement patriarcal que nous avons plusieurs fois marqué, proie facile pour toute formation barbare dont le but était la conquête et la domination.

Mais, voici, dans la curieuse chronique hungaro-polonaise qui prétend que les deux nations auraient demandé au Pape en même temps la couronne royale et que le Saint Siège aurait préféré les Hongrois, l'apparition des pâtres et des agriculteurs „romains" en Pannonie, avec leurs „pâturages", *pascua*. Une autre source, sur laquelle nous nous arrêterons ensuite, connaît aussi des „principes", des chefs de ces „Romains".

---

[1] S'il est dit que ces Petchénègues, au nombre de 60.000 (!, viennent des „partes Bulgarorum", ceci signifie que la source a été rédigée au XIII-e siècle, lorsque, par la lutte pour „les évêchés de la Morava", il y avait un contact ininterrompu entre les Hongrois et le nouvel État bulgare.

[2] *Românii în veac. IX-XIV pe baza toponimiei şi a onomasticei*, Bucarest 1933.

www.dacoromanica.ro

Il y a eu sur le caractère de ces „Romains", „agriculteurs" aussi, mais surtout „pastores Romanorum", de longues discussions qui, étant oiseuses, ont dû, comme c'est la coutume dans ce domaine, se continuer jusqu'aujourd'hui.

Le nom de „Roumains" *(Rumâni;* en Moldavie on dit *a vorbi românește* pour parler le „roumain") n'a pas, et ne peut pas avoir, pour un homme du moyen-âge, vivant chez les Hongrois ou ailleurs, qu'un seul sens, et ce n'est pas le sens ethnique. „Romain", c'est l'ancien citoyen de l'Empire ou bien, et surtout, car on ne s'occupe pas d'histoire lointaine, de souvenirs cueillis dans les livres, le „Romain" politique de l'époque: c'est-à-dire, pour les Orientaux, cette Byzance que les Turcs appellent, dans leur „Roumili" (la „Romanie" occidentale): Roum, et pour les Occidentaux: le Saint Empire romain.

Or, en Pannonie, par la domination carolingienne, ce Saint Empire de Rome avait laissé des souvenirs très durables. On savait qu'avant la descente des tribus de l'invasion, il y avait eu la marche, le duché de ceux qui, malgré leur origine germanique, se présentaient avec le double drapeau „romain": de la Papauté, qui leur avait donné la couronne impériale, et de cette Rome politique, qu'ils avaient le devoir de faire revivre et de compléter. Quant aux „pâtres" et leurs „pâturages", c'est la façon de vivre touranienne, héritée des Huns, des Avars, mais l'appartenance politique est „romaine", et les Hongrois, devenus maîtres du territoire, ont pu l'oublier tout aussi peu que les Turcs la domination byzantine à laquelle ils se sont substitués dans la „Roumélie" d'Asie Mineure, de même que dans celle de Thrace.

La légende romaine ne manque pas non plus dans ce chroniqueur riche de détails, friand d'aventures à l'élan épique, qui est le „Notaire anonyme du roi Béla", connu seulement par l'initiale de son nom, auquel naturellement on a fait faire le tour de trois règnes, de Béla II à Béla IV, et, pour quelques-unes des interprétations, avec une préférence marquée pour le plus ancien.

www.dacoromanica.ro

La vraie époque peut être cependant découverte sans trop de difficulté en employant une méthode qui a donné d'excellents résultats pour la „Chanson de Roland“. M. Boissonade a eu en effet l'idée de vérifier la chronologie de tous les éléments de géographie et d'histoire faisant partie du célèbre poème qu'on était habitué à placer avant les croisades, alors que, de fait, il représente l'état d'esprit qui en est résulté. Essayons le même procédé sur l'étrange récit de ce „notaire“, formé, évidemment, dans le milieu universitaire de l'Occident, sous des influences françaises, et préoccupé de mettre d'accord dans sa compilation ambitieuse, d'un style en quelque sorte recherché, les données fabuleuses de chansons populaires sur des combats livrés là où il les place, ou peut-être même ailleurs, avec l'explication plus ou moins intelligente des noms de localités, avec ses connaissances acquises et avec le milieu de son époque.

Il parle d'Attila, et sa mention de l'„Ecilburg“ renvoie à la chanson des Nibelunges, qu'on a placée avec raison après 1200[1]. Parmi les nations voisines qui ont pénétré sur le territoire qu'atteindra la conquête magyare il s'arrête surtout sur les Bulgares et sur les Roumains, qui ne sont pas nommés, comme dans d'autres sources magyares; *Olaci*, d'*Oláh* (pour les Hongrois l'Italien est *Olasz)*, mais bien *Blacci*, le nom employé par les gens du XIII-e siècle lorsqu'il s'agit de nommer ces associés desdits Bulgares à la fondation d'un État, très lié à celui des descendants de St. Étienne, dont nous nous occuperons dans le chapitre suivant, nom conservé jusqu'au XIV-e par une tradition dont Philippe de Mézières, le chancelier de Chypre, est l'écho lorsqu'il parle après 1396 de la „double Abblaquie“ (Moldavie et Valachie)[2].

Parmi les chefs slaves trouvés par l'établissement hongrois surtout du côté de l'Est il y a des „ducs“, donc des Voé-

[1] Cf. Karl Bartsch, *Untersuchungen über das Nibelungenlied*, Leipzig 1865; Theodor Abeling, *Das Nibelungenlied und seine Literatur*, Leipzig 1907.

[2] Le *Songe du vieil pèlerin*, dans nos *Actes et fragments*, I, no. 1.

www.dacoromanica.ro

vodes, comme Salan le „tytulensis" (de Titel), qui paraît être Sviatoplouk lui-même, bien que son nom renvoie au bourg de „Salankemen", avec „la pierre", „la roche" de Salan. Un „grand duc bulgare" *(magnus dux Bulgarie)*, dont le nom de Kean n'est autre que celui du khagan lui-même, règne, entre „Slaves et Bulgares", sur le pays entre la Tisa et le Danube, jusqu'aux frontières des Ruthènes et des Polonais". Or, la connaissance même de ces Ruthènes et de ces Polonais renvoie au XIII-e siècle, quand les rapports avec la Galicie étaient devenus fréquents, après la tentative des rois arpadiens de Hongrie de mettre la main sur le territoire, disputé, de la Galicie: Béla III, roi de cette Galicie, et son fils, André, le croisé d'Égypte; conflit avec le roi local, Roman; rivalité avec la Pologne; intervention du prince de Novgorod, car les „Ruthènes" cités dans la chronique pourraient être aussi ces Kiévites. Un troisième chef, Ménoumorout, placé dans le Bihor, à l'Ouest de la Transylvanie *(byhorensis)*, lui aussi un Voévode au „coeur bulgare" — c'est-à-dire perfide, et ces sentiments entre les Hongrois et leurs voisins du Sud ne sont de mise que seulement pour l'époque de rivalité perpétuelle qui est le XIII-e siècle—, n'est sans doute, malgré cette ubiquation, avec la mention de la Tisa, de la forêt transylvaine, des rivières du Mureş, du Someş, du Criş, du château de Sătmar, que „le Morave" *(Maróth)*. Un Ohtoum, dont le nom ne peut être ramené à aucune nation contemporaine, est lui aussi sur le Mureş.

Il y a, enfin, un conflit entre les Hongrois et un autre chef qui s'appelle Glad, gouvernant dans les mêmes régions, jusqu'au château de Charam (cf. le Căvăran, le Căvăran-Sebeş de nos jours dans le Banat), si souvent mentionné par les Byzantins à l'époque des Comnène, et à Orsova *(Urscia, Urşova* [1]), à Keve. Puis un second entre Tuhutum, fils de Horca, figure légendaire, et celui qui à qui „tient" la terre au-delà des forêts" *(terra ultrasilvana)*, Gélou, qui ne peut que rappeler

[1] La *sc* représente une graphie italienne, et par la confusion géographique qui règne dans ses récits l'„Anonyme" montre bien avoir été un étranger.

www.dacoromanica.ro

le vieux Gylas, qui avait demandé un évêque à Byzance, ce Gylas dont le nom survit aussi dans le nom hongrois de l'ancienne Belgrade sur la rivière du Mureş, le *Bălgrad* des Roumains jusqu'à nos jours, qui est pour les Magyars, traduisant ce terme, la „Cité Blanche" (Fehérvár; aussi mention d'une „Bellerad") de Gyula. Ce „Gelou [1]" est un „Blac" *(Gelou quidam Blacus)*, ses sujets et camarades de guerre des „Blasii" [2]; il y a aussi des Petchénègues sous ses ordres, dont le nom est, ici, français, comme celui des Roumains: *Pincenates* [3]. Un combat est livré „aux portes mézésiennes" — *mezes* c'est la pleine—, près de la rivière de l'Almaş; Gélou s'enfuit dans un bourg sur le Someş, mais il est pris près de la rivière du „Capus" (en roumain: Căpuş) et tué. Suit la soumission des siens par le pacte conclu à „Esculeum". La généalogie du vainqueur, avec le „second Gyla" et ses fils, est poursuivie ensuite jusqu'à l'époque où, après le baptême d'Étienne, éclate la longue et difficile lutte entre chrétiens et païens [4].

C'est de l'histoire décalquée sur la légende, qui a dû conserver naturellement un grain de vérité pour ces rencontres entre des bandes qui pénètrent en Transylvanie, au moment où il n'y avait aucune autre possibilité d'expansion, entre l'Allemagne de Barberousse et de Frédéric II et la Byzance de Phokas et de Tzimiskès et où les Arpadiens cherchent à s'étendre du côté des „Ruthènes et des Polonais".

Partout, dans le pays lui-même et les environs, il y a la géographie d'après le roi André et sa croisade. L'Empire byzantin est la „Grèce" des „Grecs", avec un „empereur des Grecs", ce qui est bien naturel à l'époque où la vieille cité impériale succombait devant les chevaliers et les Vénitiens de la quatrième croisade. A côté de localités et autres éléments géographiques qui appartiennent à la Pannonie, comme la rivière de la Topolcsa, le „lac de Botna" (peut-être le Bala-

[1] Le nom est écrit à la française.
[2] Encore une indication dans le même sens.
[3] Mais il y a, plus loin, aussi les „Bisseni".
[4] Ch. 6, 20, 24.

www.dacoromanica.ro

ton lui-même, qui signifie, du reste, étang : voy. le roumain *baltă*) et de la „cité noire" de Surul[1], il y a l'„Albe de Bulgarie", Belgrade, qu'on n'aurait pas pu nommer ainsi avant la conquête bulgare de ce XIII-e siècle, Branitchévo, qui se réunit à Belgrade pour le duché byzantin opposé aux Hongrois, „les ports des Grecs" sur le Danube, la Rascie *(terra Racy)*, dont on ne pouvait guère parler avant le développement de l'État, au commencement si faible, de la dynastie des Némanides, la „porte de Basile" *(porta Wasil)*, rappelant, paraît-il, le Bulgaroctone, Vidin, le territoire des trois „knèzes" *(Kenezi)* bulgares[2] et la masse des Coumans qui ont remplacé les Petchénègues sur la rive gauche du Danube, la *terra Comanorum.*

C'est aussi l'atmosphère qu'on peut constater dans la Vie de St. Gérard, avec la mention de Vidin, du nouveau bourg danubien de Severin („Zeren"), où les rois établirent un évêque latin au XII-e siècle seulement, de la cité du Murăş, la Morisena (Csanád), d'après le nom du héros-martyr Chanadinus, où s'établit le missionnaire vénitien dont le hagiographe présente la vie, de même que des „Grecs" et de leur pays, de leur influence religieuse au Nord du Danube, et encore une fois il est question des „pasteurs" auxquels nous venons de donner une autre explication.

Un autre écrivain de la fin de ce même siècle[3], un étranger d'origine peut-être, en tout cas influencé par l'Occident roman, dont il connaît parfaitement la partie italienne et les croisades d'Espagne, influence que montre aussi son style, Simon de Kéza, dont l'information vivante et parfois étonnamment précise embrasse aussi bien l'Europe, occidentale et orientale, que l'Asie et l'Égypte, ce qui n'est que très naturel après le voyage à Constantinople et à Damiette du roi André II, ce lecteur des chroniques les plus variées, allemandes et italiennes, un ennemi des Romains, qui s'enfuient „romano

[1] Ch. 36.

[2] Aussi une place nommée „Kenesna".

[3] Après la lutte entre Rodolphe de Habsbourg et Ottokar de Bohème, qu'il rappelle.

www.dacoromanica.ro

more"[1] — voici encore le sens du mot pour les gens d'alors —, un prôneur des vertus militaires dont font preuve les Hongrois, connaît aussi les „Blacs" *(Blacki)*, auxquels il donne aussi un autre nom, emprunté aux Slaves, *Vlahi*. Les Szekler hongrois, gardiens de la Transylvanie orientale, dont nous parlerons plus loin, viennent, en vrais „Huns", aider les Hongrois à se fonder une patrie: ils vont chercher dans leurs montagnes les „Blacs" et leur empruntent un alphabet[2]. Celui qui répète la légende des „pasteurs des Romains" et l'histoire de Kéan, „duc des Bulgares et des Slaves", présente comme conclusion du récit de l'Anonyme la prétendue réunion, par St. Étienne contre „Iula" lui-même, des „Sept Châteaux" — la Transylvanie, explication verbale du Siebenbürgen allemand, qui de fait vient du „bourg" de Sibiiu, Cibin en saxon, la Hermannstadt ultérieure — avec la Pannonie[3].

De toutes ces sources, l'existence d'une terre (roum. *țară)*, d'un *dominium* (roum. *Domnie)* des Roumains ressort de la façon la plus claire. Aussi celle des bourgs qui la dominent. Même des luttes pour sa défense. Et ceci sans la moindre mention que cette population aurait été adventice, à peine descendue sur ce territoire.

Ces informations peuvent être complétées en pensant aux habitudes de groupement politique des Roumains. Il y avait des knèzes, dont le nom, du reste, a passé en hongrois, sous la forme de *kenez*, que les Roumains connaissent aussi l'employant pour nommer *chenezi* plus tard des chefs de village. Il a dû y avoir des commandants pour leurs bourgs, comme à Belgrade, une *cetate* des indigènes, à l'entrée même de cette forêt de Transylvanie que, comme les conquérants normands en Angleterre, le roi se réserva pour

[1] Aussi le concours demandé par tel „Lombard" fabuleux, contre Attila, aux „Romains".

[2] Non tamen in plano Pannonie, sed cum Blachis in montibus ad confinium sortem habuerunt et, Blackis commixti, literis ipsorum uti pertinentur (1).

[3] II, 1.

www.dacoromanica.ro

son propre usage, la *silva regis,* le reste étant, jusqu'aux Carpathes ou les „montagnes de neige", *montes nivium,* la terre au-delà de la forêt", *ultrasilvana,* plus tard *transilvana,* l'„Erdevele", de Simon de Kéza, l'*Erdély* ultérieur, dont les Roumains ont fait *Ardeal;* de même le pays roumain libre était pour les mêmes Hongrois une *Transalpina,* un *Havasalföld.* Sur toute la terre roumaine, *Țara Românească,* et la „forêt roumaine", *Sylva Blaccorum,* il a dû y avoir un Voévode, selon la coutume roumano-slave, car dans cette province seule le roi, renonçant à gouverner directement, laissa tous les pouvoirs à son Voévode à lui, un *Vajda,* ayant le droit de „descendre" pour juger les procès et recueillir les taxes et commandant une armée qui lui appartenait en propre, situation qui devait durer jusqu'à la disparition de l'ancien royaume de Hongrie, en 1526. En dehors de cette nomination, qui n'était au fond que la reconnaissance des institutions du passé, le roi ne crée rien dans son nouveau domaine transylvain, qui continue à se régir d'après sa propre tradition, les colons, peu nombreux, infiltrés, plutôt qu'introduits, par le conquérant, acceptant en grande partie les anciens noms topographiques, pour la montagne, les rivières, pour certaines localités aussi, des vieilles fondations daces d'Abrud et de Harina jusqu'aux formations antérieures de Cluj et Dej, probablement slaves, et de Brașov, dont le slavisme s'impose au premier regard. L'idée absurde d'une population turque antérieure ne repose sur aucune preuve documentaire et elle est étrangère à toute logique.

Mais le caractère de l'établissement des colonies étrangères en Transylvanie est trop compliqué et présente trop de problèmes pour que nous puissions nous arrêter dès ce moment et traiter de ces changements au Sud du Danube qui expliquent l'atmophère „bulgarisante" des chroniqueurs du XIII-e siècle.

www.dacoromanica.ro

XVII.

LA TRANSYLVANIE DU ROI DES HONGROIS ET SES COLONS

Au commencement, les Hongrois n'ont qu'un seul but: celui qui a été poursuivi tour à tour par toutes les peuplades de la race à laquelle, par l'élément dominant, celui qui a déterminé leur poussée vers l'Occident, ils appartiennent. Ce qu'ils font ce sont uniquement des raids de pillage, destinés à nourrir une bande de guerriers d'un caractère parasitaire. Toute idée de conquête leur est étrangère; ils n'ont pas de sens pour la conception territoriale. Ils répètent l'histoire de leurs prédécesseurs et congénères, les Huns et les Avars.

L'Europe centrale les a attirés par la séduction de ce qui s'était développé comme richesse sous l'égide de la royauté germanique chargée par le Saint Siège d'une mission de propagande armée pour le Christ et pour la civilisation chrétienne. Mais bientôt une digue leur est opposée, qu'ils ne pourront plus penser à franchir: la nouvelle forme de cet Empire, représentée par l'énergique dynastie des souverains saxons. Là il n'y a plus de butin à recueillir, mais bien l'avance d'une vie civilisée, aux exigences de laquelle il faudra se ployer. Alors intervient le geste du Pape et la création de cette royauté d'Étienne, de St. Étienne, dont nous venous le préciser le sens.

Il faudra donc se consacrer pendant un laps de temps assez important à une double mission. La première est celle de faire accepter le christianisme par la nation entière, et ce ne sera pas chez les Hongrois une oeuvre aussi facile

www.dacoromanica.ro

à réaliser que chez leurs prédécesseurs dans le passge au christianisme, les Bulgares: il y aura un parti païen, fortement organisé, et il saura résister jusqu'au commencement du XII-e siècle. Jusque là il ne faut pas penser à une expansion du côté de l'Est, où est maintenant ouverte le seule voie de pénétration et où la qualité de roi „apostolique" — qui n'est pas du tout un vain mot — attribuée au roi des Hongrois implique et impose une mission.

De l'Occident, défendu par la consolidation germanique, mais aussi par la fraternité entre chrétiens, par des liens de famille, anciens et nouveaux, plus tard aussi par les appétits ambitieux d'un roi envahissant comme Henri III, victorieux dans sa guerre contre le voisin arpadien, sans compter l'existence d'une Bohême, d'une Pologne, qui deviendront elles aussi royales, il faut se tourner vers cet Orient de forêts, de défilés, de „déserts", où il y a le devoir de convertir à l'Église catholique aussi bien les païens de toute espèce que les anciens habitants qui sont restés fidèles à leur dévotion envers l'Église grecque.

Or, dans ces territoires, qui ne pourront être entamés par des campagnes courtes et sans éclat, ne laissant d'autres traces que la seule soumission des allogènes, que vers le commencement du XII-e siècle, le roi chrétien, apostolique, des Hongrois ne peut pas inaugurer, comme on le pense encore, en introduisant dans un si lointain passé des idées tout à fait modernes, une politique „nationale" qui lui appartienne en propre. Devenu, par la nécessité des choses, un Souverain sous-germanique, il fait ce que plus tard fera, en Russie, un Pierre-le-Grand, une Catherine II, préoccupés de „civiliser", d'„européaniser" leurs États: il imite, et à savoir ces Allemands auxquels déjà la nouvelle Hongrie doit tant.

En première ligne, il prolonge la croisade inaugurée par Charlemagne et, pénétrant chez les païens et les schismatiques, il cherche à consolider le territoire déjà acquis, en y élevant des bourgs, dont le nom germanique est transformé en celui du *vár* ouralo-altaïque. Il y aura donc tour à tour, conservant ou traduisant les noms plus anciens,

www.dacoromanica.ro

trouvés par les Francs eux-mêmes dans les *grads* slaves (les Roumains n'ont conservé que le terme de *grădişte,* pour l'emplacement où il y a eu le *grad),* l'érection de ces enceintes fortifiées contenant, comme dans ce monde franc, le siège de l'évêque convertisseur, le commandant militaire, dont le nom même est d'origine germanique, *porkoláb* (de *burgraf;* les Roumains en feront leur *pîrcălab)* et une garnison composée de guerriers introduits dans la région, mais aussi de paysans recueillis dans les environs et dotés d'une situation privilégiée par égard à leurs congénères asservis par l'envahisseur: les *jobbagyones castrorum.* La ligne de ces places fortifiées avance peu à peu, à travers la „terre", la „domination" des indigènes, dont le souvenir survit dans le récit de l'Anonyme: d'abord à Morisena-Csanád, cité du Mureş, dont la fondation est réclamée pour l'église par le biographe de St. Gérard, à Varád (plus tard Nagy-Varád), le bourg des trois cours du Criş, puis à la Cité Blanche, la Belgrade slave, la Bălgrad roumaine, qui domine la ligne du Mureş et ouvre la Transylvanie, ensuite, pour la rivière du Someş, le Dej des Roumains, devenu pour les Hongrois un Dées, sur le même affluent de la Tisa d'autres points étant assurés plus bas, à l'orée des forêts impénétrables, plus impénétrables que la montagne elle-même, à Turda (en hongrois Torda) et à Cluj, le *vár* du Kolosz (Kolozsvár), si l'établissement hongrois a précédé la cité des Saxons, qui en ont fait une Klausenburg.

Partout, il faut supposer, comme pour la pénétration des Carolingiens en Europe Centrale, l'existence d'une population de base, fournissant le travail, les provisions, même ces „défenseurs des châteaux" qui ne sont pas les soldats d'un roi lequel n'a plus à sa disposition la bande, maintenant établie, territorialisée, et ne peut pas trouver assez d'argent pour payer des mercenaires. Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire où la conquête d'un vrai désert offre les lignes de cette avance royale hongroise dans ce qui sera la *sylva* — et la „Transylvanie" qui est au delà des territoires boisés.

www.dacoromanica.ro

Cette Transylvanie offre des mines qui ont dû intéresser tous les barbares, et surtout des mines de sel: il y a de vraies salines que les Hongrois ont nommées *ákna* (en roumain: *ocnă)* et des terrains salés qui conservent le vieux noms slave de *slatina.* L'exploitation de ces mines devint une source importante pour le trésor royal. Mais avant l'apparition des officiers du roi ces salines n'avaient jamais été abandonnées, car la reprise du travail aurait rencontré les plus grandes difficultés. Donc il a dû y avoir une population qui conservât le souvenir des endroits où se trouve le sel et qui, dans les conditions même les plus pauvres, eût à en tirer profit.

La forêt elle-même doit être gardée. Il y a pour cela un système byzantin, du côté de la grande forêt serbe, et il correspond à celui de la garde des montagnes par les établissements de villages privilégiés que les Turcs ottomans ont conservés, sur la place des „klissoures" venant des vielles *clausurae* romaines. Les Hongrois l'ont trouvé, l'ayant imité d'ailleurs ou trouvé sur place. Ainsi, devant Cluj, le passage de la forêt avait pour gardien les Roumains de Feleac, assez riches pour se bâtir avant le XV-e siècle une belle église gothique qui s'est conservée jusqu'aujourd'hui. La „villa Olachorum" entre donc dans le système militaire de la royauté apostolique, et on la trouve mentionnée dans les documents. Elle était en état d'empêcher ou au moins de signaler l'apparition de ces „latrunculi" des Petchénègues dont parle la Vie de St. Étienne.

En échange on ne trouve dans les documents aucun appui pour cette bizarre théorie des *gyepü,* des *indagines,* inventée assez récemment pour expliquer la présence d'un nombreux élément roumain par la création de zones laissées en friche, couvertes de forêts, où on laissait pénétrer par petits paquets des intrus barbares, qui auraient été ensuite capables de se développer en nation, par centaines de mille et plus tard, par millions. Aucun pays au moyen-âge n'a employé ce système: ni la forêt serbe, ni la Hercynie germanique, ni les Ardennes n'ont jamais été employés comme un moyen de

www.dacoromanica.ro

défense. Les vraies *indagines* on les rencontre vers la moitié du XIV-e siècle en Valachie, lors de l'invasion du roi Charles Robert; ce ne sont que des endroits d'une pénétration difficile où entre tout aussi bien le rocher que le massif d'arbres.

Pour avoir une population capable de rapporter au Trésor on ne peut pas s'appuyer sur des indigènes qu'il s'agit, fussent-ils des Petchénègues ou des Valaques, de mener par force au baptême catholique. Ils sont, du reste, très pauvres ceux contre les groupements desquels la mission du roi apostolique impose de maintenir sans cesse la guerre ouverte, quelle que soit la valeur d'un misérable territoire qui ne pouvait pas représenter une séduction. Il faut donc pour avoir du travail ordonné et ce que peut en tirer un Souverain autre chose que ceux qui devaient être considérés comme un simple ramassis de barbares.

La colonisation s'impose, mais elle ne signifie pas l'absence d'une couche indigène, mais la réclame plutôt, sans quoi les nouveau-venus risquent de devenir la proie des bêtes ou la victime des intempéries.

Byzance en avait donné l'exemple par les extraordinaires transmutations de groupes nationaux, qui ont amené des Arméniens en Thrace et des Slaves, plus tard des Valaques même, en Asie Mineure. La royauté germanique avait largement usé de ce système, qui a permis de briser l'unité slave de la Lusace et de la Saxe, d'émietter les Baltes pour que les fragments de ces races soient soumis à une facile dénationalisation. Les rois de Hongrie, qui ne pouvaient pas être satisfaits uniquement par la *quadragesima* ou la *quinquagesima* des pâtres roumains, continuant une transhumance qui n'a jamais été interrompue, *entre autres parce qu'elle n'aurait pas pu être reprise*, dut recourir donc à une colonisation pareille

Leur propre ace n'en offrait pas assez d'éléments nécessaires. La façon dont sont distribués les villages hongrois à l'Est de la forêt transylvaine montre bien la rareté de ces colonisateurs. A peine une coulée dans la partie Sud-Ouest

www.dacoromanica.ro

de la province, vers la région où avait existé la capitale du royaume des Daces, vers Haţeg et les hautes montagnes. Puis la pénétration le long des Târnave et du Mureş d'une avant-garde, qui cependant ne pourra rien donner de consolidé, dans le groupe des Szekler, sur lesquels il nous faudra revenir en rapport avec l'établissement momentané des Chevaliers Teutons dans la Transylvanie méridionale, avant ce moment qui appartient au commencement du XIII-e siècle.

Alors il a fallu recourir à d'autres défricheurs de terres et fournisseurs de Trésor.

Il n'était pas difficile de les trouver. La colonisation carolingienne avait déterminé depuis trois siècles la direction vers l'Est des masses paysannes de la race germanique. Après ceux qui avaient passé l'Elbe, qui s'étaient avancés jusqu'aux rives de la Baltique, qui avaient descendu jusqu'aux montagnes de la Bohême, il y en avait encore, même dans les régions, empreintes de romanisme et avec un fort mélange gaulois, des bords de la Moselle et du Rhin. C'est vers ces ruraux, que les rois de Hongrie avaient pu connaître de vue par les participants à la croisade d'un Gautier sans-avoir et d'un Pierre l'Ermite, que se dirigea l'appel, au XII-e siècle, de plusieurs des rois d'une Hongrie en train de changer son ancien caractère pour prendre le type des États européens du moyen-âge.

Ces „hôtes du roi" viennent par petits groupes, sous la conduite de leurs comtes, des *gerebs*, c'est-à-dire des *Grafen*. On les appelait d'abord des gens de Flandre, des Flamands, *Flandrenses*, nom qui est resté chez les Roumains sous la forme d'un nom de famille: Flondor. C'étaient des „hôtes du roi", catégorie constitutionnelle d'un caractère nouveau qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Le nom de „Saxons" leur fut attribué plus tard par confusion avec les vrais originaires de la Saxe, qui pendant toute l'époque médiévale travaillèrent aux mines d'argent de la péninsule des Balcans, du côté de la Bosnie, et qu'on y appelait des *Sasi*. Tout récemment on a essayé de lancer la théorie, appuyée sur le résultat d'études linguistiques, que les Mosellois avai-

www.dacoromanica.ro

ent cueilli sur leur route des représentants de toutes les lignées germaniques, jusqu'en Saxe même.

Toute une ancienne école saxonne de Transylvanie prétend qu'à leur arrivée, qui aurait été déterminée par des idées préconçues, tendant dès le début à une organisation unitaire, il n'y eut sur la place où s'arrêtèrent ces étrangers que le vide le plus absolu. Aucune région de l'Europe n'a offert à cette époque une pareille situation. Une seule fois il y a dans la documentation royale hongroise la mention du *desertum*, et ceci à l'époque où il est le moins possible de l'admettre: au XIII-e siècle. Les princes de Moldavie, donnant à leurs boïars des terres dans la Bessarabie méridionale, parlent aussi, dans leur langage slavon de chancellerie, de *poustinas*, de „déserts" en plein XVI-e siècle, ce qui est totalement absurde. Il n'y avait le vide que dans le Trésor royal par rapport à l'ancienne population.

Ces paysans ne pouvaient pas jouir de la situation que les Byzantins et ensuite les croisés de Terre Sainte ont accordée à des immigrés qui étaient des bourgeois riches et cultivés. On leur accorda seulement le double privilège: de l'autonomie locale dans des villages de nouvelle fondation, à noms nouveaux, ou dans d'autres, pris aux indigènes, qui restèrent leurs voisins, et aussi d'une autonomie religieuse, car il paraît que dès le début ces étrangers, gouvernés spirituellement par un clergé de leur propre langue, n'avaient rien à faire avec l'évêque de Bălgrad-Fehérvár.

Jusqu'au commencement du XIII-e siècle il n'y a en Transylvanie que trois catégories de colons: ceux que le roi a trouvés dans la race même à laquelle il appartient — et ils sont, comme nous venons de le dire, très peu nombreux—; un groupe allemand attiré par le roi Geysa au XII-e siècle et comprenant seulement les habitants de trois villages aux noms en partie seulement germaniques, — car Karako, devenu Krakkó, renvoie à un original slave (cf. Kraków-Cracovie)— de création récente, établis dans ce que ce roi avait appelé le *desertum;* un mélange confus de nouveau-venus n'ayant pas la charte des premiers et réclamés par l'évêque tran-

www.dacoromanica.ro

Sylvain au *prepositus* que l'Église romaine y avait reconnu comme autonome dans un autre village appelé d'après la rivière du Cibin, dont le nom est donné jusqu'aujourd'hui par les Roumains à l'établissement saxon lui-même (Sibiiu; pour les Saxons le village devint une „ville de Hermann", Hermanstadt, à une date assez tardive), et à ce mélange s'ajoutaient aussi des étrangers, comme ce *Latinus*, qui ne peut pas être un Italien, mais plutôt un Ragusain, auquel, à côté de ces Allemands, était donné une terre par le roi André II en 1206 [1].

Il n'y avait, sauf cette „prépositure", aucun élément commun entre les Allemands privilégiés par le roi Geysa et entre les autres, qui paraissent avoir suivi leur propre impulsion. Mais, plus tard, à une date qu'on ne pourra jamais fixer, et sans qu'une charte royale soit intervenue, par la seule influence du milieu, ces Saxons se groupèrent dans une forme nouvelle, tout à fait originale, qu'on ne trouve dans aucune province du royaume de Hongrie, pour aucun établissement d'étrangers: c'est la *sedes*.

Sedes signifie, „siège", tribunal, place où en distribue le justice. Or, chez les Roumains seuls la „terre", le pays, sous l'autorité des voévodes-ducs, est partagée par centres de juridiction qui ont conservé le nom latin: les *scaune (scaun — scamnum)*. Des *scaune* de „jugement", *scaune de județ*, au commencement, dont est résultée la forme courante de *județ*, qui existe dans toutes les régions du

[1] Voy. un acte de 1206, dans Zimmermann-Werner-Müller, *Urkundenbuch der Deutschen in Siebenbürgen*, I, pp. 9-10, no. 17. „Crapundorph", dont le nom fut remplacé ensuite par celui, magyar, de Igen, doit être un Grabendorf, un „village avec fosse", comme ce *fossatum* latin dont vient le roumain *sat*. Le troisième, Rams, devenu Rumes et pour les Hongrois: Romosz, se trouve près d'un ancien bourg abandonné, le Broos des Saxons, qui s'appelle en roumain, sans aucun rapport avec le terme allemand que les Magyars ont défini par l'appellation Szász-város, „ville des Saxons", Orăștie, „pace où il y a eu une ville". *ce qui renvoie à une fondation bien antérieure.*

[2] *Ibid.*, pp. 7-9, nos 15-16. A relever, pour ce cas, le nom de sa *villa*, Rivetel, remplacé par le saxon Heltau, par le hongrois Disznód.

www.dacoromanica.ro

territoire roumain libre, étant remplacé en Moldavie seule, à partir du XIV-e siècle donc, par la formation militaire du pays en appartenances de villes fortifiées, des *tenuta* (en roumain : *ţinut*, pluriel : *ţinuturi)*. Ce sont donc les anciens habitants, — pour lesquels la distribution de la justice est un acte essentiel, car ils ont conservé tout le vocabulaire la concernant, comme nous l'avons déjà montré —, qui ont donné une forme à ces établissements fortuits, accidentels, en dehors de l'action réfléchie du pouvoir royal.

Il suffirait de ce fait pour infirmer la vieille théorie du „desertum". Mais il y a beaucoup plus que cela : toute une nomenclature géographique que les Saxons ont acceptée, l'imitant ou la traduisant, comme dans le cas de Sibiiu-Cibin, plus tard de Braşov, la Brassó des Magyars, qui ne deviendra qu'assez tard une „ville de la Couronne", pour la défendre, comme on le verra, de l'autorité de Chevaliers Teutons établis dans cette région *(Corona, Kronstadt)*. Le costume populaire des régions du Rhin fut abandonné pour les hommes, qui acceptèrent celui, d'une tradition millénaire, des Roumains, relié au vêtement des Daces. Des éléments de littérature populaire s'ajoutèrent, car le conte saxon est de tout point pareil à celui des Roumains. Je crois que beaucoup de superstitions doivent être communes aux nouveaux et aux anciens habitants du même territoire. La musique du peuple pourrait montrer aussi des rapports entre les deux nations. Des mots roumains ont été introduits dans le saxon, qui, représentant une civilisation complète, n'avait pas besoin d'emprunts essentiels comme le magyar de l'invasion, enrichi par le slavon de telle façon qu'il ne lui fallut plus recourir au roumain. Des recherches d'un caractère purement objectif devraient être dirigées aussi du côté de la phonétique.

www.dacoromanica.ro

XVIII.

LA NOUVELLE CROISADE ET LES ROUMAINS

Pendant assez longtemps, malgré la mission de croisade qu'on lui avait confiée et imposée, la royauté hongroise n'avait pas suivi d'un oeil attentif les choses du Sud-Est européen, où dès le début elle avait manqué une autre mission, correspondant au caractère même de la race.

Ceci malgré l'influence que la Hongrie exerça dès cette époque sur ses voisins d'au-delà du Danube, de la Save et de la Drave. Surtout sur cette seconde Serbie de Rascie, d'origine byzantine, orthodoxe, formation militaire libre, qui, sous les grands-joupans de la dynastie énergique et entreprenante des Némanides donna un nouvel Etat, durable à la péninsule des Balcans, on ne trouve aucun essai de conquête de ce côté, aucun lien de vassalité imposé à ces durs guerriers, capables, du reste, de se défendre contre n'importe qui, aucune tentative de les arracher à la „foi grecque" pour les faire entrer dans le giron de l'Église catholique. Mais, malgré ce désintéressement ou cette incapacité d'agir, on découvre l'influence hongroise dans la préférence qu'on a chez les Serbes pour le nom d'Étienne dans le titre royal et même par l'acceptation comme nom populaire, à côté de celui par le baptême, de l'*úr* magyar (seigneur) dans le surnom d'Ouroch.

Si la Hongrie des Arpadiens ne cherche pas les Balcans byzantins ou sous-byzantins, ce fut Byzance qui vint chercher ces voisins, qu'elle a cru vraiement pouvoir soumettre à son Empire.

www.dacoromanica.ro

Ce fut, pendant ce XII-e siècle, de frontières attaquées, perdues, récupérées, là où il y eut le duché byzantin de Belgrade et de Branitchévo, avec une population slave, l'oeuvre des Comnène.

Le premier de cette dynastie de restauration impériale, de magnifique et glorieuse résurrection, Alexis, eut trop à faire d'abord avec les Turcs d'Asie Mineure, puis avec les Normands des Deux Siciles, désireux d'avoir un établissement balcanique, enfin avec toutes les difficultés créées par les fondations des croisés en Terre Sainte et avec les perspectives ouvertes par leur victoire sur les Musulmans dans ces territoires jadis byzantins, pour pouvoir trop penser à ce qu'il y avait au-dessus de ce Danube que nous avons abandonné au moment où les Bulgares y formaient un État qui devait être durable.

Les guerriers d'Ispérich étaient devenus des chrétiens : la Rome de Nicolas I-er, les ayant disputés à la Byzance de l'empereur Michel, qui pouvait offrir des compensations en territoires et en droits pour l'abandon de l'ancienne foi, avait fini par vaincre au moment même où les Hongrois, encore bien fermes dans leur ancienne religion, prenaient possession de cette Bessarabie méridionale où ils devaient rester si peu.

Maître d'une population devenue homogène, anciens Thraces romanisés, Slaves de la vieille invasion, Bulgares de la classe militaire s'étant fondus dans une seule nation chrétienne de type politique désormais byzantin, Siméon, second successeur de ce Boris, qui, pour flatter l'empereur, avait pris le nom de celui-ci, Michel, voulut, suivant les souvenirs d'une éducation constantinopolitaine, comme celle de Théodoric le Goth, être empereur à Byzance. Il y avait là, au moment où il disposait d'une armée imposante, un empereur enfant et un César d'usurpation, Romain Lécapène, dont l'origine était sans doute moins glorieuse que celle de l'ambitieux chef des Bulgares.

Siméon ne réussit pas à prendre l'héritage des basileis ; il fallut que les siens se bornent à le proclamer Tzar sous

www.dacoromanica.ro

les murs de la capitale impériale où il n'entrera jamais. Mêlé à des querelles avec les Serbes et les Hongrois que l'habileté byzantine savait lui ménager, il finit dans cette patrie de ses ancêtres qu'il aurait ardemment désiré abandonner pour jouer sur le Bosphore le rôle de vrai empereur.

Le mariage de son successeur avec une princesse impériale ouvrit à sa dynastie, maintenant de sang mi-grec, l'accès de la Cour byzantine, où les Bulgares étaient devenus des „amis" officiels. Mais l'élan militaire était brisé. Ces princes sans talent étaient considérés presque comme les représentants de l'Empire dans leur résidence, sur leur territoire, ancienne terre impériale. Comme la civilisation byzantine avait créé un nouvel idéal de récupération oecuménique, les grands empereurs militaires de la fin du XIII-e siècle décidèrent d'en finir avec le „vicariat" bulgare, de la même façon que Justinien l'avait fait au VII-e siècle avec le „vicariat" ostrogoth en Italie.

Les Russes de Kiev, des Scandinaves dominant les Slaves du Dniéper, furent appelés, acquis et payés pour cette oeuvre de nettoyage civilisateur. Il leur fut facile de vaincre. Mais, une fois sur cette terre de Byzance, sur les rives riches en vendanges du doux Danube moesien, ils crurent pouvoir se substituer à ceux dont ils avaient détruit l'État. Il fallut que Jean Tzimiskès, l'empereur croisé, continuateur de la guerre sainte inaugurée par Nicéphore Phokas, vienne en personne pour chasser de Silistrie, le Durostorum romain, la Drstr bulgare, Sviatoslav, le chef de la *droujina* russe, qui périt au retour.

S'il avait réussi à rester sur ce point où la Scythie Mineure se rattache à la Moesie Inférieure, toute l'histoire de la Péninsule en aurait été changée. Les gens du Moelar seraient devenus les maîtres de ce Bas-Danube, et leurs ambitions se seraient dirigés vers cette Constantinople dont, par l'intermédiaire des Bulgares, totalement transformés, les anciens pirates qui terrorisaient les rives du Bosphore avaient déjà pris les éléments d'une civilisation supérieure, avec une Cour de boïars, avec un premier enseignement de foi

www.dacoromanica.ro

chrétienne, avec la connaissance de cet art auquel sera consacrée, quelques dizaines d'années plus tard, sous un prince, un knèze, époux de la Byzantine Anne, une seconde Sainte Sophie.

Mais l'Empire regagna sur les Russes ces droits qu'il avait fait valoir par leurs armes contre la Bulgarie déchue. L'ordre byzantin fut réintroduit dans l'administration et dans l'Église. Le grec chercha à remplacer le slavon favorisé par les descendants des anciens chefs touraniens. Pendant longtemps dans ces régions saccagées par le passage successif des armées il n'y eut aucune résistance à une restauration impitoyable.

Cependant peu d'années se passèrent avant qu'une nouvelle Bulgarie paraisse dans la région opposée, du Pinde. Il y eut de nouveau un Tzar, avec son Patriarche à côté, des boïars, des commandants de forteresse, des chefs d'invasion sur le territoire impérial. Les chefs du mouvement, fils d'un boïar de ces régions occidentales, étaient sans doute des Bulgares du sang le plus pur. Mais croire qu'une petite nation vaincue, qu'une classe militaire décimée soit capable de refaire d'un jour à l'autre un Empire, et ceci devant tout ce que des victoires répétées avaient donné comme force morale aux Byzantins, c'est se faire une étrange illusion.

De fait, ces chefs ambitieux qui furent David, Aaron et le frère qui leur survécut, Samuel, et ces prélats bulgares, conservant leur slavon et leurs traditions du passé, jetèrent contre les Impériaux les populations vivant das ces régions, aussi bien des Slaves plus ou moins Bulgares d'appartenance, qu'Albanais et Valaques.

La montagne du Pinde avait été toujours habitée et traversée par ces pâtres transhumants, qui descendaient en Thessalie, où les Byzantins respectaient leur très ancienne autonomie. Ils représentaient un élément extrêmement précieux, asinon pour la guerre telle que la pratiquaient les légions byzantines, au moins pour des raids correspondant à leur façon de vivre. C'étaient des guides, des chefs de caravane comme ceux qui pour quelque vengeance privée

www.dacoromanica.ro

tuèrent l'un des chefs de la revanche bulgare[1]. Bientôt toute la Péninsule, jusqu'à la Thrace lointaine, fut à la merci de leurs entreprises hardies.

La féroce énergie de l'empereur Basile, „tueur des Bulgares", finit par empêcher dans le massacre général ces guérillas toujours renouvelées. Samuel laissa un fils avec une Thessalienne, qui succomba dans la lutte. Mais des prétendants se dressèrent après la disparition de ce second Tzar : un Délianos, un Alousianos, d'origine vague, mais représentant la même tradition. Lorsqu'on n'eut plus de Bulgares sous la main, on soutint des antartes, des rebelles byzantins de race grecque, comme le fameux général Georges Maniakès.

Puis il n'y eut que la résignation devant l'empereur, même s'il était représenté par des époux de princesses héritières ou par des lettrés de Byzance, à l'époque de Psellos.

Aussi, lorsqu'il y avait un chef militaire à Constantinople, pouvait-il essayer ce qui fut le but d'Isaac Comnène, oncle et prédécesseur d'Alexis I-er, ce projet danubien à la façon de Constantin, de Justinien et de Maurice, que coupa court la maladie, la grande fatigue de l'empereur guerrier.

Devant Isaac se trouvaient deux organisations dont, comme à cette même époque de Maurice, on pouvait employer l'une pour arriver à dominer l'autre.

La guerre russe-bulgare, avec sa continuation russo-byzantine, avait mis en mouvement le monde mêlé qui habitait la rive droite du Danube Inférieur; des Petchénègues avaient passé ensuite par là pour se perdre, comme nous l'avons montré, dans le milieu byzantin. Comme, pendant la longue guerre contre la Bulgarie macédonienne et ses annexes, on n'avait pas eu la possibilité de faire bonne garde sur la frontière du Nord, des petits seigneurs, entre la „Romanie" populaire et l'improvisation touranienne, s'y étaient nichés. Anne Comnène les mentionne pour le commence-

[1] Βλάχοι ὁδῖται ce qui signifie: karavandchis, et pas: bandits,

www.dacoromanica.ro

ment du XII-e siècle: Tatos, à Silistrie même, Sesthlav, Saktzas, Chalis, dans la Scythie Mineure.

Le nom de Sesthlav appartient à la famille slave, celui de Chalis aux appellations petchénègues. Il n'en est pas de même en ce qui concerne Saktzas, dont le nom survit dans celui de cette localité avant les bouches du Danube: Saccea, que les Turcs ont nommée Isaccea (comme Ibraïl pour Brăila). Tatos correspond au roumain Tatul, dont viennent des noms de localité comme Tătulești. L'accentuation sur la dernière syllabe dans le texte d'Anne et d'un autre chroniqueur de la même époque n'a rien de décisif. Si on croit le contraire, on ne pourrait plus en faire ni l'Arménien qu'on a proposé, car l'accent est dans ce cas le même qu'en roumain.

Une formation politique, de caractère roumain — car il ne peut être question ni de Petchénègues, ni de Russes, à cette date, — et de chancellerie slave, est d'autant plus admissible qu'une partie de la plaine valaque s'appelle encore dans la terminologie administrative, en slavon, Vlachka (Vlașca) et que pour le peuple toute la lisière du Danube et le hinterland sont tout de même une „Vlachka"; c'est l'acception que conserve aussi la chanson populaire[1]. La grande forêt du district voisin, Ilfov, l'*Ilivakia*, de très ancienne appellation, datant du VI-e siècle, porte le nom de *Vlăsia*, ayant la même origine. Pour les habitants de la région des collines, pour les *Mocans*, celui qui vient de ces terres arables, regardé avec mépris, est un Cojan, terme dont l'origine n'a pas pu être complètement élucidée. Il y a un antagonisme entre ces deux fragments de race comme celui qui existait jadis entre Gètes de la rive et Daces de la montagne.

Au dessus de cet État „silistrien" et „dobrogien" il y avait dans toute la steppe valaque la domination des nouveaux Turcs, successeurs des Petchénègues: les Coumans ou les Ouzes. Entre les deux groupes turcs il y a des similitudes très importantes, la langue, qu'on connaît par le *Codex Cumanicus*, pour les seconds, étant sans doute com-

[1] Cf. J. M. Petrescu, *Buchetul.*

www.dacoromanica.ro

mune, peut-être avec des différences dialectales. Mais il paraît que les Coumans, dont on ne connaît pas des incursions par bandes et qui n'ont pas cherché à piller les provinces, voisines, de l'Empire byzantin, se sont réellement établis sur la rive gauche du Danube et qu'ils sont arrivés à y fonder un État. Le roi de Hongrie cherchera à s'en saisir, et les débris des Coumans, après leur terrible défaite par les Tatars, chercheront un dernier abri sur le territoire de ce Souverain pour y jouer ensuite le grand rôle qu'on verra. Et cette Hongrie „apostolique", qui n'avait pas cherché à convertir les Petchénègues, réussit rapidement à gagner les Coumans au christianisme.

Isaac Comnène aurait voulu empêcher cette association de forces sur la frontière Nord des provinces byzantines. Ses efforts ne furent pas continués. La guerre contre les Turcs seldjoukides, entrés en Arménie, demandait l'emploi de toutes les forces impériales, qui se firent battre, sous l'empereur Romain Digénis, à Mantzikert. Le Bas-Danube en revint donc à cette autonomie dont les premières origines remontent à l'époque de l'empereur Maurice. Il faudra de longs efforts pour arriver à une province byzantine, bien établie, au Paristrion ou, en slavon, à la Paradounavie, avec un duc dont la présence a été constatée plusieurs fois, la série étant, de fait, non interrompue, au XII-e et XIII-e siècles.

Alexis et Jean Comnène eurent pour successeur un quatrième Comnène, Manuel, qui était le fils d'une princesse hongroise, dont il hérita le tempérament et les goûts. Ce fut donc un chevalier à la façon de l'Occident, et celui qui se présenta en territoire de croisés, projetant, comme l'avait fait son père, Jean, une expédition du côté de la Mésopotamie, contre Alep, pour envoyer ensuite ses galères sur la côte de l'Égypte, eut les yeux tournés surtout vers le Danube hongrois. Parent des Arpadiens, il essaya de donner aux Hongrois des Souverains choisis et même élevés par lui; un des rejetons de St. Étienne devint sous le nom de despote Alexis gendre du basileus, qui aurait voulu l'établir comme son „fils" et vassal sur le trône du

www.dacoromanica.ro

grand pays voisin, qu'il ne se sentait pas en état de conquérir.

Il y eut, naturellement, une réponse à cette pénétration. Le fils du roi Geysa s'immiscera dans les affaires du Sud-Est européen, de l'Empire, de la croisade. Il y était d'autant plus attiré qu'un nouveau mariage venait de réunir les deux dynasties : le roi Geysa donna sa fille en mariage à cet Isaac l'Ange qui, après la mort de Manuel, menacé par le tyran Andronic qui avait écarté la veuve et le fils du Grand Comnène, cherchait un nouveau mariage.

Le roi André II commencera donc une activité de chevalier consacré au service du Christ. La royauté hongroise reprend ainsi la mission apostolique qu'elle paraissait depuis longtemps avoir abandonnée. Il sentira cette immixtion comme un devoir aussi à cause des profonds changements qui, au bout de toutes ces usurpations et de tous ces crimes, venaient de se passer, à la fin du XIII-e siècle, dans la Péninsule Balcanique et dans les régions de croisade de l'Asie.

Les Vlaques, auxiliaires des Bulgares battus, aveuglés et tués par Basile II, en étaient revenus à leur vieille autonomie dans cette Grande Valachie thessalienne où étaient leurs établissements et leurs intérêts. Tel mémorialiste et auteur de préceptes byzantins les y décrit, avec leurs chefs, leurs „juges", les *ekkrites,* avec leurs coutumes, leur devoir fiscal et leurs droits assurés par tant de privilèges.

C'est là, et pas dans les Balcans, où il n'y eut pas de transhumance, donc aussi de pâtres roumains, qu'un mécontentement se produisit contre les demandes de contributions extraordinaires de la part d'un empereur sans argent comme Isaac l'Ange, qui voulait trouver à tout prix les moyens de célébrer d'une façon brillante son mariage hongrois. C'est là que se trouve la première Trnovo („place de buissons"), la Tyrnavon des Grecs : c'est là encore qu'on trouve des relents d'hérésie comme ceux qu'on peut constater pendant la révolte de l'an mille, avec ses chefs portant des

www.dacoromanica.ro

noms tirés de l'Ancien Testament, tels qu'on en trouve rarement ailleurs, mais, par un curieux hasard, aussi dans la montagne commune aux Roumains de Valachie et aux Szekler transylvains; ce que dit le chroniqueur byzantin Nicétas Choniate sur les églises d'un culte mystérieux où on aurait préparé la révolte concorde avec le rôle important qu'eut le manichéisme asiatique transporté dans les Balcans, le bogomilisme, dans les mêmes régions à l'Ouest de la Péninsule. Dans les Balcans, où sera bâtie une nouvelle Trnovo, destinée à devenir une capitale „impériale", toutes ces conditions, nécessaires pour déterminer et soutenir le mouvement, manquent absolument.

Aux prétentions du fisc impérial les chefs de cette population roumaine répondirent par un refus; ils en agissaient de la même façon que le feront leurs congénères de la rive gauche, du côté où surgira la Moldavie et où Manuel avait cherché un nouveau chemin contre les Hongrois et un contact avec les princes russes de Halitch, envers les princes nationaux qui se seraient avisés de toucher à des privilèges semblables. Appelés pour rendre compte de leur conduite, ces primats furent traités très mal, et l'un d'entre eux, Pierre, nom caractéristique pour les anciens rois serbes du littoral de l'Adriatique — le nom de l'autre, Asên, est couman, touranien, et il y avait un troisième, Jean, qu'on a appelé Joannice, à cause de la forme donnée par le Pape à son nom, de désinence slavo-roumaine, Ionitza —, fut souffleté.

Il y eut donc, aussitôt, un de ces „tumultes" coutumiers, que les Byzantins appelaient des „moultoi". Bientôt il y aura d'un bout à l'autre du territoire roumain une révolte qui gagnera facilement toutes les régions dont n'avait pas encore disparu le souvenir des soulèvements bulgares pour l'Empire de langue slave et pour le patriarcat lui correspondant.

Des rencontres avec les troupes impériales furent favorables aux gens de Pierre, qui, aussitôt, fut entouré de flatteurs qui lui suggérèrent l'idée, bien naturelle depuis des siècles chez quiconque levait un drapeau de révolte, de chausser

www.dacoromanica.ro

les brodequins de pourpre, de joindre à son nom l'épithète habituelle à cette époque pour les empereurs, se faisant intituler Kalopétros, de devenir empereur,—c'est-à-dire, étant données les traditions de la contrée dont il venait, un Tzar bulgare pour l'Empire romain d'Orient.

Ce titre il voulut le faire reconnaître par le chef de la puissante armée qui, en ce moment même, traversait les Balcans, l'empereur d'Occident, Frédéric Barberousse, parti en croisade. Car l'offensive contre l'Islam venait d'être reprise après la perte de Jérusalem, pour conserver au moins le royaume de la côte, dont la vraie capitale aurait pu être Acre, tombée cependant elle-même entre les mains du chef de la revanche mahométane, le grand „Soudan" de l'Égypte et de la Mésopotamie, Saladin.

Sur les traces de l'empereur s'avançaient les deux rois d'Occident qui avaient toujours été considérés, comme leur suzerain lui-même, comme les protecteurs et patrons de cet établissement de Terre Sainte, Richard, roi d'Angleterre, et Philippe-Auguste, roi de France. Si Frédéric succombe au cours d'une entreprise qui dut donc échouer, ces deux derniers princes réussirent après de longues luttes ressemblant à d'immenses tournois à prendre Acre, à se faire céder une grande partie du territoire dépendant jadis du roi de Jérusalem, et la mort du héros turc, qui survint peu après, paraissait promettre la reconstitution de tout cet État, laissé pendant si longtemps sans secours.

Une nouvelle croisade fut prêchée dans ce but, et des contigents français se réunirent à des Lombards pour aller délivrer Jérusalem. Demandant à Venise les moyens de transport, le doge lui-même, qui poursuivait d'autres desseins, portant dès le début vers Constantinople elle-même, prit la croix. Un prétendant byzantin, le fils d'Isaac qui venait d'être renversé et aveuglé par son frère Alexis, fut embarqué sur la flotte, et toutes ces conditions semblaient bien montrer qu'il s'agissait, en première ligne au moins, de tout autre chose que de la libération de la ville sainte. De fait, après que Venise s'eût fait conquérir sur le roi de Hongrie Zara, en

www.dacoromanica.ro

Dalmatie, on alla rétablir „le jeune Alexis“ à côté de son père pour que, à la fin, père et fils se montrant également insolvables, on en arrive à la „saisie“ de la capitale impériale où, après l'avoir dûment pillée, on s'installa, malgré l'opposition du Pape, qui aurait voulu bien autre chose, et on y élut un empereur, Baudouin de Flandre, un patriarche latin désigné par les Vénitiens. Dès le lendemain, ceux-ci s'étant réservé, avec les ports, avec les îles, avec tout ce qui pouvait servir au commerce, un „quart et demie de l'empire de Roumanie“, on procéda à une série d'usurpations hardies que l'empereur sans armée, défendu par les seuls vieux murs de Byzance, devait confirmer.

La même esprit d'aventure sous l'hypocrisie du drapeau catholique devait saisir aussi le nouveau roi de Hongrie, André II, ancien duc de Dalmatie et de Croatie, duc du Chlm serbe et amateur d'une nouvelle couronne du côté de la Rascie [1].

Mais pour le moment le pouvoir dans les Balcans appartenait à un formidable rival, ce Joannice qui venait d'hériter de ses deux frères et qui, plus que Pierre le Kalopétros, tranchait, en Kaloïannès, de l'empereur, pour les Grecs aussi, frappés, humiliés, dispersés par le succès du coup de main sur Byzance, par l'offense apportée à leurs traditions les plus glorieuses et les plus sacrées.

En ce moment Innocent III distribuait des couronnes: en Chypre, en Arménie. Il en offrit une à Joannice lui-même, mais, bien entendu, pas comme empereur, ce qui aurait froissé ce Latin établi à Constantinople, avec lequel, malgré tant de malentendus, on entendait entretenir des relations de paternité spirituelle beaucoup plus réelle et plus sincère qu'avec ce barbare et cet usurpateur. Malgré les compliments flatteurs qui rappelaient à ce Roumain l'origine romaine et à ce Tzar slave la mémoire de ses prédécesseurs bulgares, on ne voulait voir en lui à Rome qu'un roi. Un roi national, pour les nations qui l'avaient levé sur le bouclier

[1] Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 285.

www.dacoromanica.ro

ou salué de leurs acclamations (pas même pour les Serbes, auxquels on offrait une autre couronne): le *dominus Blaccorum et Bulgarorum* ou *Bulgarorum et Blaccorum,* selon le caprice des scribes de la chancellerie apostolique [1]. Le titre royal fut accordé en 1204, avant la prise de Constantinople [2].

Tout cela se passa au cours de 1204, une année toute de surprises. Dans quelques mois il y eut la bataille décisive entre le Bulgare et le Latin, le premier ramenant avec lui l'autre, devenu son prisonnier pour ce qui lui restait à vivre. Deux ans plus tard, Joannice succombait à une maladie inopinée devant Thessalonique qu'il voulait arracher à son roi lombard (120).

Dans les Balcans il y eut bientôt entre Grecs d'Épire, Bulgares et Latins l'anarchie, avèc l'infinité de ses combinaisons passagères.

Alors, le roi Émeric de Hongrie venant à mourir, son fils André crut pouvoir prendre, sur cette scène changeante de la croisade, le premier rôle.

Il commence par s'attirer des „Latins" et d'autres personnages utiles pour ses buts. Il lui fallait autre chose que des concours individuels et aléatoires. Aussi, comme en Terre Sainte et dans sa capitale d'Acre la première place revenait aux Templiers et aux Hospitaliers, sans cesse en lutte entre eux, il entre en relation avec le Grand Maître pour lui offrir de fixer en Transylvanie, pays encore mal

[1] Hurmuzaki, I, p. 1 et suiv. Cf. notre *Brève histoire des croisades* et notre *France de Constantinople et de Morée* (extrait de la „Revue historique du Sud-Est européen", 1935). Dans la lettre de Joannice au Pape (1202) il prend le titre impérial de „Calojohannes", quant à ce qui suit: „imperator Bulgarorum et Blachorum", il faut penser qu'on n'a que la traduction du slavon ou du grec, faite par les bureaux de Rome. Peut-être même la missive fut-elle rédigée par cet archiprêtre grec de Brindisi qui avait été envoyé en 1199 (nos. I, II). L'„archevêque" Basile prend seulement le titre de la Zagora: no. III. On jonglait aussi avec le Romain, Ῥωμαῖος. Soumission du prince Bellota (Balotă), no. VI. — En 1203 Joannice s'intitule „imperator Bulgarorum"; no. X. Le Pape conserve le titre double; no. XV.

[2] Hurmuzaki, I, no. XV.

www.dacoromanica.ro

défendu et appartenant de fait à qui pouvait s'imposer par ses propres moyens, leur établissement entier, pour partir de cette base, une vraie patrie, à la conquête de ce qui appartenait aux Infidèles entre la Hongrie royale et cette Constantinople à la discrétion de tout ennemi un peu plus hardi et à la poursuite de la couronne royale de Jérusalem.

www.dacoromanica.ro

XIX.

LA QUESTION DE TRANSYLVANIE AU XIII-Ë SIÈCLE.

Roi de Hongrie, de Dalmatie, de Croatie, de Rama, de Serbie, de Galicie, de Lodomérie, André II se rappelle la donation de Geysa et emploie les mêmes termes, de „désert" et d'„hôtes", cédant aux chevaliers le Sud de la Transylvanie, cette „terra Borza", à l'ancien nom roumain conservé jusqu'aujourd'hui à côté de celui de Burzenland donné par les Saxons, leurs montrant, comme premier but à atteindre le pays des Coumans païens. Appelés à „élargir" *(propagare)* le royaume, ils obtiennent le privilège de la juridiction détachée de celle du Voévode, le droit d'employer leurs poids et mesures, de recueillir pour eux-mêmes une partie de l'argent qu'on pourrait y trouver et tous les droits sur les „fora" de cette région qui ne sont que des „foires" ou des „marchés", ce qui montre l'existence d'une population nombreuse et active dans ces parties du royaume, où les noms : Hălmagiu *(Almage, Almagia)*, Tortilov (Tertillou, Tortillou), sont manifestement anciens, donc roumains) et où les châteaux de Timiş, de Nicolas ou de „Noilgiant", qui doit être un nom de personnage (cf. *castrum Noilgiant* et *indagines Nicola)* [1], montrent déjà toute une oeuvre de fortification antérieure, réalisée avec les moyens de la population indigène. Sachant combien en Terre Sainte on s'appuie sur

[1] Un „Nicolaus comes, filius Borcy" (Bors est un nom couman), se trouve en 1213 auprès de l'évêque transylvain; *ibid.*, p. 16, no. 27; cf. p. 23; la chancellerie pontificale écrit : *Nicolym.*

www.dacoromanica.ro

des fondations en pierre, le roi, craignant des appétits d'indépendance comme ceux dont avaient dû souffrir les Souverains de Jérusalem parle seulement des bastilles en bois [1]. Pour mieux définir leur cercle d'action il pensait à établir un nouvel évêché à Sibiiu, ce que Rome refusa [2]. D'ailleurs on donna aux Cisterciens le droit de se bâtir un couvent à Cârţa (Kerz).

Or, l'association avec un Ordre de Terre Sainte n'était pas une oeuvre de simple consolidation, dans laquelle les chevaliers devaient vivre d'après les coutumes de leur premier séjour palestinien, en se servant des indigènes, comme tout le monde l'avait fait dans ce pays-là, barons et membres de ces Ordres de chevalerie, mais *une proclamation de croisade.*

La „nouvelle plantation" prospéra en dépit de la résistance des Coumans [3]. Il y eut un bourg de la Croix, un bourg de Marie [4]. A côté s'élevaient des villages d'après le système pratiqué en Terre Sainte que les chevaliers de maître Théodoric, guerriers et colonisateurs, durent suivre, étant le seul auquel ils fussent accoutumés. Dès 1213 un privilège de l'évêque transylvain Guillaume, confirmant leur indépendance de son autorité, sauf les actes d'hommage, parle de la situation que doivent avoir, sous le rapport fiscal, sur ce territoire de si large immunité les „Hongrois ou *Siculi* (Szekler) qui arriveraient à passer sur cette terre" qui leur est concédée.

Arrêtons-nous sur cette population qui paraît pour la première fois.

Jadis on la mettait en rapport avec les anciens Huns, dont ils seraient un débris oublié dans les Carpathes, du côté de la future Moldavie. Plus tard on leur a cherché une

[1] Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, pp. 11-12, no. 19 (1211).
[2] *Ibid.*, p. 13, no. 21.
[3] *Ibid.*, pp. 13-14, no. 22.
[4] *Ibid.*, pp. 15-16, no. 27: Quod si Ungaros vel Siculos ad dictam terram transire contigerit, nobis et ecclesiae nostrae in decimis teneantur respondere".

www.dacoromanica.ro

autre origine, allant jusqu'aux Gépides, qui n'ont jamais été dans ces contrées et dont l'importance historique est minime.

Leur nom, pour lequel on a proposé différentes étymologies, signifie seulement „gens des districts", *szék* en hongrois correspondant à cette vieille coutume du *Scaun* des Roumains, empruntée par les Saxons, aussitôt après leur établissement en Transylvanie. Ils signifieraient donc: paysans magyars privilégiés, organisés militairement contre les Coumans de la même façon qu'on en agira à l'égard des Roumains fixés sur la frontière occidentale du pays, près de la „Porte de fer", à l'occasion des raids turcs du XV-e siècle.

Ils devaient être à ce moment sur leur territoire actuel, qui, de la montagne, s'étend le long des Târnave jusqu'au milieu de la province. L'Ordre Teutonique leur donna des établissements, désignés jusqu'aujourd'hui par les noms de saints qu'on ne trouve nulle part ailleurs en Transylvanie. On leur accorda plus tard une organisation militaire, lorsqu'il s'agit de remplacer les chevaliers.

Des Roumains y existaient déjà. On l'a prouvé par des noms géographiques d'origine slave, qui n'auraient pas pu être transmis sans cet intermédiaire ; la montagne n'en manque pas et les noms des cours d'eau se sont conservés ; on a découvert même tel nom de localité [1]. Mais on reconnaît l'influence de l'aborigène dans la coutume, dans la façon de bâtir et d'orner les maisons, dans cet art géométrique, d'archaïque provenance thrace, que les nouveaux venus ont adopté, alors qu'il est resté étranger aux Saxons. D'un siècle à l'autre, la population roumaine non privilégiée trouva avantage à passer à ces Szekler, paysans libres, armés, chargés d'une importante mission militaire et politique. Les noms aussi bien que le type, parfois l'adhérence à la foi orientale, le montrent suffisamment.

Pendant que non seulement cette frontière se consolidait, mais l'avance contre les Coumans se précisait, — les régions au-delà des Carpathes étant envahies et un évêque pour les

[1] Sabin Oprane, extrait du „Bulletin de l'Institut géographique" de Cluj.

www.dacoromanica.ro

Coumans ayant été établi dès cette date, évêque dont la résidence fut fixée dans le nouveau bourg de Milcov, sur la petite rivière qui séparait jadis la Moldavie de la Valachie —, suivant une ligne qui va vers le Danube, le roi, inquiété par l'attitude de ses hôtes, annulait leur privilège [1]. Puis il remplissait son devoir de croisé en participant à l'expédition organisée contre l'Égypte pour délivrer Jérusalem (1217). Il y rencontra le Grand Maître même des Teutons, à côté des chefs des deux autres Ordres. Prié par le chef des chevaliers abrités dans ses États, il promit donc de leur pardonner. Il ne resta en Orient que quelques mois, revenant par le royaume de la Petite Arménie, où fut conclu le traité de mariage entre son fils portant le même nom d'André et la fille du roi Léon [2], par les pays grecs, où fut arrêté le mariage d'un autre fils avec la fille de l'empereur de Nicée [3]. Il suivit dans l'Europe orientale la voie de terre, passant à travers cette Bulgarie [4] où il put trouver le second successeur de Joannice, Jean Asên, auquel il donna sa fille. Il était même disposé à accorder au Sultan de Konieh, n'ayant plus de fille libre, sa nièce.

De retour, il confirmait, en 1222, le privilège accordé aux Teutons, mentionnant cette fois le nom de ce Grand Maître, Hermann de Salza, qu'il avait pu connaître personnellement pendant son expédition [5]. Cette fois les chevaliers gagnent le droit de se bâtir des châteaux en pierre, comme ceux dont le roi avait pu apprécier le rôle en Terre Sainte. Au territoire qui leur avait été premièrement concédé il ajoute tout ce qui s'étend jusqu'au Danube, à partir des sources de la Bârsa et, „au-delà de la terre Cruceburg, la terre qui va jusqu'aux frontières des Prodnici“ [6].

---

[1] *Ibid.*, p. 20.

[2] Röhricht, *Geschichte des Königreichs Jerusalem*, p. 728 et note 2.

[3] *Ibid.*, p. 728.

[4] *Ibid.*, „durch die Bulgarei“. Cf la lettre du roi dans Hurmuzaki, I, no. L.

[5] Zimmermann-Werner-Müller, I, pp. 18–20, no. 31.

[6] A fine terrae Cruceburg terram quae vadit usque ad terminos prodniçorum et a indaginibus Almage in parte altera vadit usque ad

www.dacoromanica.ro

Fixer cette carte est de la plus grande importance. Il ne s'agit pas, bien entendu, de l'immense territoire qui s'étend des Carpathes de Transylvanie jusqu'au Danube valaque ; là il y avait, du reste, le pays des Coumans, qu'on cherchait à gagner à la religion catholique et auxquels, comme on l'a vu, on essayait de donner une organisation religieuse. Il faut entendre par les *brodnici* : „les habitants des gués", ceux du Danube lui-même, du côté où nous avons constaté une vie politique commençante sous l'égide byzantine, dans la région qui précède le delta, dans cette bande méridionale de la Moldavie qui intéressera sous plus d'un rapport dans la suite de ces considérations.

On pourrait trouver dans cette concession faite aux Teutons, qui s'empressaient de coloniser les territoires mis à leur disposition, l'origine de cette population hongroise qu'on trouve dans les districts de Bacău, d'où elle passa dans celui de Roman, du côté du Séreth, et descendit dans celui de Putna, autour de la résidence épiscopale de Milcov. Dans cette région de pénétration il y a aussi les grandes salines moldaves d'Ocna, qui employèrent plus tard des ouvriers au nom magyar, les *salgós* (en roumain, *şalgău),* qu'on peut mettre en rapport avec ces paysans hongrois parlant un dialecte dans lequel manque le *ch* et qu'on appelle encore les *Csangós* (ou, en roumain, les *Ceangăi).* Des noms magyars se conservent jusqu'aujourd'hui dans Akna-Ocna, les salines dont nous venons de parler, dans Sascut, *Szász-kút,* „la fontaine du Saxon", dans Caşin (Kászón) et ailleurs. Des rapports très étroits se sont maintenus entre les deux versants de la montagne: les pâtres transylvains du pays des Szekler descendent avec leurs troupeaux jusqu'à la rivière du Séreth et, par dessus le cours de cette artère médiane de ce

ortum aquae quae vocatur Burza, et inde progreditur usque ad Danubium ; p. 19. Voy. aussi la confirmation par le Pape, *ibid.*, p. 23. Une terre des gens du gué, „Borotnik", est citée du côté de Sibiiu en 1223 ; *ibid.*, p. 27. Il s'agit cependant d'un simple village. — Les bons rapports des chevaliers avec le chapelain du roi, Hurmuzaki, I, no. LIII.

www.dacoromanica.ro

qui sera la principauté de Moldavie, jusqu'au Pruth, limite du „désert" bessarabien, et beaucoup plus loin, jusqu'au Dniéper et en Crimée. C'est la seule partie de la „terre roumaine" restée libre où il y avait une forte empreinte magyare qu'on ne pourrait pas considérer comme une simple pénétration d'éléments agissant d'eux-mêmes, mais seulement par un acte de colonisation réfléchie, dont l'importance militaire est facilement reconnaissable: de cette façon on fermait jusque sur le versant Est de la montagne l'avance de la horde. Du côté de la Valachie, il n'y eut que la descente jusqu'au-delà des défilés, peut-être dans le district de Buzău, où il y a des ruines de forteresse et où certaines localités ont des noms magyars, comme Pătărlagele (Péterlak), et, un peu plus à l'Ouest, les deux Chiojd (Kővesd, de kő, rocher) et certainement au bout d'un Câmpulung, d'un „long champ" roumain, faisant partie d'une organisation qui mérite d'être étudiée à part.

A Ocna, en Moldavie, à Slănic en Valachie il y avait des salines dont l'exploitation peut dater des époques les plus anciennes. Mais il paraît que ce n'est pas de ces salines qu'il est question dans le privilège de 1222 permettant aux Teutons de faire sortir pour le commerce sur la rivière de l'Olt et sur celle du Mureș („Mors") douze barques chargées de sel par an [1]. La mention de la descente du sel par l'Olt, qui poursuit son cours en Valachie, montre au-delà des montagnes un pays habité. Plus tard le Pape appelle *pars Comaniae* ce qui avait été ajouté au premier privilège [2].

Aussitôt les Teutons procèdent cependant, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, à la création de l'État, de *leur* État, comme celui qu'ils formeront ensuite, appuyé sur les château de caractère palestinien, en Prusse. On voulait traiter le roi de Hongrie comme celui de Jérusalem, envers lequel les Ordres n'avaient aucun devoir sauf celui d'une collabo-

[1] Le Kreuzburg lui-même pourrait bien ne pas être celui, près de Brașov, auquel on s'est arrêté; *ibid.*, p. 561.

[2] *Ibid.*, p. 51.

www.dacoromanica.ro

ration militaire, qu'ils étaient libre de refuser [1]. Au Sud des montagnes une bataille livrée aux Coumans permit l'élargissement de la nouvelle province [2].

Ils avaient cependant devant eux les autonomies locales des Saxons dont, pour le moment, seule celle accordée par le roi Geyza avait une valeur légale, le reste n'étant que pénétration obscure et usurpation de droits. Ils avaient aussi les couvents habitués à ne reconnaître aucune autorité que celle du Saint Siège. Et surtout les terribles évêques transylvains du XIII-e siècle, qui, comme le „tyran" Adrien et comme son successeur Guillaume, brûlaient et effaçaient bulles et chartes des moines, jetaient en prison les frères, occupaient leur monastère et consummaient dans leurs ébattements *(commensationes* [3]*)* leurs revenus, provoquant la colère de Rome [4].

La colère de ces prélats âpres à défendre leurs droits devait être d'autant plus violente que les Teutons avaient installé sur le territoire qu'ils occupaient des prêtres et avaient demandé au Saint Siège qu'on leur donne comme chef un archiprêtre ou doyen, „attendant la nomination même d'un évêque" [5]. Les évêques transylvains n'en continuèrent pas moins à exiger leur dîme et à appeler à Fehérvár leurs prêtres [6], punis d'excommunication s'ils refusent. Le Pape admit cette requête et ordonna énergiquement qu'ils n'y ait aucune autre immixtion hiérarchique sur le territoire organisé par les chevaliers [7]. Il consentit à ce que la „colonie" appartienne en propre au Saint Siège [8].

Il y avait aussi des donations importantes de la couronne,

---

[1] Voy. notre *France de Terre Sainte*, 1934.
[2] Zimmermann Werner-Müller, I, p. 51.
[3] Pas : *comessationes*.
[4] *Ibid.*, pp. 21-22, no. 33.
[5] *Ibid.*, p. 24, no. 35 ; cf. *ibid.*, pp. 28-29, no. 39.
[6] *Ibid.*, p. 25, no. 36. Cf. le no. qui suit.
[7] *Ibid.*, pp. 29-30, no. 40.
[8] *Ibid.*, L'Ordre paiera, à titre d'hommage, deux marcs d'or. Cf. aussi *ibid*, p. 30 et suiv.

www.dacoromanica.ro

qu'il fallait respecter, comme celle qui fut faite par André II à un clerc Gocelin, qui en fit lui-même don à ce couvent des Cisterciens de Kerz [1].

On ne reconnaissait aucun droit sur les territoires, jouissant d'une autre situation légale, qui sont nommés expressément dans le privilège de 1222: celui des Szekler et celui des Valaques, ceux-ci appelés, à la façon française de la croisade, non pas, selon la coutume hongroise, des *Olaci*, mais des *Blaci* [2]. Ces Valaques se trouvaient, paraît-il, du seul côté transylvain de la montagne, car un territoire donné aux Cisterciens avant 1223 est déclaré par le roi être „détaché des Valaques" *(exempta de Blaccis)* [3].

Pour pouvoir résister à ce qu'il devait considérer comme une occupation téméraire, d'autant plus dangereuse qu'elle avait gagné le Siège de Rome, qu'un „roi apostolique" ne pouvait pas offenser, André II pensa à organiser les Saxons, qui se plaignaient que le privilège de Geyza, compris, comme nous l'avons vu, à leur façon [4], est tombé en désuétude. Il leur accorda donc en 1224 un privilège d'une toute autre étendue, qui changea totalement la situation, jusque là assez humble, de ces „Allemands d'au-delà des forêts", *Theuthonici ultrasilvani* [5]. Il leur crée une province, une seule province, *unus sit populus*, à partir de „Waras", un ancien château à l'Ouest, jusqu'à la rivière du „Baralt", leur cédant même une partie, qui s'y était intercalée, de la „terre des Szekler"; l'autorité des comtes royaux, nommément

[1] *Ibid*, pp. 27-28, no. 38. Dans l'acte royal la future Hermannstadt apparaît, pour la première fois, d'une façon très modeste, comme „villa Hermani". Il y avait tout autour des vignes.

[2] Cum transierint per terram Siculorum aut per terram Blacorum; *ibid.*, pp. 19-20; dans la confirmation pontificale, *ibid.*, p. 23: „Blachorum".

[3] Kerz est appelée, à la roumaine, „Kurchz"; *ibid.*, p. 28, no. 38.

[4] Cf. *ibid.*, p. 43, no. 52.

[5] *Ibid.*, pp. 34-35, no. 43. Sur l'authenticité de ces privilèges, mise en doute dans une etude ingénieuse par M. Joseph Şchiopul, voy. les critiques de MM. Aurèle Sacerdoţeanu et Émile Lăzărescu, dans la revue *Ţara Bârsei* de Braşov, années 1934-1935. Dans une seconde édition de son ouvrage M. Şchiopul veut défendre sa théorie.

www.dacoromanica.ro

celle du comte de „Cibin" (Sibiiu), cessera à partir de ce moment. Cinq cents marcs d'argent par an paieront cette large liberté. Les Allemands deviennent un élément militaire, devant fournir à la Couronne cinq cents soldats à l'intérieur du royaume et même cent pour des campagnes au-delà des frontières. Lors d'une campagne, comme les sujets devaient payer un *descensus*, on en fixe la quantité: trois pour le roi lui-même, deux pour voévode [1]. Comme le Saint Siège l'avait accordé aux Teutons, ces autres „hôtes" eurent leur clergé détaché du Siège transylvain, personne n'ayant le droit de leur demander la dîme. Seule la justice du roi reste, représentée par ce comte de „Cibin". Un droit du sel s'y ajoute. *Ce sont déjà des marchands,* auxquels on permet de trafiquer dans tout le royaume. En même temps *une association est créée avec les Valaques qui ont à leur disposition la forêt,* à partir d'une époque si ancienne qu'on l'appelait aussi „forêt des Petchénègues", depuis si longtemps disparus presque sans trace [2]: les deux nations auront le même droit à la forêt et aux cours d'eau qui la traversent: c'est un don royal, car la Couronne s'attribuait sur toute forêt un droit supérieur [3]. Un privilège pareil est donné aux „hôtes" fixés dans l'ombre du château de Dej (Deeswar), avec des mines de sel [4], les assimilant à ceux de „Zoloch" et Szatmár (Sătmar).

Déjà le roi, qui, dans ce privilège même, parle de son devoir de „réfréner la résistance des orgueilleux" [5], avait

[1] Cf. l'obligation militaire fixée en 1238 aux gens de Krakó et de Grabendorf; *ibid.*, pp. 67-68, 75.

[2] Des restes en Hongrie, Hurmuzaki, I, p. 73, nos LII, LXXVII, LXXVIII Un groupe à Arpas, sous un comte ou juge, en 1222; *ibid.*, no. LVI.

[3] Praeter vero supradicta, silvam Blacorum et Bissenorum cum aquis, usus communes exercendo cum praedictis scilicet Blacis et Bissenis eisdem contulimus; *ibid.*, p. 35, no. 43. Confirmation en 1231, *ibid.*, pp. 53-54, no. 62.

[4] *Ibid.*, p. 65, no. 74.

[5] Sicut ad regalem pertinet dignitatem superborum contumaciam potenter opprimere; *ibid.*, p. 34.

www.dacoromanica.ro

intimé aux chevaliers l'ordre d'abandonner leur établissemet et leur conquête[1]. Aussitôt le Pape Honorius III leur donne l'ordre de résister à tout prix. Une intervention fut faite auprès du roi. Mais ceci n'empêcha pas l'ancien croisé d'envahir ce territoire avec une vraie armée — *in grandi et gravi equitum et peditum multitudine* —, causant aux Teutons des dommages qu'ils calculaient avoir le prix de mille marcs. *Il passa même les Carpathes dans la région gagnée sur les Coumans* et, agissant en maître, il occupa un château, dont il tua, blessa ou amena comme prisonniers la garnison.

De nouveau le Pape demanda à André II de respecter l'acte de donation, admettant que les chevaliers restituent ce qu'il avaient envahi en dehors de ses limites, mais pas du côté de ce territoire „au-delà des Carpathes" *qu'il faut fixer non pas à Milcov ou dans les environs moldaves de cette résidence de l'évêque des Coumans,* mais bien vers Kerz-Cârţa, dans la région où dès cette époque le roi devait avoir son château de Făgăraş (en magyar: Fogaras: le nom vient de *fagus,* en roumain *fag,* et la syllabe *ar* devant le suffixe *aş* se rencontre aussi dans le nom donné aux habitants de Vlădeni dans le voisinage: Vladăreni)[2].

Une commission d'enquête, formée de trois abbés de Cisterciens, dont celui de Kerz, rencontra, dans cette région usurpée, la résistance la plus acharnée des Teutons, qui déclarèrent „plutôt vouloir mourir en combattant que la restituer": ils témoignaient dans leur rapport que les chevaliers n'observent pas non plus les prescriptions concernant la monnaie, c'est-à-dire qu'ils auraient essayé de frapper la leur[3]. Honorius III se tourna donc contre les clients qu'il avait jusque là si énergiquement défendus.

Mais déjà le roi avait réussi à chasser ces hôtes ingrats.

---

[1] *Ibid.*, pp. 35-36, no. 44.

[2] *Ibid.*, pp. 36-39, no. 45. Aussi les nos. suivants. La lettre adressée à Béla, fils du roi, sur des *alienationes* ordonnées par son père dans la région confiée à ce prince ne regarde pas, sans doute, les Teutons; *ibid.*, p. 40, no. 48.

[3] *Ibid.*, pp. 40-41, no. 49.

www.dacoromanica.ro

En vain le Pape l'exhorte à rendre la terre dont il avait fait hommage à Dieu lui-même [1]. Le Grand Maître Hermann de Salza était retenu en Italie par la guerre du Saint Siège contre Frédéric II, et Honorius III l'excuse de ne pas être venu lui-même défendre en Hongrie la cause de l'Ordre [2]. L'intervention de Grégoire IX, vainqueur du César germanique, resta tout aussi vaine [3]. Il était allé cependant deux fois jusqu'à l'envoi d'un légat et à la menace d'excommunication [4].

Il fallait liquider en Transylvanie l'héritage de cette tentative malheureuse faite avec les Teutons. Il y eut à ce sujet une double politique, qu'il faut suivre séparément: celle du roi lui-même et celle de l'Église, qui était en train d'humilier et de briser son plus grand rival, l'empereur.

Un document de 1228 permet de voir la situation de la Transylvanie, dans toute l'extension de laquelle André II crée, probablement, cette fois aussi, sous l'influence de ce qu'il avait vu en Terre Sainte, des fiefs pour ses fidèles, qui portent le titre de comtes, de bans, comme Simon et Michel, devenus conspirateurs contre la Couronne, ou bien sont mentionnés par leur seul nom [5]; le roi y donne des possessions à un fidèle originaire de Hongrie, Denis, fils de Denis, le *magister tavernicorum*. Les fils du „Latin" [6] Jean, Corrard et Daniel [7], sont confirmés dans leur possession de Transylvanie. Le „jeune nouveau roi", Béla, était venu dans la province pour lui donner une nouvelle organisation, écartant les „donations inutiles et superflues qu'on considère

[1] *Ibid.*, pp. 42-43, no. 51 et ailleurs.

[2] *Ibid.*, p. 46, no. 53. On demande aussi l'intervention de l'ancienne régente, la reine Yolanthe; *ibid.*, pp. 46-47, no. 55, et du prince Béla; *ibid.*, pp. 51-52, no. 59.

[3] *Ibid.*, pp. 52-53, no. 60-61.

[4] *Ibid.*, pp. 56-57, no. 65; pp. 59-60, no. 68.

[5] *Ibid.*, pp. 47-49, no. 56: *Bana comes, comes Coquinus*. Cf. *ibid.*, p. 67.

[6] Tout un *vicus* de „Latins" à Esztergom; Hurmuzaki, I, no. VIII.

[7] Positi in transylvanis partibus; Zimmermann-Werner-Müller, I, p. 54, no. 63.

www.dacoromanica.ro

sans raison comme perpétuelles [1] (celui qui rappelle le souvenir du saint roi Étienne pense sans doute aussi aux Teutons). Les descendants du „Latin" sont présentés comme „Saxons de Transylvanie", premier emploi de cette nouvelle dénomination [2].

En 1233, un autre Corrard ou Corlard, fils de Christian, donc un vrai Allemand, obtient de Béla un territoire au-delà des Carpathes, sur ce cours de l'Olt où avaient navigué, peu de temps auparavant, dans une région où on trouve bientôt les salines d'Ocne (Ocnele Mari), dans la province de la „Loysta sur la rivière du Lothur" (il s'agit de la Loviște, „confluence" en roumain, où se rencontrent les eaux: *se lovesc)*, donc sur les bords d'un affluent de l'Olt, le Lotru (ce qui signifie en roumain: „brigand") [3]. Sur cette place même il y aura dans quelques dizaines d'années une des bases de la principauté roumaine libre.

Déjà dans cet acte le roi prend, comme héritier de l'oeuvre des Teutons conquérants, *le titre de la Coumanie aussi.* En 1227, après l'expédition du prince Béla, un des chefs de la nation, Bortz, dont le vrai nom, Borcea, a passé chez les Roumains (aussi le bras danubien Borcea près de la coumane Toutrakan), s'était offert d'accepter le baptême, et le Pape avait nommé son légat, dans ce pays et dans la „terre voisine Brotnic", l'archevêque d'Esztergom [4]. Un évêque, Théodoric, dominicain, fut envoyé pour les Coumans en 1228 [5].

Lors de la mission du cardinal de Préneste dans l'affaire des Teutons, Béla, alors simple prince héritier, auquel était

---

[1] Inutiles et superfluas donationes quae falso nomine perpetuitates nuncupantur; *ibid.* Une commission est chargée de cette oeuvre; *ibid.*, p. 67: „ad restituenda jura castrorum indebite alienata".

[2] L'acte suivant, concernant des terres du côté de Făgăraș, avec mention de Roumains, est indubitablement faux. Celui-ci même a été contesté.

[3] *Ibid.*, p. 58, no. 67.

[4] Hurmuzaki, I, p. 102.

[5] *Ibid.*, no. LXXXII. Pour l'expédition, *ibid.*, no. LXXXIII. Cf. nos. LXXXVII-VIII, CIII-IV. Aussi nos. LXXXIX, XCIX.

www.dacoromanica.ro

confiée une partie du royaume, et probablement celle-ci, s'était occupé de la question des Valaques — cette fois ce ne sont plus des *Blacci*, mais des *Walathi*, ce qui montre *une autre* influence, *une autre* origine —, qui, bien que soumis à l'évêque des Coumans — et pas de la Coumanie comme territoire; donc un évêché missionnaire *pour ces barbares seuls*, à peine venus au baptême, comme le dit un autre document, avec leurs femmes et leurs enfants —, *continuent à appartenir à l'Église grecque, ayant des évêques, de „faux évêques"* [1]. Ces Valaques ne sont pas en Hongrie, mais bien dans un pays voisin, où vont pour des affaires, *ce qui montre une phase avancée de la vie économique, concordant avec cette activité de commerce des Saxons, mentionnée dans leur grand privilège*, aussi bien des Hongrois que des Saxons même. Ils y résident, pour cette occupation, et sont sujets par leur long séjour à l'influence religieuse des schismatiques [2]. Il faut donc que le roi intervienne pour soumettre à l'autorité de l'évêque des Coumans tous les Valaques. Mais cet évêque est invité à *en donner un autre du caractère de cette nation* [3]. *Il y a donc une séparation nette entre les deux peuples, dont les uns représentaient les anciens maîtres, tombés maintenant sous l'autorité du puissant voisin hongrois, tandis que les autres étaient depuis longtemps de paisibles habitants, chrétiens de rite grec* [4].

---

[1] Nam, romanam ecclesiam contemnentes, non a venerabili fratre nostro... episcopo Cumanorum, qui loci diocesanus existit, sed a quibusdam pseudo-episcopis, Grecorum ritum tenentibus, universa recipiunt sacramenta ; Zimmermann-Werner-Müller, I, p. 60, no. 69.

[2] Et nonnulli de regno Ungariae, tam Ungari quam Theutonici et alii orthodoxi morandi causa cum ipsis transeunt ad eosdem et sic cum eis, qua populus unus facti cum eisdem Walathis, eo contempto, praemissa recipiunt sacramenta ; *ibid.*

[3] Catholicum eis episcopum illi nationi conformem provida deliberatione constituat ; *ibid.*, pp. 61-62, no. 71. En 1204 le roi de Hongrie, tenant compte des monastères grecs en décadence, voulait avoir du Saint Siège un évêché spécial pour ces fondations (Hurmuzaki, I, no. XXX). Celui de St. Démètre sur la Save, *ibid.*, no. XLVI.

[4] Description des Coumans, „villages instables", sans cités, et

www.dacoromanica.ro

Le même évêque des Coumans, favori du Saint Siège, est chargé de trouver un *modus vivendi* entre l'évêque de Transylvanie et le clergé, jusque là autonome, du premier territoire concédé aux Chevaliers Teutons, et même entre l'évêque et ses anciens rebelles, les chanoines de l'église du couvent de „Clus" *(Clusa;* en hongrois jusqu'aujourd'hui „Kolozsmonostor"; les Saxons appellaient la ville voisine: Klausenburg, ce qui suppose un bourg du roi, et les Hongrois, qui leur succédèrent: Kolozsvár, ce qui revient au même, alors que les Roumains n'ont pas une forme dérivée, comme le serait Coloşoara — cf. Segesvár, Sighişoara, Ujvár-Uioara —, mais bien un Cluj [1]. De même la Deesvár est pour les Roumains nom pas une *Deşoară*, mais un Dej [2]). Du côté royal, de la dépouille des Teutons les Cisterciens de Kerz recueillent, eux aussi, une partie [3].

En ce moment, Béla entendait reprendre l'oeuvre de croisade de son père, mais sans plus tendre à Constantinople et à la lointaine Jérusalem, mais bien, s'appuyant, d'après les idées d'organisation matérielle d'une nouvelle époque, sur des châteaux, de fondation ancienne ou nouvelle, vers la péninsule des Balcans, où paraissait devoir s'ouvrir un duel avec l'empire bulgare du puissant successeur de Borila, Jean Asên. *Cette fois il n'y aura plus la question d'une Transylvanie à défendre, mais bien celle d'une Bulgarie à envahir.*

---

propagande de dominicains en Coumanie, Hurmuzaki, I, p. 111; cf. *ibid.*, nos. CXCV-VI.

[1] Zimmermann-Werner-Müller, pp. 64-65, no. 73. Les nos. XLVIII-XLIX dans la collection Hurmuzaki, I, concernent l'Église de Como.

[2] Voy. plus haut, p. 155. Dans cette région pour transporter le sel on se sert du „kurb", ce qui correspond au roumain, d'origine byzantine, *corabie.*— Les trois infidèles Mica Barbatus „Nicolaus, filius Berche", et „Nicolaus magister", Hurmuzaki, I, no. CXII, doivent être pes Roumains.

[3] Zimmermann-Werner-Müller, pp. 68-69, nos. 76.

www.dacoromanica.ro

XX.

LE PROBLÈME TATAR.

Depuis longtemps déjà il y avait autour du roi de Hongrie un comte de Bodrog, localité du Banat auprès de laquelle on trouve plus tard un monastère dont la structure renvoie au XV-e siècle; vers 1230 on rencontre dans la suite royale un comte d'Orod, sur l'emplacement de l'Arad actuelle [1], celui des châteaux de Csanád, la vieille résidence épiscopale de St. Gérard, de Keve („Kewe") appartenant à Marguerite, impératrice de Constantinople [2], soeur d'André II, dans les mêmes régions, et de „Zeveren", consacré à St. Séverin, le vieux patron du Norique [3]. Ceci devint un point de départ pour l'activité des Frères Prêcheurs [4], nouvelle milice, à peine créée, du Saint Siège [5].

Toute cette contrée était bien habitée, et l'élément roumain qui s'y trouvait sans partage jouissait d'une situation matérielle assez élevée, comme on le verra lorsqu'il s'agira de donner une autre organisation à ce pays mieux peuplé et plus à l'abri que la Coumanie au-delà de l'Olt.

Celui que le roi de Hongrie reconnaissait comme simple „roi des Bulgares" [6] devait être attaqué. Déjà en 1235 il

---

[1] Cf. Hurmuzaki, I, no. XCVII.

[2] *Ibid.*, no. LIX.

[3] Zimmermann-Werner-Müller, p. 69, no. 76, année 1240. Cf. Hurmuzaki, I, no. XCVIII.

[4] *Ibid.*, nos. CXV-CXVI.

[5] Cf. N. Pfeiffer, *Die ungarische Dominikanerordenprovinz*, Zurich 1913.

[6] Hurmuzaki, I, p. 104.

www.dacoromanica.ro

y avait eu un conflit à Vidine [1] : les Szekler, avec leur comte Bogomir, fils de Zubuslas — noms slaves reçus par les Roumains aussi [2] —, avaient pris part à l'expédition. La croisade contre l'ennemi le plus dangereux de l'empire latin de Constantinople était prêchée par ces dominicains, puis le roi de Hongrie devait être chef de la guerre sainte et, bien entendu, héritier de l'État schismatique qu'on voulait détruire.

Mais l'immense vague tatare balaya tous ces projets et ouvrit pour ces régions, en train d'être latinisées, une nouvelle époque d'hégémonie touranienne, d'un caractère beaucoup plus solide que celle qui l'avait précédée.

Il est bien difficile de refaire l'histoire de la pénétration des Tatars. Il n'y a aucune vraie source européenne de leurs exploits dévastateurs. Ce que dit sur ce sujet, avec une précision inquiétante, une source mongole rédigée en Perse sous la domination des Ikhans, Fazel Oulah-Rachid, peut être très difficilement, et avec des résultats des plus aléatoires, transposé en réalités géographiques et historiques européennes. Souvent discute, elle a amené chacun des interprètes à des résultats différentes, entre lesquels on peut choisir avec le même risque de se tromper [3]. Pour avoir des sûretés d'un autre caractère, on pourrait employer le recours à la connaissance des nombreuses entreprises guerrières répétées par les Tatars établis au XIV-e siècle en Crimée et au XVI-e dans cette Bessarabie méridionale qui avait abrité jadis les Magyars, le Boudchak. Chercher d'autres voies, possibles aujourd'hui, mais fermées alors par les forêts vierges et, en tout cas, impraticables pour cette cavalerie légère, me semble risqué. Les khans de l'époque moderne prenaient un double chemin qui explique tout ce que des sources dignes de foi indiquent comme ayant été accompli

[1] *Ibid.*, nos. CVI, CLXXVII.

[2] Hurmuzaki, I, p. 134.

[3] Une analyse très minutieuse dans l'opuscule, si bien informé, de M. Aurélien Sacerdoţeanu, *Marea invasie tătară şi Sud-Estul european*, Bucarest 1933.

www.dacoromanica.ro

dans les régions roumaines au cours de la grande invasion de 1240.

En première ligne, les envahisseurs cherchaient les défilés des Carpathes, faciles à passer, au Sud de la Galicie, à Cârlibaba, où est le *triplex confinium* entre trois régions géographiques de caractère différent. On les y voit, pendant les guerres entre l'Empire Ottoman et les Impériaux d'Autriche, jusqu'au commencement du XVIII-e siècle.

En se dirigeant de ce côté, vers des régions qui devaient leur être vaguement connues, ils étaient attirés par la richesse des mines d'argent, exploitées depuis quelque temps par les Saxons de Transylvanie, sur la place de travaux anciens accomplis par des Slaves, sur lesquels on ne sait rien, à Rodna (le nom signifie en slavon: mine). Une ville assez importante s'était formée sur ce point et au dessous, prenant son nom de celui de la rivière voisine; d'autres „hôtes" germaniques du roi avaient fondé un second centre urbain qu'on appelait aussi Nösen (peut-être du slaven *nijni,* nouveau). En plus, ces mêmes ouvriers de mines, bien connus dans le Sud-Est européen avaient passé la montagne, à la recherche d'un minerai qu'ils trouvèrent plus pauvre, sur la rivière de la Moldova, à Baia, dont le nom signifie en hongrois la même chose: mine.

Une brève notice de chronique intercalée dans un manuscrit [1] donne, avec le récit du moine franciscain Roger, employé dans l'oeuvre de propagande au milieu des gentils, qui avait pris à ce moment une très grande extension, allant jusqu'au fond de l'Asie, à la Horde d'or, les seules informations sérieuses sur ce qui se passa dans ce coin de Transylvanie. Rodna fut détruite, pour avoir voulu résister, étant organisée militairement par la royauté hongroise. Toute tentative d'opposition était réprimée de la façon la plus cruelle par le système impitoyable des Mongols.

Dans cette région ils trouvèrent cependant — Roger le dit — une population rurale, habituée à se soumettre aux

[1] Aussi dans Hurmuzaki, I, p. 188.

www.dacoromanica.ro

dominateurs que lui envoyait le sort. Le franciscain parle donc de knèzes qui à cette époque déjà, n'étaient pas, sous la poussée des privilégiés du roi, que de simples maires de village. Roger indique expressément que, prêts à faire l'hommage, ils furent aussitôt attirés par leurs nouveaux maîtres, comme auxiliaires auxquels on promet une part de la proie, mais surtout, naturellement, comme ceux qui dans un pays à surprises comme cette Transylvanie peuvent montrer la route [1].

Ils accompagnèrent le fragment de horde auquel ils s'étaient ralliés jusque bien loin dans cette expédition foudroyante qui, après avoir chassé le roi Béla jusqu'au rivage de l'Adriatique, descendit en Italie, où une chronique franciscaine parle de l'attaque, vers le milieu du XIII-e siècle, contre un couvent de l'Ordre, par des Tatars mêlés à des „Valaques" [2].

Mais, avant de chercher des régions si éloignées, les vallées, maintenant si bien peuplées, de la Transylvanie elle-même furent dûment explorées pour y recueiller le butin sur les marchands des villes. Il paraît que le voévode de la province risqua une résis ance qui fut facilement brisée. En tout cas, on ne peut par parler d'une autre résistance que celle qui devait s'organiser au nom du roi. Les pillards seraient descendus jusqu'aux Carpathes de Valachie.

De l'autre côté de la montagne il y avait une autre action militaire qu'il s'agit de chercher à définir.

Le groupe d'envahisseurs dut partir de ce Boudchak, de cette Bassarabie méridionale, qui allait être, trois siècles plus tard, l'une des provinces du khan de Crimée. Il se trouva, aussitôt après avoir traversé la forêt du Chigheciu, qui fut pendant longtemps un moyen de défense des Roumains de Moldavie contre les Tatars de l'époque moderne, dans la grande plaine qui mène à la rivière de l'Olt. En chemin,

[1] Éd. de Florianus, *Fontes domestici*, IV, et dans les *Monumenta Germaniae Historica*, XXIX.

[2] Voy. le no. unique *Assisi San-Damiano* (22 septembre 1912), pp. 33-35, et notre étude dans les „Mémoires de l'Académie Roumaine", 1927, pp. 106-107.

www.dacoromanica.ro

elle obliqua pour s'en prendre au district couman créé par les Teutons, adopté par André II et Béla IV et régi par l'évêque catholique, peut-être aussi, pour les sujets roumains, par ce suffragant que le Pape avait permis d'établir dans le même diocèse. Ils ruinèrent la cité de Milcov, capitale de cette région de mines de sel, s'étendant à l'Orient jusqu'aux salines valaques de Slănic, peut-être même, au-delà du cours de la Dâmboviţa, jusqu'à la ville de Câmpulung, qui conserva jusqu'au XVII-e siècle une population catholique, saxonne et hongroise, dont l'église existe encore, avec l'inscription tombale de leur „comte" en 1300, Laurent.

Les Coumans étaient trop affaiblis par leurs luttes contre les chevaliers et les gens du roi de Hongrie pour essayer de se défendre. Ils se réfugièrent en Hongrie, certains d'entre eux étant sans doute entrés dans les rangs de l'armée de ces congénères. Par dessus leurs tentes, les Tatars durent chercher cette région bien organisée autour du château de Severin, la seconde ou troisième (en comptant l'établissement saxon de Baia) des colonies implantées par les rois de Hongrie sur ce territoire que, comme rois des Coumans, par dessus des princes comme Borz, ils croyaient pouvoir considérer comme leur appartenant.

L'Olténie fut donc envahie et pillée, Severin ayant dû avoir le même sort que Rodna et que Milcov. De là ils entrèrent, ruinant sur leur passage les forteresses anciennes et nouvelles, dans le Banat, pour passer la Tisa et se trouver dans une région de conformation familière pour ces gens du désert, de la *puszta*.

Quel fut pour les Roumains et leur voisins le résultat de ce phénomène destructeur, qui permit, aussitôt après la violence catastrophale des premier coups, de nouveaux tassements de population et de nouvelles formes politiques?

Il est certain qu'au moment où paraissaient ces guerriers invincibles, un État couman était sur le point de se former, fût-ce même sous la suzeraineté prétentieuse du roi de Hongrie. Ce qui était essentiel pour une formation durable avait

www.dacoromanica.ro

déjà été accompli: la christianisation, l'organisation d'une Église. Les Coumans s'étaient donc adaptés au milieu religieux et de civilisation du moyen-âge; ils s'étaient gagné, comme, avant eux, Bulgares et Magyars, le droit de rester. Il y avait, depuis quelques dizaines d'années, même une politique coumane. Elle avait des liens avec l'empire bulgare, liens resserrés par des relations de famille, que prouvent aussi les noms de certains parmi les Tzars d'au-delà du Danube. Des prétendants au siège de Trnovo cherchaient un refuge sur la rive gauche. Les croisés virent plus d'une fois à l'époque de Joannice les flammes de la cavalerie coumane flotter au dessus des bandes valaques au service des Assénides, au nom, comme nous l'avons déjà dit, couman.

Il y avait, par suite de cette évolution vers la forme territoriale, pareille à celle qui avait été accomplie auparavant par les Hongrois eux-mêmes, une carte de l'État couman qui devait s'étendre jusqu'au Danube, au-delà duquel ces Assénides ne tentèrent rien. Loin d'être capables d'une offensive au Nord, ils se voyaient dès le règne d'André II, aussitôt après la proclamation de la croisade destinée à sauver le misérable Empire latin de Constantinople, attaqués sur leur propre territoire du côté de Vidine. *Cette carte devait s'imposer aux Roumains eux-mêmes, aussitôt après leur délivrance du joug touranien. Sans cela on ne pourrait pas s'expliquer le développement si rapide, dans quelques années, de l'État valaque qui se formera dans la montagne, jusqu'aux rives du grand fleuve.*

L'influence des Coumans sur les Roumains ne doit pas être négligée. Il ne faut pas la chercher dans des noms de localité capables de séduire: Comana, Comăneşti, qui reviennent à des noms de personne, Coman et Comana. Non seulement chez les Roumains, qui ont employé dans ce but des noms comme Turcul, le Turc, Şchiauca, la Slave, mais chez les Italiens, des noms au commencement nationaux ont été employés pour désigner des individus (la même observation pour Peceneaga, dans laquelle on a voulu reconnaître une transmission des Petchénègues). Il y

www.dacoromanica.ro

a d'abord une conception politique du territoire large, complet et de l'unité nécessaire pour la race entière, ce qui cadrait avec les vieux souvenirs romains de l'époque des *Împărați*. Ceux qui vivaient par groupes de vallées, allant jusqu'à des formes plus serrées comme celle des „long-champs", *Câmpulung*, qu'on rencontre aussi bien en Valachie, dans les régions dont nous venons de parler, que dans le Nord moldave, avec le même groupe de villages se succédant le long de la même vallée (Câmpulung „moldave" proprement dit et Câmpulung „russe", ruthène dans la Bucovine), que dans le lointain Maramurăș, au Nord de la Transylvanie (le Dlgopol des Russes, le Hoszumező des Hongrois) et jusque dans la péninsule des Balcans, cas attesté par une source byzantine, avaient maintenant devant les yeux une forme supérieure d'organisation, qu'ils ne manqueront pas d'imiter. C'est le même phénomène qui se passera du côté des Russes, qui, échappés à la domination mongole, la copieront, dans son sens et même dans ses formes, institutions et cérémonies, abandonnant la scandinave, la byzantine Kiev pour s'installer à Moscou, plus rapprochée de la horde dont on venait de se dégager. Le nom même du prince valaque au commencement du XIV-e siècle, celui qui a légué ce nom à toute une dynastie, Băsărabă, est d'origine coumane (avec le suffixe, *abba*, père ; dont *abbas*, abbé) et toute une série de ces noms, pareils à ceux qu'on rencontre dans la pénétration coumane d'Égypte, désignent des boïars roumains de différentes époques, des fondateurs de villages : Talabă en Transylvanie, Toxoabă, boïar valaque du XV-e siècle (cf. Toxobeni, village moldave), Tâncabă, l'ancêtre fondateur du village valaque de Tâncăbești, Odoabă, dont vient le bourg de Odobești, en Moldavie.

Les Tatars représentent un autre type de domination. Ils traînent après eux tout un monde allogène, disposés, du reste, à accepter n'importe qui se place sous l'autorité de leur khan, qui se conçoit comme maître du monde ; le „Rédifransa", le roi de France, comme les autres, n'ont pour cet empereur du monde aucune vraie signification politique, le

www.dacoromanica.ro

Pape lui seul étant considéré avec plus de respect, comme chef d'une autre religion que leurs superstitions païennes. Ils mènent avec eux ce qu'ils ont recueilli au cours de leur invasion. Parmi ceux qu'ils emploient au service de leur armées il y a des Hindous, de la classe des parias, experts au travail des métaux, donc maréchaux ferrants, et musiciens. Jusqu'aujourd'hui les Scandinaves les appellent Tatars, comme les chroniqueurs du XV-e siècle ailleurs aussi ; ils deviendront des Gypsies pour les Anglais, des Gitanos pour les Espagnols, à cause de l'illusion qu'ils venaient d'Égypte (c'est pourquoi chez les Roumains on les appelle aussi: Faraoni, du nom des Pharaons égyptiens); ce seront des Bohémiens pour les Français, à cause des passeports qu'ils exhibaient au nom de Sigismond, roi de Hongrie et de Bohême.

Pour les Roumains, qui les ont connus comme esclaves des Tatars, venus par la Russie, ou comme éléments, de même condition servile, arrivant en Valachie du côté de la Grèce, mais toujours par quelque médiation tatare, ils étaient au commencement les „Petits Tatars" (Tătăraşi): jusqu' aujourd'hui ce nom se conserve dans les faubourgs de certaines villes moldaves comme Suceava et Jassy (dans d'autres faubourgs ou établissements indépendants, de la Şcheia de Suceava, de la Şcheia de Roman, des Şchei de Braşov, il y a des Şchei, des *Sclavi*, des restes de Slaves, d'origine ordinairement ancienne). Portant des noms tatars, comme Tchabalaï, on les trouve dans des documents moldaves du XV-e siècle. Plus tard, une autre appellation s'imposa : celle de *Tigani*, qu'il faut mettre en rapport avec celui des brebis à laine crépue: *ţigaie,* brebis *ţigăi,* ce qui vient, par la disparition du *n* intermédiaire, comme dans Imbroanie, Imbroaie, „femme d'Imbre", Imre, Émeric, de *ţiganie.* Cette appellation s'est imposée aussi dans d'autres langues: il n'y a pas de rapports avec les Atinganes byzantins, dissenters religieux d'une époque plus ancienne. Le nom a passé chez les Albanais: Tzigara, chez les Yougoslaves, chez les Allemands: Zigeuner, d'où aussi, en français, le nom, d'origine plus ré-

www.dacoromanica.ro

cente, Tziganes. Les Tziganes servent, dans leur organisation actuelle, à montrer ce qu'il y avait chez les Roumains au XIII-e siècle : leurs chefs, les voévodes, portent les longs cheveux, les brodequins de pourpre, sous leur autorité sont les „juges" *(juzi)*; les noms affectionnés par les princes roumains ont été adoptés par ces esclaves : Vlad, Dan (dont *danciu* pour l'enfant tzigane), Radu. Ils gardent même certaines particularités de l ngue archaïque.

Quel que soit le caractère des fragments nationaux qui les accompagnent comme esclaves ou comme collaborateurs militaires, les Tatars apportent avec eux une conception de l'État qui, comme celle des anciens Huns, est empruntée à la Chine. Il n'y a, il ne peut être qu'un seul maître du monde, et c'est le khan ; leur chancellerie traite ces princes d'Europe qui se nourrissaient de l'illusion vaine que les Mongols pourraient être utilisés contre les Turcs comme de simples serviteurs du saint empereur ayant le droit de gouverner tous les pays. Entre les idées politiques des Magyars de l'invasion et celles qui dominent les Tatars il y a une énorme différence.

Cette différence existe aussi en ce qui concerne le degré de civilisation. Les nouveaux envahisseurs apportent avec eux l'héritage de plusieurs civilisations anciennes, de la Bactriane, de la Sogdiane, de l'Inde, aussi bien que cette transmission chinoise dont nous venons de parler. Mais surtout ce qu'ils amènent et ce qu'ils imposent dans la vie politique c'est une conception inexorable, impitoyable, de l'État, une discipline de fer. D'un bout à l'autre de l'Empire mongol, qui s'étend du Karakoroum aux Carpathes, il n'y a qu'une loi, celle incorporée dans l'oukas du maître, respecté comme ne l'avait été aucun des maîtres de l'humanité. Les princes „rampent à la horde", ne sachant pas s'ils y conserveront leurs têtes ; par ces princes sont dominés les autres de manière à pouvoir servir à l'empereur universel.

Mais ce ne sont pas des maîtres résidants. Ils reviennent à la horde. Le lendemain de l'invasion qui remplit de terreur l'Europe occidentale jusqu'aux défenseurs du Pape

www.dacoromanica.ro

contre l'empereur, réunis au concile de Lyon, il n'y a plus un seul Tatar sur le territoire qu'ils avaient mis à feu et à sang. Le torrent dévastateur est revenu dans son lit, et une nouvelle invasion est redoutée sans raison par ceux qui ne connaissent pas les habitudes de vie de ces Asiatiques. Leur domaine d'*habitation*, si restreint, est différent de celui de *domination*, d'*autorité*, infiniment large.

Comme chez les Turcs Osmanlis, plus tard, il y a une „maison de dedans" et une „maison de dehors". Ceux qui se trouvent dans celle-ci ont été dûment catalogués, passés au „tefter", comme le feront ces mêmes Turcs pour la Hongrie conquise en 1526, au moment même de la conquête. Le khan doit avoir l'inventaire exact, jusqu'au dernier homme et au dernier arbre, de ce qu'il possède. Ensuite un chef national, local est confirmé par l'empereur devant lequel il est venu s'agenouiller; chacun de ses successeurs devra commencer par cette cérémonie et obtiendra le caftan, le vêtement de cérémonie, et le drapeau, le sandchak. Après cela il ira gouverner les siens comme le demande la coutume: il n'y aura pas pour lui de *yassak*, d'ordre impérial, le futur *oukaz* des Moscovites, que lorsqu'il s'agit d'une guerre, à laquelle, par l'envoi de guides, de manoeuvres, de provisions, il lui faut collaborer. Mais un devoir, dont dépend son rang et sa vie, est de recueillir et d'envoyer la dîme. Des cadeaux à telle date sont nécessairement indiqués: ce sera le *pechkech* des Turcs. Par cet argent, par ces présents on a racheté la liberté de conserver les institutions traditionnelles. De temps en temps paraîtront seulement les envoyés du khan pour prendre son droit ou pour porter ses ordres. Il n'y a jamais eu chez les sujets des fonctionnaires tatars, gouvernant, administrant.

Mais ce grand Empire est en même temps une immense organisation économique. Il a ouvert et entretient de larges voies de commerce, bordées d'arbres, les premiers boulevards, il frappe une monnaie pour toutes les nations, monnaie dont le nom, jadis employé pour le signe qui marque les chevaux et le bétail, s'est conservé chez les Russes: *dengui;*

www.dacoromanica.ro

il facilite les échanges par le premier papier-monnaie qui eût circulé, il répand un même système de poids et de mesures [1]. Il a créé tout un système de monopoles, d'articles défendus à l'exportation *(tarkhan)*, comme les chevaux, de douanes, *gumruk* (du byzantino-romain *kommerkion)*. Si le khan ne gouverne donc pas, il a ses agents pour recueillir les droits de douane.

Les Roumains ont reçu certaines de ces institutions, mais d'une façon différente entre ceux de Sud, qui ont formé la principauté de Valachie, et ceux du Nord, les futurs Moldaves.

En Valachie, les Tatars héritent des Coumans, de leur Coumanie *organisée en État territorial.* Ils changeront donc leurs habitudes d'après la forme politique dans laquelle ils sont venus se loger. Ceci explique l'existence d'une Tatarie danubienne qui existe au XIV-e siècle sous des chefs, des surrogats de khan, comme Nogaï et Toktaï, qui se mêleront aux affaires de Bulgarie à une époque de décadence de l'État des Asséni̯des, quand un pâtre comme Brdokba peut s'improviser Tzar, et ils règneront, épousant des parentes de l'empereur byzantin, à Trnovo. Leur système militaire d'archers sera imité par les Roumains, leurs sujets, que le grand chroniqueur byzantin Nicéphore Grégoras appelle : „Tatars chrétiens". Mais l'importance commerciale des gués du Danube valaque n'existe pas encore, et les Tatars, dominateurs, n'y seront pas à demeure.

La future Moldavie se trouve dans une toute autre situation à l'égard de la domination tatare. Elle se relie directement à la steppe, siège de la horde; elle est exposée en première ligne aux invasions, qui ont suivi, par les barbares ou sur le chemin des barbares, jusqu'au XVIII-e siècle, où à la place des Tatars il y a eu la Russe tzariste. Là,

[1] Les Roumains ont hérité des Romains, pour la *măsură (mensura)* et *greutate (gravitas)*, la *palmă*, le *deget* comme mesures de longueur, mais *ocă* (oka) est turc, ou peut-être tatar, *litră* grec, probablement byzantin, de même que *dram* (drachme). *Pogon* paraît être de même origine. *Stânjen*, correspondant à la *sagène* russe, pourrait être tatar.

www.dacoromanica.ro

les Tatars sont à demeure. Les riches ports de la Mer Noire leur appartiennent, même si, comme à Caffa en Crimée, ils ont loué un territoire aux marchands génois et leur ont permis d'y établir une autonomie entourée de murs et défendue par ces soldats, d'origine différente, qui ont conservé le nom mongol d'*orguxii*. Ils installeront leurs douaniers dans la vieille cité byzantine à l'embouchure du Dniester, Maurokastron, devenue une Moncastro des mêmes Génois et pour les Roumains, habitués à des châteaux de bois, vite noircis, la Cetatea-Albă. Le système des prohibitions et des monopoles y sera introduit, et certains éléments s'y conservent jusqu'à la fin de l'ancien régime. On considère comme une vraie „Tatarie" ce territoire, où il n'y a pas de formations populaires solides, sauf dans cette forêt du Chigheciu, dans les „longs champs" mentionnés, auxquels il faudra ajouter celui, comprenant beaucoup de villages dans les futurs districts de Neamţ et de Bacău, qu'on appela le „champ de Dragoş", puis, tout près, les Cobâle (rapport avec les kébylas d'Afrique?) et sauf aussi le bassin fermé de la Vrancea, d'ancienne population slave, en marge de la province milcovienne des Hongrois.

Une vraie oeuvre de croisade devra y être entreprise par les représentants de la chrétienté occidentale pour rejeter dans leur steppe les restes de ces Tatars qui y avaient fixé des points d'observation, comme les anciens Scythes dans la Dobrogea actuelle (il faut relier aux anciens Tatars cette grande motte de terre qui porte, sur le Pruth, le nom touranien de Răbâia).

Certains Tatars vrais, passés ou non au christianisme, resteront mêlés à leurs anciens esclaves tziganes. Des noms de localités, des noms de personne rappellent cette symbiose de l'agriculteur, du berger roumain et du Mongol envahissant, — ceci sans donner dans les erreurs ridicules d'un Peisker, qui voulait faire de tous les Roumains des Touraniens pasteurs s'étant approprié un dialecte latin.

En tout cas, cette dernière fermentation de barbares à la fin du moyen-âge favorisa essentiellement la création des États roumains.

www.dacoromanica.ro

XXI.

L'ÉLAN DE CROISADE DU XIII-E ET XIV-E SIECLES ET LES ROUMAINS

Une oeuvre de reconstruction fut entreprise en Transylvanie aussitôt après le départ des Tatars : le voévode Laurent fut chargé de découvrir ceux qui avaient contribué à la défense de la province, le roi étant disposé à donner à ces membres de la société féodale des concessions qui, allant jusqu'à vingt *aratra*, égalaient presque celle qui avait été faite, d'après son assertion devant le Saint Siège, aux Teutons eux-mêmes [1]. Un nouveau ban de Severin, Étienne, fils de Czák [2], devait commencer l'oeuvre de restauration dans la province roumaine voisine, et en 1246 il y avait de nouveau un évêque à ses côtés, Grégoire [3].

Mais, pour prévenir une nouvelle attaque, pendant si longtemps redoutée, des Tatars en Hongrie, le Pape s'adressait en 1248 aux Chevaliers Hospitaliers [4]. En ce moment il ne connaissait pas encore l'existence de l'acte, d'une si grande importance pour les Roumains, par lequel, voulant faire repeupler et assurer la province de Severin et les territoires voisins, jusqu'à la rivière de l'Olt, le roi Béla avait fait appel lui-même au précepteur de l'Ordre dans les régions en deçà de la Mer, maître Raimbaud, lui offrant des conditions infiniment supérieures à celles qu'André II

[1] Zimmermann-Werner-Müller, ouvr. cité, pp. 70-71, no. 79, année 1243.
[2] Hurmuzaki, I, no. CLXV.
[3] *Ibid.*, no. CLXXX.

www.dacoromanica.ro

avait assurées aux Teutons qui bientôt seront maîtres de la Prusse, cédée par un prince polonais, de sorte qu'on pouvait se rendre compte de ce que valait une colonisation par les chevaliers de Terre Sainte.

Les Hospitaliers, futurs maîtres de Severin, auront un point de contact avec leurs possessions d'outre-mer par la cession de Scardona sur l'Adriatique. Ils auront en Transylvanie, du côté de Feketig „ou ailleurs", un territoire large de quatre cents *aratra* et dans le Banat la terre Woyla, près de Semlin *(Zenilen),* dans le comté de Krassó, pour pouvoir aider à des expéditions contre les Bulgares, auxquelles ils doivent fournir leur contingent de cent chevaliers ; lors d'une attaque des Tatars, ils en enverront soixante, et seulement un contingent de cinquante si l'offensive viendrait de la part d'un voisin catholique.

En dehors de ce que le roi possède de fait, ces représentants de la croisade reçoivent jusqu'à l'Olt tous les droits de la couronne sur les organisations des Roumains, qui, ayant résisté à l'invasion destructrice des Tatars, ne représentent donc pas une innovation toute récente, mais bien des formes existant depuis au moins un siècle, étant déterminées par les nécessités de ce commerce que le document même mentionne, car il est question du sel de Transylvanie qui doit descendre „vers la Bulgarie, la Grèce et la Coumanie". D'autant plus qu'il est question de champs, de moulins, de pâturages, de pêcheries, comme celles de Celeiu sur le Danube (vieux nom slave, à rapprocher de celui de Cilly). De même, tout ce que la couronne peut réclamer dans la Coumanie au-delà de cette rivière.

Ces territoires sont partagés en deux groupes, dans lesquels est comprise *toute la vie roumaine de ces régions.* Il y a des „kénézats", c'est-à-dire des *judeţe,* gouvernés par des *juzi* (singulier : *jude).* Les chevaliers disposeront à leur gré de ceux qui appartiennent à Jean et à Farcaş. On doit les chercher, bien entendu, dans la région à l'Est de Severin,

[4] *Ibid.*, no. CLXXXV.

www.dacoromanica.ro

c'est-à-dire, pour le premier „kénézat", dans cette partie de la rivière du Jiiu inférieur qui s'appelle, d'un terme slavon correspondant [1], Gorj et, pour le second, dans le district actuel de Vâlcea (nom d'homme), car Vâlcea, en slavon : „le loup" (de *vlk)*, n'est que la forme originaire du magyar Farkas, ayant le même sens. Plus tard, on trouve dans les mêmes parties olténiennes un district du Jaleş et un troisième pour lequel il faut soupçonner, sinon une origine plus récente, au moins une autre situation. Pour ces régions la moitié des revenus, ainsi que la pleine jouissance des pêcheries, mentionnées plus haut, restera au roi.

Les chevaliers auront la même proportion de revenus pour le kénézat-*judeţ* de Litovoiu, nom qu'on rencontre aussi dans les sources byzantines pour les régions de Macédoine et qui, d'origine slave, se rencontre aussi plus tard sur la rive gauche du Danube. Litovoiu, qui avait un frère Bărbat, connu par ailleurs et dont le nom doit survivre dans le village d'outre-monts qui s'appelle Râul-lui-Bărbat („la rivière de Bărbat"), avait toute la partie supérieure de la vallée du Jiiu, avec le bassin qui avait contenu la capitale de Décébale, dont les ruines s'appelaient dès lors Grădişte, et toute cette terre de Haţeg (Hátszeg en hongrois ; nom d'origine indéchiffrable). Mais ce *judeţ*, dont le chef porte le titre supérieur de voévode, est laissé aux „Oláh" [2], aux Roumains, qui restaient donc, comme auparavant, en rapports directs, de vassalité et de tribut, avec la Couronne.

Il en est de même sur l'autre rive, „coumane", de l'Olt, où il y a, non plus un „kénézat", ni un voévodat, mais bien une seconde „terre" (en roumain *ţară)*, comme celle de Litovoiu, donc une „Terre Roumaine", *Ţara-Românească*, celle du „voévode des Roumains" Séneslas [3]. De tout ce côté,

[1] Le Jiiu inférieur nomme le district de Dolj.

[2] Quam Olatis relinquimus; Zimmermann-Werner-Müller, I, pp. 73-76; Hurmuzaki, I, p. 249 et suiv., no. CXCIII.

[3] Terra Szeneslai Woiavode Olatorum, quam eisdem relinquimus prout iidem hactenus tenuerunt, sub eisdem etiam conditionibus per omnia que a terra Lytvoi sunt superius ordinata ; *ibid.*

www.dacoromanica.ro

les conditions du service militaire sont autres que dans le Banat: une cinquième des forces de la région devra aider le roi en cas d'une attaque sur ses frontières et même un tiers, s'il s'agit d'une expédition „vers la Bulgarie, la Grèce et la Coumanie". Le roi aidera l'édification de châteaux dans le territoire concédé aux chevaliers (2 juin 1247).

Examinons les conditions dans lesquelles se trouvait alors l'Ordre.

En 1247, le Soudan, après la victoire de Gaza, faisait tomber l'un après l'autre les châteaux restés aux chrétiens. Les Hospitaliers perdirent en octobre Ascalon, qu'ils avaient défendue avec acharnement. L'année suivante, Saint Louis entreprenait sa croisade d'Égypte, qui retint les forces de l'Ordre de Saint Jean, parfois dirigées contre telle action des croisés, jusqu'en 1252[1]. Il ne faut pas donc s'étonner que le privilège accordé par Béla IV à Raimbaud soit resté sans un plus grand effet, malgré la confirmation, très tardive, du Pape, en août 1251. Le roi pouvait cependant louer en 1254 les chevaliers pour le secours qu'ils lui auraient donné, parlant de leur établissement déjà accompli dans ces châteaux qui devaient garantir la ligne du Danube, l'*aqua contradictionis*[2]. Un vidimus du privilège pour les Teutons de la part des Dominicains de Vienne paraît signifier que le roi pensait à rappeler ces autres chevaliers[3].

L'ancien état de choses resta donc intact, aussi bien du côté de la Transylvanie, où le roi fait des donations, mentionnant comme des entités constitutionnelles différentes les Saxons, les Szekler et les Roumains[4]. Mais dès 1263

[1] Colonel E. J. King, *The Knights Hospitallers in the Holy Land*, Londres, s. d., p. 238 et suiv. Béla IV protestait contre le concours donné par le Pape à une si lointaine entreprise; Hurmuzaki, I, p. 262.

[2] *Ibid.*, p. 261.

[3] Zimmermann-Werner-Müller, I, p. 83, no. 91. Un frère *cruciatus* à Rodna, *ibid.*, no. 118.

[4] *Ibid.*, nos. 86, 88, 94, 97. Mention de la „kerep" (vaisseau), p. 77, no. 84. Une confirmation pour la famille de Jean Latinus contient le nom de Gyaninus, qui montrerait une origine italienne; *ibid.*, p. 82, no. 89. Mesures pour les Szekler, si les Tatars reviennent, *ibid.*, no. 99.

www.dacoromanica.ro

Étienne, fils du roi, prit sur cette marche transylvaine le rôle qu'avait joué Béla lui-même avant l'invasion [1].

La chute de l'Empire latin, le retour des Grecs à Constantinople, leur lutte, flagrante ou cachée, avec les Angevins de Naples, héritiers des Normands, ouvrit bientôt un nouveau chapitre de croisade. Étienne parle en 1268 de sa campagne en Grèce [2].

Mais ce retour au système des deux rois, pareil à celui des basileis et des césars dans l'ancienne Byzance, système qu'on trouve aussitôt en Serbie et ensuite en Moldavie, sous tant de rapports influencée par la Hongrie, représente, malgré le caractère d'expulsion du „jeune roi", une nécessité de cette offensive qui depuis un demi-siècle s'est ouverte vers les Balcans. D'un côté, le roi-père aura à se mêler aux grands changements provoqués par la création d'une grande royauté tchèque, celle d'Ottokar, qui paraissait pouvoir remplacer dans ces régions l'autorité et les ambitions de l'Empire germanique resté sans chef: il provoquera ce puissant guerrier et sera vaincu dans la grande bataille de Kressenbrunn, la Hongrie étant elle-même envahie par ce nouvel „Austrasien"; de l'autre, le roi-fils représente les tendances différentes de la Transylvanie, du Banat, des terres roumaines voisines intéressées aux Balcans et à tout ce qui tient à l'Empire d'Orient, dont, au point de vue d'une très ancienne légitimité, elles peuvent être considérées comme faisant partie.

S'appuyant sur de vieux fidèles, tel le comte Corlard, qui est présenté en 1265 comme ayant le château de Tălmaciu (Tolmács; de fait: „interprète"), qui domine le défilé de l'Olt du côté du district de Vâlcea, attendant le moment propice pour arracher à Litovoiu et Bărbat, dont le premier sera tué dans le combat, l'autre étant retenu prisonnier, la terre de Haţeg, Étienne, le „junior rex", prend dès 1264,

[1] *Ibid.*, no. 123.
[2] *Ibid.*, p. 89 et suiv.

www.dacoromanica.ro

les yeux dirigés vers la couronne de Constantinople, le titre de „duc" — pas voévode [1] — de Transylvanie *(dux transsilvanus)* et, écartant l'idée de l'établissement des chevaliers à Severin, de „prince des Coumans" *(dominus Comanorum)* [2]. Il a auprès de lui un vice-chancelier, d'abord le prévôt d'Orod, puis un „magister Ladomer" (Vladimir), probablement, avec son nom slave, un Szekler [3], un Pierre, ensuite évêque de Transylvanie [4]. Sa femme, Élisabeth, est à ses côtés et fait aussi des actes de donation [5].

Au château de Feketehalom „la colline noire", près de Braşov (Brassó), qui dut devenir alors une ville de la Couronne (Corona, Kronstadt) et à Deva [6], poursuivi par la colère de son père abandonné par les siens, il put résister longuement, avec quelques fidèles, parmi lesquels le voévode de Transylvanie, Nicolas [7], et le ban Ponich [8], le ban Mykud [9], réussissant à vaincre la révolte [10]. De cette Transylvanie méridionale il pouvait observer ce pays des Coumans, qu'il considérait comme sien, d'où étaient venus les auxiliaires de son père contre lui [11], et il installa à Severin comme ban, dignité qui paraît être nouvelle, un de ses fidèles, Alexandre, fils de Drug (ou Drag), ancien

---

[1] Laurent est „ancien Voévode de Transylvanie et comte de Wolkow" *ibid.*, p. 95, no. 110. Des mesures contre les abus du voévode et de son *vice-judex*, *ibid.*, no. 113.

[2] *Ibid.*, p. 95 et suiv.

[3] *Ibid.*, p. 96, no. 110. Avec le chancelier, en 1266; *ibid.*, no. 114.

[4] *Ibid.*, nos. 111, 115. Un Zubuslaus, *ibid.*, no. 140. Lodomer devint évêque de Gran; *ibid.*, no. 202.

[5] *Ibid.*, no. 112.

[6] *Ibid.*, no. 127.

[7] *Ibid.*, no. 123.

[8] *Ibid.*, no. 136.

[9] *Ibid.*, no. 193

[10] *Ibid.*, p. 99, no. 116. Le Palatin était un comte de Cibin-Sibiiu; *ibid.*, no. 117.

[11] Exercitus hungaricus et comanicus; *ibid.*, p. 138. Mention du „dux Menk, Comanus"; *ibid.*

www.dacoromanica.ro

comte de Szabolcs[1]. Il fut un vrai Transylvain[2], son fils mentionnant avec reconnaissance le dévouement que lui témoignèrent „les Saxons et autres hommes du pays de Transylvanie[3]. Devenu roi, celui qui fit défendre par le ban Laurent le château de Severin[4] et alla combattre deux fois (trois fois par les siens) les Bulgares déchus, à Vidin, lançant des raids jusqu'à Plevna et à la capitale de Trnovo[5], prend le titre de roi de Bulgarie à côté de celui de son ancienne Coumanie (et de ceux de Rama et de Serbie)[6]. Cette campagne, dirigée contre l'„empereur" Sventislav de Vidine, devenu ensuite gendre du roi, décida du sort de cette région olténienne.

Son successeur, Ladislas IV, conservera les prétentions sur les Bulgares. En 1278 il devait parler des troubles suscités en Transylvanie par les Saxons, devenus ennemis de sa couronne, qui brûlèrent une des plus grandes églises du pays[7]. Dans cette province à peine domptée, les voévodes changent vite: un Opour, un Roland, un Moïse[8]. Le roi lui-même est l'ami, presque le prisonnier des Cou-

[1] Cf. nos. 119, 121. En 1263, puis en 1271, en 1279, en 1291, le ban Laurent; Hurmuzaki, I, pp. 305, 351, 353. Mais en 1270, le ban Ponich; *ibid.*, no. CCLVII. En 1272 et 1278 le ban Paul; *ibid.*, no. CCXCII et suiv.; Zimmermann-Werner-Müller, no. 189. En 1268, en 1274, Ugrin; Hurmuzaki, I, no. CCXLIX, p. 400 et suiv. En 1275, Mykud; *ibid.*, p. 405; no. CCCXXII.

[2] Cf. Zimmermann-Werner-Müller, no. 230; Hurmuzaki, I, p. 341 et suiv. Ses adversaires, Laurent, fils de Kemyn, le Voévode Ladislas et son frère Gyula, *ibid*, nos. CCXLIII-IV; cf. *ibid.*, nos. CCXLVI-VII, puis le ban Émeric et le Palatin Henri; Zimmermann-Werner-Müller, p. 101; cf. no. 136 et nos. 120-124, 128, 130-131, 146-147, 163, 167, 173.

[3] *Ibid.*, no. 167.

[4] Hurmuzaki, I, pp. 316-317, no. CCXXVIII.

[5] *Ibid.*, pp. 341, 348, 349, 379, 401, 414, 424. Combat au château de Lom, sur l'Isker, p. 462, no. CCCLXXII.

[6] Sa fille Catherine épousa Etienne Dragoutine; Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 320.

[7] Per rablem et saevitiam gentis saxonicae; Zimmermann-Werner-Müller, no. 186; p. 255. Cf. *ibid.*, no. 201; Hurmuzaki, I, no. CCCCXIX.

[8] Zimmermann-Werner-Müller, I, nos. 205, 207, 229.

www.dacoromanica.ro

mans, qui forment sa Cour et sa garde. Voulant se saisir du pays de ces barbares, la Hongrie devint esclave de leurs ambitions et de leurs moeurs „païennes“ [1].

Non seulement par suite de ces circonstances dramatiques la Transylvanie gagnait, pendant cette seconde moitié du XIII-e siècle, une situation qu'elle n'avait jamais eue, mais ces luttes entre Béla et son tils, ces attaques dans les Balcans, où Étienne marie ses filles à Andronic le jeune, au roi de Serbie et au Bulgare Sventislav [2], cette prépondérance des Coumans *relevèrent essentiellement l'importance de tous les éléments d'énergie qui se trouvaient dans la province, même de ceux qui jusque là n'avaient pas eu à la base de leur situation un privilège royal: donc les Roumains.*

Dans la guerre entre Béla IV et Ottokar les Roumains participèrent pour la première fois comme un corps national: des sources d'origine différente le disent, entre autres Ottokar lui-même, qui, se plaignant au Pape de cette attaque de la part du roi de Hongrie, énumère les Coumans, les „divers Slaves“, les Szekler, les Valaques, continuant par les Petchénègues, depuis longtemps disparus, par les Ismaélites et les contingents de ces deux princes russes et du prince polonais devenus gendres de Béla [3]. La paix conclue par le „jeune roi“ avec son père en 1262 porte l'approbation, déclarée ouvertement, et avec reconnaissance, par Étienne, de ses auxiliaires transylvains, les „princes des Coumans“ y compris [4] Conservant pour la Coronne Rodna et Bistriţa, jadis apanage des reines [5], faisant délimiter dans

[1] Dès 1254 le r i Béla écrivait au Saint Siège: „per paganos hodie regnum nostrum defendimus“; Hurmuzaki, I, p. 261. Il explique de cette façon le mariage de son fils avec une Coumane. Sur leur baptême, *ibid*, p. 295 et suiv.

[2] *Ibid.*, p 353.

[3] *Ibid.*, pp. 261, 287. Cf. nos *Actes et fragments*, III, p. 76 et note 1.

[4] Hurmuzaki, I, p. 300.

[5] *Ibid.*, no. CCXXX. Le juge et les jurés de Rodna, *ibid.*, no. CCXLVIII. Pour Bistriţa, *ibid.*, p. 491.

www.dacoromanica.ro

ces régions le territoire de Năsăud (Naszód), où il installe un comte hongrois [1], il refaisait cette partie Nord-Est de la province qui avait eu le plus à souffrir de l'invasion des Tatars. Mais, en même temps, *celui qui avait été rejeté par les armées de son père jusque vers la montagne valaque, au-delà de laquelle il dut avoir des rapports étroits avec Séneslav ou avec son successeur Tihomir,* rétablissait l'abbaye des cisterciens de Kertz-Cârţa [2]. D'un bout à l'autre de ce qui fut son „duché" à lui [3] pendant de longues années il établissait ses fidèles [4], anciens guerriers contre les Tatars et contre les gens de Béla [5]. Nous avons déjà vu que par la confirmation des droits de Corlard dans la Loviște il se ménageait une entrée dans ce pays roumain que les Hospitaliers avaient dû bientôt quitter, appelés par ce grand danger de la Terre Sainte qui finit par la conquête du Soudan à Acre.

Étendant le cercle de ses préoccupations, il avait réglé dès 1266 l'état de choses dans le Banat, délivré par la victoire du ban Laurent à Severin, distribuant des terres du côté de la forteresse du Timiş, Temesvár (Timişoara des Roumains), et de celle de Krassó, entre les défenseurs de ce boulevard, les *castrenses de Thymes,* les *udvornici* royaux, des guerriers comme les descendants de Keyran, le *dominus de Cumanis*, de la lignée Borz (ici : *Borchol* avec l'article roumain), et des Ismaélites, des Grecs même [6].

---

[1] *Ibid.*, no. CCXXXII. Cf. *ibid.*, no. CCCLXXIX.

[2] *Ibid.*, nos. CCXXXIII, CCLXXXVI.

[3] Tenentibus nobis ducatum transsilvanum ; *ibid.*, p. 349.

[4] Le roi lui-même appelait en 1268 n'importe qui pour repeupler ses provinces; *ibid.*, no. CCL.

[5] Cf. *ibid*, no. CCXXXIV.

[6] *Ibid.*, no. CCXLI, CCXLII. Il est question aussi de terres données jadis aux fabricants d'arcs pour le roi. Le nom de Căvăran-Sebeş d'une des villes qui dominent aujourd'hui le Banat pourrait venir de Keyran, sinon de ce château de Charam mentionné par les Byzantins à l'epoque de Manuel Comnène. Sous le roi Ladislas les gens de Severin, commandés par le ban Mykud, fils de Mykud (Micul), combattent en Bohême ; *ibid.*, p. 425.

www.dacoromanica.ro

Pour sa défense, lors de la seconde guerre contre Béla, Étienne dut recourir à tout ce qui se trouvait sous sa main. On a conservé la missive désespérée par laquelle il invite Leustachius, châtelain de „Hunod", c'est-à-dire Hunyadvár (la Inidoara des Roumains), à accourir sans retard avec les gens de son territoire [1].

Sous le roi Ladislas, l'oeuvre de récupération fut poursuivie. En 1276 paraît un comte de Haţeg, Pierre, ce qui signifie que, à cette date, la victoire contre Litovoiu et Bărbat avait été déjà gagnée [2], par un ancien fidèle de la couronne, qui avait combattu aussi, du côté de la Tisa, un autre rebelle, Lorand, fils de March : Georges, fils de Simon [3]. Le même est avec le roi à l'occasion de sa rencontre avec un Dorman, allié des Bulgares du côté du Banat [4].

Le roi „couman" ayant été ramené par le Saint Siège à des sentiments plus respectueux, Rome essaya de ressusciter l'évêché de Milcov, pour les Franciscains qui depuis longtemps avaient pris dans la propagande la place des dominicains [5], et ce ne fut pas sans doute en dehors de son assentiment que Rodolphe, le nouveau roi des Romains, vidima, en 1280, le privilège des Teutons [6].

La grande révolte des Coumans en 1284 dut atteindre aussi les intérêts de la Transylvanie. Le roi accourut et put soumettre les rebelles. *Une partie des vaincus passa cependant la frontière des Carpathes et se réfugia dans le pays des Tatars, „que personne de nos prédécesseurs n'avait tra-*

---

[1] *Ibid.*, no. CCXLII. Cf. des appels semblables, nos CCCXCIV-V. Cf. aussi no. CCCLXVII.

[2] *Ibid.*, no. CCCXXIX.

[3] *Ibid.*, p. 454. Il y avait eu aussi au moins un troisième frère de Litovoiu ; *ibid.*, cf. no. CCCLXXXIX.

[4] *Ibid.*, p. 458.

[5] *Ibid.*, no. CCCXLV (1279). Mais l'acte émane de „Th.", évêque des Coumans *(ibid.*, no. CCCLVIII), concerne l'ancien chef de cette Église, Théodoric.

[6] *Ibid.*, no. CCCLIV.

www.dacoromanica.ro

versé, dit le roi; il s'agit de cette future Moldavie où pour la première fois après l'époque d'André II apparaissaient les drapeaux royaux. Mais il y eut aussi *une forte invasion des Tatars venus de ces parages* [1].

Mais la Transylvanie n'en restait pas moins troublée par tous les coups d'aventure. Ainsi l'évêque lui-même s'avisa de vouloir régler les affaires de la province. Fort de l'autorité du Saint Siège, de l'approbation des archevêques d'Esztergom et de Kalocsa, il fit arrêter Arbouz, le puissant Couman, parent du roi, ses deux neveux et le voévode même de la province, Moïse, ce qui amena des représailles de la part du roi, Cluj, Alba-Julia ne lui étant restituées qu'en 1289 [2].

Aussi, lorsque le nouveau roi, totalement étranger, le Vénitien André, pénétra dans ce pays qui avait vu tant de changements, *il reconnut des communautés nationales déjà consolidées*, sans leur demander de montrer les privilèges sur lesquelles elles s'appuyaient. Dans sa diète d'Alba-Julia en 1291, il prend pour la „réformation" de l'état de la province l'avis de „tous les nobles, Saxons, Szekler et Valaques de ces régions de Transylvanie" [3]. Il rend à Ugrinus, un des grands barons du pays, ancien ban de Severin, les terres de Făgăraş et de „Zumbothely" [4], dont le nom roumain: Sâmbăta, montre, comme le fait aussi celui de Miercurea pour un établissement qui est le Szeredahely des Hongrois et pour les Saxons un ancien nid de Russes (Reussmarkt), l'existence *d'anciennes foires pour les ruraux*

---

[1] Praeterea etiam, cum, pro reducendis Cumanis, qui clandestine de regno nostro aufugerant, de finibus et terminis Tartarorum, quos nemo praedecessorum nostrorum peragraverat, ultra Alpes, collecta multitudine baronum et nobilium regni nostri, accessissemus; *ibid.*, p. 485.

[2] *Ibid.*, p. 502.

[3] *Ibid.*, p. 487.

[4] Cum nos universis nobilibus, Saxonibus, Syculis et Olachis in partibus transylvanis apud Albam-Jule pro reformacione status eorumdem congregacionem cum iisdem fecissemus; *ibid.*, no. CCCCXII.

www.dacoromanica.ro

valaques des environs. L'année suivante, le Parlement des nations compte „les nobles hongrois, les Szekler, les Saxons et les Coumans“ [1]; les Roumains n'y figurent pas, puisque la décision, prise à Bude, concerne la Hongrie: *il y a donc une séparation nette entre les deux pays et leurs „universités“ différentes“* [2].

Des Szekler se présentèrent devant le jeune Souverain, si dépaysé, simple organe d'une féodalité hongroise, victorieuse des Coumans, pour que leurs privilèges aussi soient confirmés [3].

De nouvelles formes d'organisation royale peuvent être découvertes alors à côté de cette vraie république de Transylvanie. Laurent, revenu comme ban de Severin, est en même temps comte de Keve et de Krassó: tout le Banat est soumis à son autorité au moment où commence en Bulgarie la nouvelle dynastie de Georges Tertérès, que le Pape espérait pouvoir gagner pour l'Église romaine et où s'élevait sur le Danube inférieur la puissance du Tatar Nogaï, devenu khan de tout le Sud-Est de L'Europe. A l'Ouest de Transylvanie, dont le rôle sera bientôt encore plus grand, Szatmár et Bodrog se trouvent sous l'autorité d'un même chef [4].

Dans la province elle-même la situation est tout à fait

[1] Zimmermann-Werner-Müller, I, no. 261.

[2] Les Saxons seuls se réunissent, en 1298, à l'„université hongroise pour une décision de caractère général; *ibid.*, no. 282.

[3] Hurmuzaki, I, no. CCCCXIII.

[4] *Ibid.*, no. CCCCXX. Des mesures étaient prises aussi, d'après les conditions fixées au couronnement d'André, pour ramener les serfs valaques à leurs anciennes appartenances; *ibid.*, no. CCCCXXIII. Ils sont défendus, avec leurs knèzes, maintenant de simples chefs de village, contre les Szekler; *ibid.*, no. CCCCXLII. Cf. no. CCCLVII. Les *comites* des Saxons subissent, du reste, la même diminution de rang; Zimmermann-Werner-Müller, I, no. 259. On a voulu trouver dans ces mesures, comme aussi dans la permission de conserver soixante „mansiones“ de Valaques sur les possessions de l'Église transylvaine, la preuve d'un afflux d'immigrants venus des Balcans, alors qu'il est question seulement de la nouvelle situation des serfs en rupture de ban *(extorres)*.

www.dacoromanica.ro

trouble. On est à la merci des „Hongrois ou Valaques" organisés en formations militaires ; des nobles sont assiégés dans les châteaux, et le voévode de Transylvanie, agissant en quasi-souverain, leur délivre des sauf-conduits [1]. Ce voévode, Roland, appartient à une famille qui paraît à ses côtés, comme partageant le pouvoir. Roland commet des actes d'usurpation que le roi cherche à annuler [2]. A côté, le ban Mykud et ses trois fils, Nicolas, Démètre et Pierre, jouent un grand rôle, donnant des actes de cession pour lesquels il leur suffit de demander l'enregistrement au chapitre de l'Église de Transylvanie [3]. Les héritiers du fief de Tălmaciu s'étendaient jusqu'à Amlaş, dans le voisinage de la nouvelle Hermannstadt [4], jusqu'au gros village roumain de Săliște [5]. Les descendants de Corlard avaient le château de Salgó et neuf villages roumains. L'évêque Pierre réussit à soumettre le Maramureş voisin à son autorité [6]. Il établit des colons et crée des franchises [7]. C'était l'époque où un ban Paul était devenu maître, presqu'indépendant, de la Croatie.

Déjà en 1292 avait été proclamé un autre roi, fils d'une fille d'Étienne V, Charles-Martel, dont le père était Charles II d'Anjou, roi de Naples, qui faisait des donations sur le territoire de la Slavonie [8]. En 1301 André III mourait, et aussitôt la couronne des Arpadiens était réclamée par le roi de Bohême, qui se faisait appeler Ladislas V, et par le prétendant bavarois Otto, contre lesquels se dressaient les droits, beaucoup plus authentiques, du fils de Charles-Martel, Charles-Robert.

---

[1] Hurmuzaki, I, p. 524.
[2] *Ibid.*, no. CCCCXXVIII.
[3] *Ibid.*, nos CCCCXXX-CCCCXXXI ; cf. no. CC.CXXVII.
[4] *Ibid.*, no. CCCCLVIII.
[5] *Ibid.*, no. CCCCLXI. Săliște est traduit par Varadyafalu.
[6] *Ibid.*, no. CCCCXXXIV. Quedam particula dyocesis transylvane ; *ibid.*, p. 552.
[7] Zimmermann-Werner-Müller, p. 195.
[8] Jireček, *Gesch. der Serben*, I, p. 337.

www.dacoromanica.ro

La couronne était alors entre les mains du si puissant voévode de Transylvanie, Ladislas Apor, qui pensait à marier sa fille au fils du roi de Serbie Ouroch II [1] : le Pape, qui soutenait le prince napolitain, le menaçait d'excommunication en 1309 [2]. Il s'était saisi des mines d'argent de Rodna, qu'il dut rendre à Charles-Robert en 1310 [3].

Jusque là il avait été, avec son fils homonyme [4], et d'autres fils aussi, le principal appui du Bavarois [5], qui, après avoir pénétré jusqu'à Bistriţa et à Hermannstadt [6], serré par ses ennemis, *chercha un refuge au-delà des Carpathes, chez le chef des Roumains libres* [7], *le voévode qui résidait dans le château de montagne Argeş*, sur la rivière du même nom, celui qu'on appela ensuite, pour le distinguer de la „Cour" d'Argeş, Curtea-de-Argeş, plus bas sur le cours du même Argeş, château de Poienari (d'après les habitants des clairières, *poiene).*

Il faut admettre que, dès la disparition de Litovoiu et de ses frères, dont le seul territoire de Haţeg fut occupé et retenu, au moins quelque temps, par les vainqueurs, Séneslav ou son successeur Tihomir, le Tocomerius des Hongrois, qui portait en même temps, d'après la coutume serbe, aussi un nom chrétien, celui de Jean ou Ivanco, qui lui est donné par une chronique bulgare en 1330, s'était empressé de se saisir du voévodat voisin. Les deux formations politiques se confondirent donc dans une seule „terre roumaine", *Ţara-Românească*, notion qui, du reste, avait compris déjà tout le territoire des „Romanies" non encore occupé, retenu ou distribué à ses nobles et à ses „hôtes" par

[1] Hurmuzaki, I, no. CCCCL.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*, no. CCCLI. Cf. Zimmermann-Werner-Müller, I, pp. 248 249.
[4] *Ibid.*, p. 585.
[5] Qui confirme aussi les privilèges de l'abbaye de Kerz-Cârţa ; *ibid.*, I, p. 231. Des Saxons de Hermannstadt autour de lui ; *ibid.*, p. 273.
[6] *Ibid.*
[7] Chronique d'Ottokar ; *Monumenta Germaniae Historica, Deutsche Chroniken*, V, 1, 2.

www.dacoromanica.ro

le roi de Hongrie. *Pour la première fois, cette lutte acharnée autour de la couronne de Hongrie, qui dura jusqu'à l'installation du roi napolitain en 1309, permettait au prince des Roumains libres de iouer un rôle dans le développement de l'Europe à la fin du moyen-âge.*

Dorénavant Charles-Robert paraissait devoir rester maître du pays jusqu'aux Carpathes. Il confirme ou annule les décisions prises par Ladislas Apor lorsqu'il disposait librement de sa province. Mais bientôt le fils de l'ancien voévode Moïse suscite une révolte, et il fallut envoyer contre lui des forces royales importantes, avec le maître des *tavernici* Jean, qui employa Nicolas, fils de Pierre Gerendy: la bataille décisive fut livrée dans le Nord-Est de la province, près du château de Csicsó (Ciceu) (avant 1224)[1]. Un soulèvement des Saxons montrera combien il était difficile de s'assurer la soumission de ces groupes de population peu disposés à accepter, après l'anarchie qui accompagna l'agonie des Arpadiens, le régime nouveau des Arpadiens.

Ce régime il faut le définir maintenant, dans tout ce qu'il apporte de cet Occident dont il provient.

Les Angevins sont des conquérants, conquérants par les armes, mais aussi, et surtout, par le système. Ce système, d'origine occidentale, contenant tout ce que les Occidentaux avaient accumulé d'influences et de développements à la fin du moyen-âge, doit être d'abord examiné pour pouvoir faire ressortir ce que le nouveau régime, ce qu'on pourrait appeler: *la révolution angevine*, a donné à la Transylvanie et aux pays voisins, de même qu'à la Hongrie entière, qui en sortit totalement transformée.

Ils avaient trouvé un pays en pleine anarchie. En 1301 les Saxons de Sebeş (Mühlbach) devaient donner des lettres de sauf-conduit à ceux de Hermannstadt, „soupirant jour et nuit pour la paix“ [2]. Le légat Gentile, envoyé par le Saint-Siège pour cette oeuvre de pacification, ne pouvait pas rece-

[1] Hurmuzaki, I, no. CCCCLXV.
[2] Zimmermann-Werner-Müller, I, no. 289.

www.dacoromanica.ro

voir les sommes rassemblées à son usage par l'évêque de Transylvanie [1]. Après quelques dizaines d'années le génie politique de la nouvelle dynastie donnera une province paisible, à la disposition du roi, prête à soutenir une offensive à laquelle les derniers Arpadiens, peu entourés et souvent trahis, avaient dû renoncer.

Ils apportaient avec eux une double direction.

D'abord, celle de la croisade, qui devait être poursuivie contre tous les païens de ces régions: Tatars, Lithuaniens, et contre leurs voisins reliés à la confession orthodoxe: Serbes, Bulgares, Roumains, Ruthènes. Ils ne faisaient ainsi que suivre la tradition de Saint Louis, dont ils avaient le sang (il y eut en Hongrie même un prince „Loys").

Secondément, les nouveaux maitres venaient de cette Italie méridionale qui, avant d'être si durement gouvernée par Charles d'Anjou et son fils, avait vécu sous la domination des Normands, d'une si étroite et cruelle discipline, à la base se conservant les souvenirs de l'administration byzantine: efficace, hiérarchisée, employant des lois et des décrets, ce que la Hongrie des seigneurs autonomes et des villes privilégiées n'avait pas connu jusque là, ni dans le royaume proprement dit, ni dans cette Transylvanie si faiblement reliée au reste.

En même temps, les Angevins cherchèrent à se rattacher par des liens féodaux, à la façon de l'Occident, la Valachie. Jusque là, le pays de Tihomir, un *domn*, d'autorité impériale, de pouvoir absolu, avait mené une vie isolée dans laquelle il y avait deux éléments: fidélité aux traditions populaires des knéziats et des voévodats, d'un côté, et, de l'autre, adhérence à la vie politique sous-byzantine de la péninsule des Balcans, adhérence rendue plus étroite par les rapports de famille avec ces dynastes péninsulaires qui avaient donné à la Hongrie la reine Élisabeth, femme d'Étienne V: le fils de Tihomir porte le vieux nom traditionnel, local, d'origine coumane, de Băsărabă, à côté duquel il a dû y avoir un autre, inscrit dans le calendrier, que nous ignorons, mais le

[1] *Ibid.*, no. 291.

www.dacoromanica.ro

fils de Băsărabă est un Nicolas Alexandre, dont le second nom rappelle le Tertéride qui règne à Trnovo, le Tzar Alexandre, qui aura aussi une femme valaque, alors que ses petites-filles se marieront en Bulgarie de Vidine et en Serbie de Macédoine; leur père, le prince Vladislav, est probablement, à en juger d'après son nom, fils d'une Bosniaque. A cause de ces liens, Tihomir-Ivanco prit part à la bataille de Velboujd, dans laquelle, en 1330, son parent de Bulgarie fut battu par le roi serbe [1].

Dès 1319, pour le territoire de la Matchva, jadis un banat hongrois, Charles-Robert attaque Ouroch II de Serbie et occupe Belgrade [2]. Une dixaine d'années plus tard, prétextant que Băsărabă, comme jadis Litovoiu, ne remplissait pas ses devoirs de vassal par le paiement du ce cens annuel qui était tout ce qu'on demandait de lui, il entrait en Valachie qu'il dut quitter cependant bientôt, ayant perdu dans les montagnes du côté de Posada une grande partie de son armée, surprise dans une dangereuse embuscade [3].

Ceci signifiait cependant attirer les Roumains libres d'au-delà des Carpathes dans cette grande politique européenne, de croisade, d'aventures qui était l'apport des Angevins. Et, en même temps que le pays se reliait aux grands événements de l'époque, *les autres Roumains, de la Transylvanie, du Banat, du Maramureş, devenaient dans le nouveau système militaire inauguré par Charles-Robert l'appui principal de la royauté, qui, défiante et sévère à l'égard des seigneurs, dont il fallait briser l'hégémonie, créait de ces chevaliers ruraux, de cette „cavalleria rusticana", sa nouvelle base pour de larges et hardies offensive* [4].

---

[1] Sources dans notre *Geschichte des rumänischen Volkes*, I, et dans Jireček, *Gesch. der Serben.*

[2] Jireček, ouvr. cité, I, p. 351 et suiv.

[3] Chroniques hongroises dans la collection, citee, de Florianus, et notre *Histoire de l'armée roumaine* (en roumain).

[4] Cf. notre *Histoire des Roumains de Transylvanie et de Hongrie* (ou l'original roumain, beaucoup plus étendu, avec l'indication des sources).

www.dacoromanica.ro

Imitateur de son suzerain, le maître de la Valachie revêt, comme peut le montrer le tombeau découvert dans l'église d'Argeş, le costume occidental, des „courteheuses" unis à la tunique étroite, au manteau de soie portant les lys des Angevins, des bijoux de fabrication franco-italienne. Vladislav épouse en secondes noces Claire, appartenant à une famille de nobles transylvains qui avaient adopté la religion catholique; une de ses filles sera la femme d'un duc d'Oppeln en Silésie, un Piast, devenu Palatin de Hongrie, et son tombeau fut creusé dans l'église de St. Ladislas à Orade. La chancellerie valaque emploie dans les documents et dans les sceaux le latin à côté du slavon d'ancienne traduction, et le libellé des actes de donation est à la façon de la Hongrie. Les Franciscains sont accueillis dans le pays, un évêché s'élève à Argeş, et le prince fait semblant d'accepter le rite catholique.

Pour retenir Vladislav dans sa clientèle, Louis-le-Grand, fils de Charles-Robert, lui crée un duché en Transylvanie, suivant la coutume du partage par fiefs ducaux qu' avait inauguré, en France, au profit de ses fils, Jean-le-Bon. Des guerriers valaques font maintenant la garde dans le château de Făgăraş, le vassal gagnant le droit d'y introduire ses boïars, ses paysans, ses esclaves tziganes dans ce pays de l'Olt sous les Carpathes. Dans la naïve conception féodale que la Hongrie n'avait pas connu jusque là ce n'était pas détacher une partie du royaume.

Ces relations d'amitié, de collaboration permirent à Louis, qui réunira dans une marche orientale le pays des Szekler et le comté de Bistriţa, ainsi que le nid de chevaliers roumains du Maramureş, d'entreprendre la croisade contre les païens, Tatars et Lithuaniens, qui le mena en Moldavie, où subsistaient encore: l'établissement des Tatars à Baia, la colonie autour des mines de sel, les Franciscains du Csik, Szekler descendus à Bacău, et les souvenirs de l'évêché de Milcov. Il y établit un de ses Maramorésiens, Dragoş, qui fut remplacé après quelque temps par la descente, de sa propre initiative, d'un autre voévode des Roumains, qui

www.dacoromanica.ro

s'y trouve déjà vers 1350, Bogdan, lequel, comme son voisin valaque dès 1330, refusa de remplir les rites de vassalité à l'égard du roi. Avec des camarades aux noms hongrois, comme Dămăcuş, ou ruthènes — car la province dont on venait avait un fort coéficient d'habitants de cette nation —, copiant lui aussi les formes de la chevalerie royale, Bogdan ne montre nullement vouloir accepter des évêques envoyés par Rome, et c'est seulement sous le fils du fondateur, portant un nom russe, Laţcu (Latzko), dont la situation politique était, vers 1370, en dehors de tout danger, que le Pape put considérer le nouveau prince, en lui envoyant, de Pologne, un dominicain pour être évêque dans la capitale de Séreth, comme gagné au rite latin, en dépit de l'orthodoxie de la femme russe.

Ce nouveau pays prit son nom de la rivière de Moldova : il sera donc „le pays roumain de la Moldova, la Moldavie, qui, si loin de la Roumanie valaque, n'aura pas la préoccupation de fixer ses rapports avec cet État, déjà ancien. Les deux fondations roumaines se relièrent comme direction et comme coutumes à cette *France de Hongrie* qui s'était formée au commencement du XIV-e siècle et qui tendait par delà ces territoires roumains vers la Pologne, dont par sa mère, fille du roi Vladislav Lokiétek, devait hériter Louis, vers cette Lithuanie relapse après son premier passage au christianisme, aussi bien que vers les États slaves des Balcans et vers cette Constantinople où végétait l'impérialisme de simple enseigne des Paléologues.

Mais tout cela c'était l'accomplissement du grand programme de la nouvelle croisade. Par les Angevins d'Italie elle avait voulu latiniser l'Albanie, que le roi de Serbie considérait comme un second royaume pour lui, et renouveler l'Empire latin à Constantinople, pensant peut-être à l'intégralité du grand rêve sacré des chevaliers médiévaux. Par Charles de Valois, considéré par les Grecs comme l'héritier de Constantin-le-Grand, elle avait tendu vers le même but glorieux. Par les entreprises d'aventures du dauphin de Viennois, Humbert, par les ambitions hardies des Zaccaria de

www.dacoromanica.ro

Phocée, par des coups d'essai comme celui de Smyrne contre l'émir turc d'Aïdine, par des voeux de croisade comme celui du roi Philippe-le-Bel, par la propagande des Papes d'Avignon, Clément VI et Urbain V, par l'appui donné en Europe occidentale au jeune roi de Chypre, héritier de Jérusalem, Pierre I-er, qui alla prendre en Asie Mineure Satalie, en Syrie Tripolis, en Égypte, non plus Damiette, comme sous André de Hongrie et Louis IX de France, mais la riche Alexandrie elle-même, la croisade avait renouvelé toute l'atmosphère morale de l'Europe, un Valdemar du Danemarc aussi bien qu'un Casimir de Pologne, le grand-père de Louis l'Angevin, étant parmi les adhérents du „saint passage".

Mais les Slaves de Balcans n'entendaient pas fournir les matériaux humains de cette tentative si hardie. Le nouveau roi de Serbie, Étienne Douchane, lui-même touché par le latinisme comme dominateur de la rive de l'Adriatique et, aussi, citoyen de Venise, se servant, en outre, de mercenaires allemands et négociant avec Pierre Thomas, légat du Saint Siège, crut pouvoir refaire, après la crise byzantine de la guerre entre les deux Andronic et devant la réédition par la lutte entre Jean V et son ancien tuteur, le Cantacuzène devenu Jean VI, l'Empire d'Orient à la façon des Asénides, en se faisant proclamer Tzar des Serbes et des Rhomées. Il tendait vers Thessalonique comme Joannice, sans doute vers Constantinople aussi, dont il copiait les codes.

Un conflit devait se produire entre les deux impérialismes. Le Tzarat bulgare s'étant brisé en trois, avec un mercenaire byzantin, Dobrotitch, sur la rive du Pont, et un prince séparatiste à Vidine, désirée par Étienne V, Louis voulut créer au-delà du Danube un nouveau Banat, à l'Ouest des Portes de fer. Mais les Roumains de Valachie, coreligionnaires et parents des Balcaniques, se préparaient à jouer, bien que tard venus, le même rôle. Il y eut donc une lutte entre Louis et Vladislav pour cette forteresse de Vidine, qui resta en fin de compte au „Tzar" bulgare Sratchimir, les franciscains ayant dû quitté la position déjà acquise. En Vala-

www.dacoromanica.ro

chie le Voévode de Transylvanie fut vaincu par le prince roumain qui était aussi duc de Făgăraş. Celui-ci put occuper sur le rive droite Nicopolis, attendant que Silistrie et l'héritage de Dobrotitch, donc la Dobrogea, appartiennent à son petit-fils Mircea (de Marc, par le nom Mrkcha du Gréco-Slave despote d'Avlona).

Les deux Roumanies devenus libres et la roumanité chevaleresque de Transylvanie, du Banat, du Maramurăş se trouvent donc ensemble, comprises dans un seul système, avec des institutions de féodalité occidentale et sous le drapeau de croisade de l'hégémonie française au XIV-e siècle.

www.dacoromanica.ro

XXII.

LES VOIES DE COMMERCE ET LES ROUMAINS

La création des deux principautés roumaines répond à ce nouveau mouvement de croisade qui commence par les rêves constantinopolitains de Charles de Valois, continuation des ambitions angevines dans les Balcans, et qui, à travers la croisade de Chypre, s'étend jusqu'aux expéditions de Méhédia et de Nicopolis à la fin du XIV-e siècle. Mais elle est en même temps *de nécessité européenne par le rôle que les pays roumains sont appelés à jouer dans la création dès le XIII-e siècle au moins des nouvelles voies de commerce,* dont l'une se dirige vers le Danube valaque et l'autre relie la Galicie avec la région voisine du delta danubien et avec la Mer Noire par l'embouchure du Dniester et par la Crimée.

Entre les deux routes qui unissent les Flandres, l'Allemagne, avec leurs draps, leur ferraille, et les régions de l'Ouest, riches en épices (pour les Roumains l'apothicaire est le *spițer,* ce qui doit venir de l'italien *speziario ;* „apothicaire" a donné „piticariu", à une époque beaucoup plus récente, sous une influence allemande) et en tissus de luxe, il y a, quant à l'origine, au caractère même, une différence importante.

Celle de Transylvanie est d'origine populaire. Aucun roi de Hongrie n'a cru nécessaire de confirmer par un nouveau privilège le changement, si important, qui a transformé les villages et les marchés saxons dans des villes murées, ré-

www.dacoromanica.ro

gies par des magistrats autonomes, ainsi qu'on les trouve pendant ce XIII-e siècle, Rodna, la première à être gouvernée ainsi, comme ville minière, étant un établissement tout à fait spécial. Elles paraissent dans cette nouvelle forme qu'elles se sont gagnées d'elles-mêmes pendant cette vie de liberté transylvaine qui s'étend entre la mort d'André II, un roi qui règne, et la fin de la dynastie des Arpadiens: bien entendu, les Angevins, habitués au régime des cités, s'empressent de reconnaître et de favoriser cet état de choses, d'un si grand avantage pour les finances royales.

Cette route de Transylvanie, à laquelle participent les seules villes saxonnes, n'a pas un point de départ déterminé. Chacun des centres qui participent à ce commerce rémunérateur travaille pendant quelque temps pour la seule région roumaine voisine, à laquelle elle doit son développement. Nous avons vu qu'il y avait depuis le commencement du XIII-e siècle une descente du côté de l'Olt, vers la région de Litovoiu, de Vâlcea. Hermannstadt, l'ancienne *villa Hermanni,* la domine. Le long de cette route, il y a le château de Tălmaciu, de l'„interprète", le vague souvenir d'un „village des Arméniens", sur lequel on ne peut avoir aucune explication sérieuse, il y a la Tour Rouge et, dans le voisinage, la province de Corlard et de ses descendants, confirmée par Charles Robert après son installation en Transylvanie. De ce côté, on pouvait aller vers Severin, qui conserve ses bans jusqu'à la fin du XIV-e siècle, quand le prince de Valachie Mircea obtient lui-même de son suzerain et allié, le roi Sigismond, la possession du château, dans lequel il accueillera ce Souverain. Vidine, où il y avait un „empereur" et pour la domination de laquelle on se battit, conserve son importance. Il n'est plus question des pêcheries de Celeiu, mais, aussitôt que des couvents surgissent dans ces régions, parmi les revenus les plus importants qu'on leur assure on trouve des pêcheries danubiennes. Par Slatina sur l'Olt, où il y a une ancienne douane, datant de l'époque antérieure à la réalisation de l'unité roumaine, on peut passer en Valachie, et là, en face de la Nicopolis

www.dacoromanica.ro

bulgare, occupée un moment par le prince valaque Vladislav, il y a une Petite Nicopolis que, depuis longtemps, les Roumains appellent Nicopoia Mică et qui se trouve sur les fondements du vieux château de Justinien.

Pour „la ville de la Couronne", Kronstadt, la direction vers le même Danube est différente. Ici encore il y a un château qui garde le défilé; fondé sur l'emplacement d'un village qui porte un double nom, d'origine roumaine: Terciu (d'où le magyar: Törcs, le saxon Törz) et Bran, il sera confié, à cause de l'importance du passage, par le roi Louis, à des archers anglais, dont la valeur avait été évidenciée par leurs succès pendant la guerre de cent ans; un autre défilé, par la vallée du Teleajen, ancienne route romaine, un troisième, par celle du Buzău, n'avaient pas d'importance à cette époque. On préférait le cours de la Prahova, malgré les forêts vierges qu'il fallait traverser, ou plutôt, au début, celui de la Dâmboviţa, où il y avait une forteresse devant laquelle fut livrée la bataille entre les gens du roi Louis et ceux du prince Vladislav: Rucăr, dont le nom paraît être saxon, et le village voisin de Dragoslave, d'origine slavo-roumaine, conservèrent à travers les siècles l'importance de leur douane; le voyage de deux Allemands, en 1385, mentionne ces localités. Mais c'est le long de la Prahova [1] qu'on arrivait à Brăila (ancien village de pêcheurs, fondé par un Brăila; cf. Brae, Brăiloiu, Brăescu), le port de ces régions, qui est déjà décrite dans un témoignage de la fin de ce XIV-e siècle.

Du côté de la Moldavie, Bistriţa-Bistritz seule restait un simple marché, près de Rodna déchue, et conservant elle-même des rapports seulement avec la Baia moldave, où le travail des mines avait cessé depuis longtemps, mais la population restait saxonne, employant, dans cette *Stadt Molda* (la Moldva-bánja des Hongrois), le dialecte traditionnel et scellant ses missives de l'image du cerf de Saint Hubert, et avec la région de pâtres du „Longchamp" voisin,

[1] Dans nos *Actes et fragments*, III, no. 2.

www.dacoromanica.ro

qui, sous l'autorité du prince, continuait à jouir de son autonomie, redevable d'une simple dîme au trésor de l'État.

A l'intérieur de la province, des marchés prospéraient, comme celui de Mediaş (le Medgyes des Hongrois), et l'ancien bourg qui défendait contre les Petchénègues et les Coumans, Segesvár (du cours de la rivière du Sebeş), la Schässburg des Saxons, ne conservait d'importance que pour l'échange de marchandises avec les paysans, roumains et allemands, des environs.

Ce commerce touchait à une grande artère de commerce, à Brăila seule ; ordinairement il s'embouteillait dans la plaine valaque à la sortie des montagnes.

Tout autre fut le point de départ de la route galicienne, qu'on appelait „le chemin tatar", et toutes autres ses possibilités de développement.

Il y a déjà longtemps qu'on a découvert la falsification des diplômes qui tendaient à prouver que dès le XII-e siècle existaient des rapports entre les États de la Russie occidentale et le Danube roumain, descendant même jusqu'à Mésembrie, sur la Mer Noire, qui, à cette époque, n'avait aucune importance dans le mouvement général du commerce. „Les gens des gués", les *brodnici*, que mentionnent les documents hongrois — et Brăila faisait partie de ce vague territoire, — menaient encore une existence tout à fait isolée.

Il en fut ainsi jusqu'à l'époque où l'énergie du roi Vladislav Lokiétek arriva à réaliser, par dessus la pulvérisation des duchés devenus autonomes, une concentration monarchique. Son fils et successeur, Casimir-le-Grand, héritant des princes russes de Galicie, qui s'étaient partagé l'héritage, disputé par les rois de Hongrie, des rois du XIII-e siècle, comme Daniel, Romain, au nom byzantin, pensa aussitôt à une colonisation.

Elle se distingue de celle qui avait été accomplie en Hongrie le long du moyen-âge par le fait qu'on ne voulait pas attirer des paysans, ni loger des hôtes prétentieux et dangereux comme les Ordres de chevalerie dont la Pologne

www.dacoromanica.ro

aussi venait de faire l'expérience par leur établissement de Prusse. Il s'agissait seulement de marchands.

Des Allemands, plus tard des Juifs, s'empressèrent d'y venir. Les premiers donnèrent un caractère germanique aux deux grands centres qu'on venait de créer, Cracovie, avec ses vieux souvenirs historiques, et la nouvelle cité du prince russe Léon, Léopolis ou Lwów, pour les bourgeois étrangers une Lemberg. Des Arméniens s'y ajoutèrent, car à ce moment même l'attaque turque et mongole était en train de liquider leur État de synthèse si intéressante sur les rives de la Méditerranée, en Cilicie.

Ici, avec l'élan de cette population urbaine, âpre au gain et entreprenante, avec la protection royale, si largement accordée, il y avait aussi un point terminus, d'une grande importance, une des plus magnifiques oeuvres de civilisation à la fin du XIII-e siècle.

Les Génois avaient aidé à la restauration des Grecs byzantins. Des privilèges très étendus leur furent accordés. Comme les Vénitiens, ils se rendaient compte de ce que pouvait valoir pour le commerce des établissements qui leur permettaient le contact permanent avec les régions où on cultivait le blé, toujours recherché sur le Danube inférieur, et où on pouvait acquérir des fourrures russes et des „dents de poisson". Fixés à Péra de Constantinople, maîtres du commerce de la Mer Noire, ils achetèrent au khan des Tatars, dans des conditions pareilles à celles que les Hollandais obtinrent au XVI-e siècle de la part du souverain japonais, le droit de fonder une colonie, Caffa, dans l'ancienne Gazarie ou Gothie, ville rapidement développée, à laquelle vinrent s'agréger de nombrenx comptoirs, sur l'emplacement des anciens *emporia* byzantins, jusqu'en Caucasie.

Le chef de la Horde avait accordé non seulement ce privilège de location, permettant de faire élever des murs imposants pour une liberté complète dans tous les domaines, mais aussi sa puissante protection au commerce qui devait traverser cette steppe qu'on appelait „le désert des Tatars".

www.dacoromanica.ro

Il fallait relier la Galicie polonaise avec la Gazarie génoise. Et il n'y avait pas d'autre possibilité que celle de soutenir la Moldavie qui venait à peine, entre 1350 et 1360, de se former par une descente militaire, capable de fondre sous l'autorité du nouveau *Domn* toutes les anciennes formations, populaires, très modestes, n'ayant rien de l'étendue et de la puissance défensive des *judeţe* valaques.

Ces princes de Moldavie étaien. appelés donc à une grande fonction économique. Elle leur revint aussitôt après la création d'un État qui descendit rapidement de Baia à Séreth, plus près de la Pologne, dont on subissait maintenant l'influence, puis à Suceava, un peu plus bas vers les groupes de villages indigènes, et de là à Jassy, sur le Bahluiu, affluent indirect du Pruth, pour étendre par des raids heureux les frontières du bison jusqu'au Dniester: à Hotin, à Tehin (Tighina), vieux gués russes, et jusqu'aux colonies génoises établies sur la même terre tatare à Licostomo „gueule de loup" (le nom de la bouche danubienne fut pris aussi par le centre de pêcheries slaves qui est Vâlcov [1]), la Chilia, les „cellules" des moines byzantins appartenant au patriarcat de Constantinople, et à Moncastro, sur le liman du Dniester, le lien avec le groupe de Gazarie étant fait par mer ou par la fondation des Ghizulfi génois à Lerici sur le Dniéper.

Des places d'arrêt devinrent, le long de la Moldavie, des villes assez importantes, dans lesquelles dès avant même la fondation de la principauté des Arméniens étaient venus se loger, à côté d'Allemands d'une double origine: les Saxons, qui ne dépassaient pas la lisière de la montagne, et les Allemands de Galicie, qui envoyèrent leurs avant-gardes à Séreth et à Suceava, presqu'au même moment où des dominicains allemands, rivaux des franciscains de Valachie et de ceux qui du pays de Szekler avaient passé en Moldavie même, commençaient l'oeuvre de propagande qui devait préparer la fondation, pour des prélats polonais, de l'évêché de Séreth, opposé à celui de Bacău, continuateur de l'oeuvre des Milcoviens.

[1] De *vlk*, loup.

www.dacoromanica.ro

Il y eut des centres plus modestes, d'où partaient les guides et les voituriers, apportant aussi le vin à bon marché des collines moldaves à Dorohoiu, dont le nom, qu'on peut rapprocher du Drohobycz galicien, a le sens de „relai de chemin", à Botoşani, l'ancien village des descendants du paysan fondateur Botăş, à Jassy, Iaş, fondé comme village par un personnage de ce nom et qui est, dès avant la fin du XIV-e siècle, pour les Hongrois un Jászvásár bien connu, dont le nom, à cause des Jazyges-Philistins de Hongrie, est interprété *Forum Philistinorum,* puis à Roman, ville créée à la façon de la Pologne, sous une forteresse, par le prince dont elle porte le nom. Des centres moins importants, Vasluiu, Bârlad, Tecuciu, d'origine assez ancienne, mais sans caractère urbain, continuaient cette efflorescence de nouvelles fondations dont ne faisaient pas encore partie ni Reni-Tomarova, ni Galaţi (du nom de son fondateur), dont l'importance vint seulement lorsque, au XV-e siècle, la conquête turque détruisit toute la situation économique, jusque là si prospère, de Chilia-Licostomo et de Moncastro-Cetatea-Albă.

Ainsi, à la fin du moyen-âge, les Roumains, vivant jusque là dans leurs autonomies paysannes traditionnelles qui n'en représentent pas moins un ordre politique complet aux racines archaïques, étaient arrivés, par suite de l'anarchie des liquidations à leurs frontières et grâce à l'afflux d'un esprit occidental, de chevalerie, d'un côté, d'entrepris es commer ciales, de l'autre, à fonder des États dont le caractère méritait d'être défini même avant les changements qui vers 1400 en préciseront mieux le caractère.

Ils n'ont perdu rien des souvenirs d'un long passé, au fond duquel il y a la permanence des idées romaines, passées maintenant à l'état d'instinct populaire. La base reste quand même paysanne, d'une décentralisation par villages qui représente leur principale force: dans ces petits groupements il n'y aura rien de changé jusqu'à la fin de l'ancien régime, qui s'étend jusqu'à l'époque „philosophique" du

www.dacoromanica.ro

XVIII-e siècle. Mais au dessus de ces fondations ancestrales s'élève, en Moldavie encore plus qu'en Valachie, un édifice militaire de chevalerie, qui n'a rien à faire avec la féodalité occidentale, parce que, de même que, du reste, en Hongrie et en Pologne, il n'y a pas la pyramide des hommages, la hiérarchie des droits.

Ces principautés, qui sont, quant à leur vrai sens antérieur, des „empires" en miniature, ont un caractère géographique définitif, s'arrêtant, sans rien de l'impérialisme des Slaves balcaniques, aux limites naturelles, qui sont aussi, par un heureux hasard, celles de la race même. Elles ont par conséquent ce qu'il leur faut pour devenir sans effort, par la logique même de leur développement plus que par la pénétration d'idées étrangères, des monarchies modernes[1].

---

[1] Sur les détails voy. notre *Geschichte des rumänischen Volkes*, dans la collection Lamprecht („Geschichte der europäischen Staaten"), I.

www.dacoromanica.ro

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface	1
I. Le drame préhistorique sur le territoire roumain	3
II. Première synthèse : le royaume des Daces	14
III. Sens de la conquête romaine	20
IV. La colonisation de la Dacie et la synthèse du Bas-Danube	27
V. La langue de la première synthèse	33
VI. La synthèse de la pensée : le christianisme	40
VII. Le problème de l'abandon de la Dacie	48
VIII. Raports ethniques avec les barbares	57
IX. Les habitants de la Dacie et les formations d'État des barbares	64
X. Les Touraniens sur le Bas-Danube	71
XI. Slaves et Roumains	79
XII. Première phase de la „Romania“	87
XIII. La solution de continuité par le premier établissement politique des barbares	94
XIV. La conquête carolingienne et ses conséqueces	101
XV. La poussée hongroise	106
XVI. Hongrois et Roumains dans le „pays des forêts“.	116
XVII. La Transylvanie du roi des Hongrois et les colons	125
XVIII. La nouvelle croisade et les Roumains	134
XIX. La question de Transylvanie au XIII-e siècle	147
XX. Le problème tatar	161
XXI. L'élan de croisade du XIII-e et XIV-e siècles et les Roumains	173
XXII. Les voies de commerce et les Roumains	194

www.dacoromanica.ro

Imprimerie
„Datina Românească"
Vălenii-de-Munte
(Roumanie)

www.dacoromanica.ro